

T. TRILBY

La grande découverte



BeQ

T. Trilby

La grande découverte

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 429 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

La grande découverte

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

Au Havre, le *Branly* est attendu ; le grand bateau doit arriver, à 16 heures, avec de nombreux passagers : milliardaires américains, vedettes de cinéma ou de sport, quelques Français ayant fait un séjour d'agrément en Amérique ou y étant allés pour affaires.

Des amis et des parents sont venus au Havre pour y accueillir les passagers, qu'ils ont hâte de revoir, et, en attendant l'immense transatlantique, ils se promènent le long du port, regardant les bateaux, l'eau, les mouettes, flânant au soleil.

Ce jour de juin est superbe, la mer et le soleil sont de même couleur. Tout est bleu, les plus petites barques ont un air de fête, les promeneurs se sourient entre eux, étonnés de l'allégresse générale, c'est le triomphe de l'été, les habitants de la terre sont heureux.

À l'écart de la foule, une grand jeune fille, vêtue d'un tailleur bleu marine, regarde, du côté de la mer, le *Branly*, qui, lentement, s'approche.

Ce bateau lui apporte la sécurité pécuniaire pour sa mère, sa jeune sœur et pour elle. Un enchaînement de circonstances assez douloureuses, la mort d'un père tendrement aimé et la perte d'une petite fortune, ont obligé à renoncer à la carrière artistique qu'elle aimait avant toute autre, les peintres actuellement ne trouvant pas à vendre leurs tableaux. Avec courage, pour aider sa mère et permettre à sa jeune sœur de terminer son éducation, elle a accepté une situation bien rétribuée, qu'un ami, médecin célèbre, lui offrait.

Tout en se promenant le long du bord, elle se souvient de la conversation qui a décidé de son sort :

Le docteur, venu voir sa mère souffrante, lui avait dit :

– Mireille, je vous attends chez moi cet après-midi, j'ai quelque chose d'intéressant à vous proposer.

La chose intéressante avait été celle-ci : un confrère de New-York envoyait au célèbre professeur les deux enfants d'un riche banquier :

une fille et un garçon âgés de douze ans, de santé délicate, atteints moralement autant que physiquement. Un voyage en Europe pouvait être une salubre distraction. Au médecin de France la liberté de choisir le lieu de résidence des jeunes malades. Enfants de milliardaire, ces jumeaux, dont la mère était morte peu après leur naissance, soignés par des nurses et des gouvernantes américaines, anglaises, allemandes, avaient besoin d'avoir près d'eux une femme dévouée, capable de les aimer et de les élever ; le père, absorbé par ses affaires, n'avait pas la possibilité de s'en occuper. Les enfants resteraient en France le temps nécessaire pour remettre leur santé et faire leurs études. La personne qui accepterait de s'occuper d'eux fixerait la rétribution qu'elle désirait.

L'offre était intéressante, Mireille l'accepta immédiatement, et le docteur lui avait demandé d'aller attendre les deux enfants au Havre. Ils venaient, accompagnés d'un secrétaire de leur père, d'un valet de chambre et d'une femme de chambre.

Pour se faire reconnaître, Mireille Davé devait avoir un brassard de couleur verte et remettre au secrétaire la lettre du docteur la présentant. Tout avait été prévu, une photographie de Mireille, telle qu'elle serait vêtue, avait été envoyée en Amérique, et deux policiers, accompagnant les enfants, ne devaient les remettre à leur institutrice qu'après avoir vérifié, eux-mêmes, l'identité de M^{lle} Davé.

Toutes ces précautions étonnèrent Mireille, mais le docteur lui avait expliqué que les enfants des milliardaires américains étaient, pour les bandits, des proies intéressantes et que, depuis plusieurs années, en Amérique, les raptés avec rançon avaient été fréquents. Photographie, empreintes digitales, tout avait été donné aux policiers, et Mireille se prêterait de bonne grâce au contrôle de son identité.

Les enfants attendus, ah ! comme la jeune fille y pense. Cette tâche, qui donne aux siens la sécurité pécuniaire, elle la veut belle, elle est prête à aimer ces petits inconnus privés dès leur plus jeune âge d'une maman. Elle veut leur

rendre d'abord la santé, puis elle fera d'eux un homme et une femme capables de vivre utilement et de faire de belles choses. Que d'espoir elle met sur ces deux jeunes têtes !

Le soleil, le ciel bleu lui donnent une joie dont elle est étonnée ; le grand bateau lui amenant ses élèves ne l'effraie plus ; elle trouve maintenant qu'il ne vient pas assez vite ; elle a hâte de connaître les jeunes Américains. Des enfants ne peuvent être méchants : difficiles et méfiants peut-être ; mais elle saura se faire aimer, elle les aimera, tout est là pour les petits comme pour les grands.

Le bateau est à quai, munie d'une autorisation spéciale, Mireille doit être conduite dans le salon des enfants de Mr. Baeker, où ses futurs élèves lui seront présentés. Un agent de la compagnie la guidera, dans cette ville flottante qu'est le *Branly* ; elle ne pourrait s'y retrouver, bien qu'on lui ait remis le plan du bateau et le numéro de l'appartement.

La foule venue attendre les voyageurs entoure Mireille Davé, et cette foule lui donne une

inquiétude. Comment l'agent de la compagnie va-t-il pouvoir la découvrir ; elle a son brassard vert, mais il faut être près d'elle pour l'apercevoir.

La passerelle mise, les porteurs bousculent tout le monde pour passer les premiers et s'emparer des bagages des voyageurs. La cohue est telle que Mireille est emportée par le flot mouvant. Elle essaie de résister, de revenir près des barrières, mais la chose est impossible ; elle ne peut même pas se rapprocher de l'agent de la compagnie qui a visiblement l'air de chercher quelqu'un. Cette bousculade dure assez longtemps ; sur le bateau, elle se trouve dans un salon encombré par les voyageurs ; enfin elle réussit à se dégager et à rejoindre l'agent ; celui-ci, en apercevant son brassard, lui crie :

– Mademoiselle, je vous ai cherchée partout ; les voyageurs ne vous ont pas attendue, ils sont maintenant dans le train, voiture 3.

Mireille ne lui explique pas qu'elle a été dans l'impossibilité de le rejoindre ; elle quitte le bateau et se dirige rapidement vers le train.

La voiture 3, la voici, elle monte. Dans un coin d'un wagon-salon, installés dans de larges fauteuils, un garçon et une fille ; en face d'eux, un grand jeune homme. Elle regarde les enfants avant de s'approcher.

Dans le couloir, précédant le salon, deux hommes, qu'elle n'avait pas aperçus, s'approchent d'elle ; l'un lui demande :

– Miss Davé, je pense !

– Oui, monsieur.

– Nous vous avons attendue sur le bateau.

– Je n'ai pas trouvé la personne qui devait me conduire.

– Sans importance, vous êtes là. Vos papiers.

Le policeman examine le passeport de M^{lle} Davé et une photographie qu'il possède. Après cet examen attentif, il s'approche du jeune homme assis en face des enfants :

– Monsieur Bihl, dit-il, voici miss Davé.

Mr. Bihl et les enfants se retournent, six prunelles examinent la Française. Le jeune

homme se lève et se présente :

– Monsieur Bihl, dit-il, le secrétaire de Mr. Baeker. Bonjour, miss Davé, vous étiez perdue ! À l'arrivée, c'est toujours difficile de se trouver. Vous avez une lettre pour moi, je crois ; le Dr Luval doit m'avertir de l'heure de sa visite ; dès que le docteur aura vu les enfants, je repars.

Intimidée, Mireille ouvre son sac, prend la lettre et la remet à Mr. Bihl. Derrière elle, les deux policiers attendent, et les enfants continuent à examiner cette institutrice qu'on leur impose pendant leur séjour en France.

Mr. Bihl lit la lettre, regarde les policiers et dit :

– C'est bien, miss Davé, je vais vous présenter vos élèves. Miss Florence Baeker, Mr. Patrick Beaker, Flot et Pat, comme nous les appelons.

– Bonjour, Florence, bonjour, Patrick, dit Mireille, avez-vous fait un bon voyage ? J'espère que vous vous plairez en France et que nous nous entendrons bien.

Les deux enfants se ressemblent : cheveux

blonds, yeux clairs, visages pâles et sans joie. La fillette détourne la tête et ne répond pas, le garçon dit :

– Bonjour ; nous ne resterons pas en France, nous détestons ce pays. Puis, comme sa sœur, il regarde de l'autre côté.

Mr. Bihl devine la déception de la jeune institutrice, mais il est habitué au caractère des enfants.

– Ils sont fatigués, dit-il. Miss Davé, voulez-vous choisir la place que vous désirez occuper, avant ou arrière ?

Le cœur lourd, Mireille s'assied :

– Cela m'est indifférent, répond-elle.

Doucement le train s'ébranle ; les enfants, n'ayant plus la foule des voyageurs à observer, réclament des journaux. Mr. Bihl leur donne ceux qu'il vient d'acheter, et Pat, après en avoir lu les titres, les lui rend.

– Vous n'avez que des journaux français, ils m'ennuient.

– Que leur reprochez-vous ? ose demander

Mireille qui veut absolument faire connaissance avec ses élèves.

– D’être ennuyeux, je l’ai déjà dit.

– Croyez-vous qu’ils soient tous ennuyeux ?

Lisez celui-là, je suis certaine qu’il vous amusera.

Pat repousse le journal tendu par Mireille.

– Non, lire en français m’ennuie.

– Vous parlez pourtant très bien cette langue.

– Naturellement, nous l’avons apprise avant les autres, mais ce n’est pas celle que nous préférons.

– On aime toujours mieux la langue de son pays.

– Peut-être, est-ce que vous connaissez l’anglais ?

– Oui.

– C’est ennuyeux.

– Pourquoi ?

À cette question, Pat ne répond pas, mais, s’adressant à sa sœur, il lui dit en allemand :

– Attention, Flo, elle parle anglais.

Et la tête appuyée contre les coussins du wagon, les yeux presque clos, la fillette répond dans la même langue.

– Cela ne m'intéresse pas ; je ne m'occupe pas d'elle ; qu'elle nous laisse tranquilles.

– Mais je crois, reprend Pat, qu'elle ne nous laissera pas tranquilles.

Et, de cette voix lasse, désagréable à entendre, en fermant les yeux, Flo murmure :

– Tu sauras bien t'en débarrasser.

Comprend-elle l'allemand, Mireille Davé ? Les deux enfants ne s'en sont pas souciés, mais, s'ils observaient le visage de leur institutrice, ils verraient que ce visage a changé de couleur. Un flot de sang a coloré les joues, et les mains qui tiennent le journal dédaigné par Pat ont imperceptiblement tremblé. Mr. Bihl parle allemand, tout comme les jeunes Beaker. Il a entendu et compris ce que disaient les enfants. Il les sait mal élevés, insupportables, ils sont malades, cela excuse bien des choses, mais,

aujourd'hui, il trouve qu'ils dépassent les limites permises, en Amérique, à des enfants d'un milliardaire ; si la Française comprend, il doit intervenir et dire ses regrets.

Mais Mireille Davé paraît ne pas avoir entendu, elle regarde les dessins d'un journal, et son attitude lui permet de croire qu'elle n'a pas été froissée par des propos où il était question d'elle. Mr. Bihl peut continuer à lire ses journaux.

Si Flo dort ou a l'air de dormir, Pat n'a aucune envie de l'imiter ; enfant nerveux, instable, ne sachant pas s'occuper, il ne peut rester tranquille, l'immobilité est pour lui un supplice. Il se lève et va dans le couloir, où les deux hommes, qui ont si facilement identifié miss Davé, sont en permanence. Cette surveillance dure depuis New-York et elle exaspère le petit garçon.

– Allez-vous-en, leur dit-il, en France, on n'a pas besoin de vous.

Et l'un d'eux lui répond :

– Nous reprenons le train demain, Mr. Patrick

Beaker.

– Heureusement !

Pat reste un moment debout, regardant le paysage, mais il se sent surveillé par les deux hommes réfugiés près du coin où sont entassés les bagages des passagers. Ah ! comme Pat voudrait être arrivé à Paris, ville où Mr. Bihl lui a promis que les deux policiers disparaîtraient. À New-York, depuis de longs mois, ces hommes vivent dans la maison de Mr. Beaker, veillant sur la sécurité des enfants, surveillant leur appartement, les accompagnant dans leurs sorties, anges gardiens, dit-on, mais des anges encombrants qui vous empêchent de faire des choses amusantes jugées par eux imprudentes. Ne plus les voir ; ne plus sentir que tous vos gestes sont épiés, surveillés, quel soulagement ! Il semble à Pat, toujours fatigué, que, les policiers partis, sa fatigue disparaîtra.

Pendant dix minutes, le petit garçon regarde le pays charmant que le train traverse, mais il veut le trouver laid, cela pour contrarier l'institutrice française qui va remplacer les policiers, autre

surveillance.

Pat revient dans le compartiment et, en s'asseyant de nouveau dans le fauteuil, face à sa sœur, il regarde l'ennemie, Mireille Davé, cette ennemie venue vers les enfants Beaker avec le grand désir de les aimer.

L'ennemie a une toilette correcte, même élégante, on n'aura pas honte de sortir avec elle, mais, si elle peut s'habiller ainsi, pourquoi a-t-elle accepté d'être leur institutrice ? Elle n'a pas d'argent, Dad, son père, la paie pour être près d'eux, il le sait bien ; alors, puisqu'on la paie, c'est comme si on l'avait achetée, elle appartient aux enfants Beaker et elle doit les contenter. Elle ne va pas s'imaginer surtout qu'elle est autorisée à leur faire des observations ; non, elle les accompagne, elle les fera travailler quand ils voudront travailler. D'abord, ils sont malades, le grand médecin de New-York a dit qu'il ne fallait pas les contrarier. Cela, c'est une ordonnance intelligente que Pat entend qu'on respecte, il le dira à la Française dès qu'elle voudra s'occuper de ce qui ne la regarde pas.

C'est qu'elle n'a pas l'air commode, l'ennemie, elle a un nez court, tout droit, sans bosse, des lèvres minces, un grand front, signe de volonté, et des yeux sombres qui, il s'en est bien aperçu, observent Flo et lui. Pat n'aime pas qu'on le regarde, et, si l'ennemie continue, il va le lui dire.

C'est agréable d'avoir une ennemie, ça vous occupe, ça vous empêche de vous ennuyer. L'ennui, c'est le grand mal de Pat qui ne veut rien faire, et, en pensant à ce qu'il va pouvoir inventer pour déplaire à l'ennemie, il s'amusera !

Pat n'est pas du tout ce qu'on appelle un bon petit garçon. Des nurses et des gouvernantes ont essayé sur lui autant que sur sa sœur les méthodes de leurs différents pays ; il a une santé précaire, et cette santé l'oblige à rester des semaines dans son lit, où il a pris l'habitude d'exiger que toutes ses fantaisies, et combien il en a eues, soient satisfaites. Son père, Dad, qu'il voit à peine deux ou trois minutes par jour, a donné l'ordre qu'on gâte ses enfants, de pauvres petits sans maman, toujours malades, et on les a gâtés

outrageusement, ce qui a prolongé et augmenté leur état maladif.

Comblés de tout ce que l'argent peut donner, Pat et Flo n'ont plus aucun désir ; las avant d'avoir vécu, ils sont malheureux, toute leur richesse ne leur donne pas une maman, un papa, ayant le temps de s'occuper d'eux et un foyer que les policiers n'ont pas besoin de protéger.

En France, que feront Flo et Pat ? Après avoir vu le grand médecin, ils voyageront dans la vieille Europe, cette Europe si ridiculement petite sur la mappemonde et qu'on appelle l'ancien continent. Ancien, ça veut dire pour Pat un vieux pays où les habitants vivent sans respecter les lois d'hygiène. Une de ses nombreuses gouvernantes, l'Allemande, lui a raconté que les Français ne se lavaient pas tous les jours ; la plupart des maisons, paraît-il, n'ont pas de salle de bains. Peut-on croire cela, et l'ennemie s'imagine-t-elle que les enfants de Mr. W. H. Beaker, le grand banquier de New-York, pourront vivre dans un pays pareil ? Non, dès qu'on aura vu le médecin, ils s'en iront. Dad a dit que le docteur indiquerait

le climat favorable à leur santé, Pat préviendra le docteur, tout de suite, qu'il ne veut pas vivre en France. Il est sûr de s'y ennuyer ; en Amérique, quand il parlait d'ennui, les médecins cédaient toujours, celui de France, sans doute, fera de même. On quittera bien vite le pays de l'ennemie ; Allemagne, Belgique, Italie, Suisse, qu'importe, pourvu que l'ennemie soit contrariée ; inévitablement elle le sera, les Français, affirmait l'Allemande, détestent voyager.

Pat demande à Mr. Bihl de lui donner la boîte de bonbons. C'est un joli coffret en laque noire, où les initiales de Pat, en or, se détachent. Il ouvre cette boîte et regarde les fruits confits, les pâtes, les gommés, les caramels ; que va-t-il choisir ? Il connaît tous les bonbons et, à force d'en avoir mangé, il n'en aime plus aucun.

Après lui avoir donné la boîte, Mr. Bihl dit à Pat en allemand :

– Vous pourriez offrir des bonbons à votre institutrice.

Habituellement le secrétaire de Dad ne se

permet jamais de faire aux enfants du patron une observation ; il n'a pour eux aucune affection ; il les accompagne en Europe parce que Mr. Beaker le lui a demandé. Les enfants des milliardaires sont pour lui d'une race à part, très différente de la sienne, enfants qu'il faut plaindre et non juger.

Brusquement Pat se tourne vers lui et, d'une voix pleine de colère, s'écrie :

– Mêlez-vous, Mr. Bihl, de ce qui vous regarde, et, sans prendre de bonbon, il referme la boîte et la jette violemment par terre.

Mireille Davé s'est-elle rendu compte de ce qui vient de se passer ? Mr. Bihl et Pat ne le sauront jamais. Elle pose sur la table le journal qu'elle semblait lire, puis elle se penche vers la boîte tombée à ses pieds ; elle la ramasse et la regarde.

– Quel joli travail, dit-elle, c'est à vous, Pat ? Sans nul doute, car vos initiales indiquent que vous êtes le propriétaire de cette boîte. Elle n'est pas abîmée, heureusement, notre wagon doit être mal attaché, car il y a de brusques chaos qui jettent les choses par terre.

– C'est moi qui l'ai jetée exprès, répond Pat, furieux que l'institutrice cherche à excuser son geste.

– Je regrette, reprend Mireille Davé avec le même calme. Que contient cette jolie boîte ?

– Des bonbons, vous pouvez en prendre si vous le voulez.

L'offre est faite peu aimablement, mais elle est faite, Mr. Bihl reprend la lecture de ses journaux.

– Merci, répond Mireille Davé, mais les bonbons m'enlèvent tout appétit : n'éprouvez-vous pas la même chose ?

– Je n'en sais rien, je mange des bonbons quand cela me plaît ; voulez-vous me donner la boîte ?

En riant, Mireille répond :

– Et que se passerait-il si je vous la refusais ?

Pat ne s'attendait pas à cette question. Elle a de l'aplomb, l'ennemie ; est-ce qu'elle s'imagine imposer ses idées, ses habitudes ! Les bonbons lui enlèvent l'appétit, à Pat aussi, il l'a remarqué,

mais quelle importance cela a-t-il ? On mange quand on en a envie, et, si, aux repas, rien ne vous dit, aucune gouvernante ne s'est jamais permis de le priver de bonbons. Si la boîte était gardée par l'ennemie, que se passerait-il ! Pat va le lui montrer.

Bondissant comme un jeune fauve, il arrache des mains de Mireille la boîte et, quand il la tient, content d'avoir montré sa force, s'assied en disant :

– Voilà ce qui se passerait.

Surprise par l'attaque, la jeune institutrice est terriblement déçue, et les paroles et les gestes de cet étrange enfant lui font comprendre quelle tâche difficile elle a acceptée. Doit-elle se taire, s'avouer déjà vaincue ? Non, Pat triompherait.

D'une voix qu'elle veut calme, elle dit :

– Toute lutte est impossible dans un compartiment, sur terre, vous n'auriez peut-être pas été le vainqueur. J'ai fait beaucoup de sport : le jeu de la boîte nous pourrions le recommencer.

Cette fois, Pat est désorienté : violence,

paroles malhonnêtes, gestes brutaux, rien ne semble étonner l'institutrice ; elle a un calme qui le stupéfie, ses gouvernantes ne l'ont pas habitué à cela. Quand, sans raison, il se mettait en colère, colères qui le rendaient malade et bouleversaient la maison, les gouvernantes criaient aussi fort que lui, pleuraient, se lamentaient, aucune ne savait ce qu'elle devait faire pour calmer cet enfant auquel on ne refusait jamais rien. La plus légère contrariété, contrariété qui ne dépendait de personne : mauvais temps, rhume, fièvre, visite d'ami remise, suffisait à provoquer une de ces colères que les gouvernantes redoutaient. Pat ignore la discipline, le contrôle de soi-même, et personne n'a osé le punir pour lui apprendre à réfléchir et à se dominer.

Pat ne répondra pas à l'ennemie ; il ouvre la boîte et, au lieu de prendre un bonbon, comme il en avait l'intention, il la laisse ouverte et en mange autant qu'il le peut. Il ne s'arrête que lorsqu'il est éccœuré, content, parce qu'il s'imagine s'être vengé de celle qui a osé le railler. Que va-t-il faire ? Dormir comme Flo ? Il ne verra plus l'ennemie et ne s'apercevra pas

d'un malaise, venant de l'estomac, et qu'il veut attribuer aux mouvements du train, mais dont l'abus des bonbons est seul responsable.

Il ferme les yeux, le sommeil ne vient pas, et l'écoeurement qu'il éprouve augmente à chaque minute. Ce train français secoue terriblement, en Amérique les trains n'ont pas ce tangage acceptable en mer.

Pendant la traversée, il n'a eu aucun malaise, il en était très fier et se moquait des gens atteints de cette maladie qu'on appelle mal de mer. Va-t-il maintenant, lui aussi, éprouver ces nausées qui provoquent des vomissements ? Ah ! comme il serait humilié, furieux ; et l'ennemie triompherait. Son visage doit être très pâle ; il lui semble avoir froid et une sueur étrange le recouvre. Pat, il faut bien qu'il s'en rende compte, a un grand malaise ; il ne sait plus ce qui se passe autour de lui, son estomac se crispe et sa tête se renverse en arrière comme si, tout à coup, il n'avait plus la force de la maintenir droite. Pat a un évanouissement causé par un début d'indigestion.

Derrière son journal, Mireille surveillait le petit garçon ; elle s'est aperçue que le visage de l'enfant changeait de couleur, mais elle n'a pas osé s'approcher de lui. Quand elle se rend compte qu'il est tout à fait malade, elle se lève et dit à Mr. Bihl qui, plongé dans la lecture des journaux, n'a rien remarqué :

– Il faut étendre Pat, il a mal au cœur.

En voyant l'état du petit garçon, Mr. Bihl s'affole :

– Un médecin, s'écrie-t-il, un médecin, où sont les policiers, qu'on fasse arrêter le train si c'est nécessaire.

Très calme, Mireille répond :

– Je vous en prie, monsieur, ne soyez pas inquiet, et n'appellez personne. Pat a simplement une indigestion causée par les bonbons. Étendons-le, ouvrez la fenêtre, et tout ira bien.

Mr. Bihl consent à obéir.

– Miss Davé, vous ne savez pas, explique-t-il, mais, dès que Pat ou Flo ont quelque chose, Mr. Beaker exige que le médecin soit prévenu

immédiatement. Les gouvernantes ont fait tant de bêtises avec leur santé que Mr. Beaker ne veut plus qu'on les soigne sans un docteur.

Et, tout en défaisant les vêtements de Pat, Mireille répond :

– Je ne ferai pas de bêtise, un peu d'eau fraîche si possible, c'est tout ce que je vous demande.

Mr. Bihl se précipite dans le couloir et rapporte, quelques minutes après un verre d'eau glacée prise au wagon-restaurant.

Avec son mouchoir, Mireille rafraîchit le visage de Pat, et l'air entrant par la fenêtre baissée fait sortir le petit garçon de son évanouissement, mais, hélas ! à peine a-t-il rouvert les yeux que son estomac se crispe de nouveau et il rejette sur la robe de Mireille tous les bonbons qu'il a mangés une demi-heure plus tôt. Ce vomissement le soulage immédiatement ; furieux, il se redresse et s'écrie :

– Pourquoi m'a-t-on couché ? C'est exprès, pour me faire vomir.

Et, apercevant la robe tachée de Mireille, le tapis du wagon et sa sœur qui, réveillée, le regarde profondément dégoûtée, il ajoute, en regardant M^{lle} Davé :

– Tant pis pour vous, cela vous apprendra à vous occuper de moi.

Il essaie de se lever, mais il n'est pas encore bien solide et doit se rasseoir. Mr. Bihl revient avec le valet de chambre portant cuvette et torchon. Le domestique commence par essayer de détacher la jolie robe bleue de Mireille, sa robe numéro 1, qu'elle avait mise pour plaire aux enfants, mais l'étoffe supporte mal l'eau et toute la jupe est froissée.

Il faut bien avouer que Mireille est très contrariée, elle n'a pas le moyen de renouveler souvent ses toilettes, et cet accident est, pour elle, désastreux.

Tapis et fauteuils lavés, les voyageurs reprennent leur place et le plus grand silence règne dans le wagon. Mr. Bihl pense, avec plaisir, que bientôt il quittera les enfants Beaker, des enfants auxquels vraiment on ne peut s'attacher.

Ennuyée, Mireille regarde tout le temps sa robe qui ne veut pas sécher ; Flo a refermé les yeux et Pat casserait facilement quelque chose s'il y avait quelque chose à casser dans le compartiment. Il s'imagine que l'ennemie est contente, bien que son visage ne laisse rien voir, et qu'elle rie intérieurement, de l'incident, qui, somme toute, lui a donné raison ; on ne peut faire abus des bonbons dans un train en marche. Pat se vengera de ce triomphe. Comment ? Il n'en sait rien, mais il se vengera.

*

L'installation à l'hôtel de Crillon ne s'est pas faite facilement. Flo et Pat ont critiqué, réclamé et décidé qu'à Paris ils trouveraient tout mal. Les Américains pourtant aiment la France et sa vieille civilisation, mais la France était le pays de leur institutrice, à laquelle, avait dit Dad, il fallait obéir, car elle allait remplacer, près d'eux, Mr. Beaker.

Dad désirait avant tout que ses enfants fussent heureux, mais l'étaient-ils ? Si cette question avait été posée aux jeunes Beaker, peut-être qu'ils n'auraient pas su y répondre. Le bonheur, est-ce ce que l'argent vous le donne : maison luxueuse, domestiques pour vous servir, jouets de toutes sortes, gâteaux, bonbons dès qu'on en a envie ? À ces enfants, leur père, malgré tous ses milliards, ne pouvait acheter une chose qui ne s'achète pas : la tendresse. Privés de leur maman, n'ayant plus de grands-parents, dans leur bel hôtel de New-York, les jeunes Beaker étaient des orphelins que personne n'aimait. On les servait, on s'occupait d'eux, parce que Mr. Beaker payait, mais gouvernantes et serviteurs ne s'attachaient pas à ces enfants qui n'avaient aucune de ces qualités attirant l'affection et le dévouement.

Le premier soir de leur arrivée, Flo et Pat allèrent sur le balcon de l'appartement, retenu pour eux à l'hôtel de Grillon, et regardèrent la place de la Concorde magnifiquement éclairée. Ils ne voulurent pas avouer qu'ils trouvaient cette place belle, pourtant Mireille entendit cette réflexion de Flo :

– Pat, ce n'est pas aussi laid que tu le disais.

– Je n'ai pas dit laid, j'ai dit antiphatique. Et, afin d'être bien malhonnête, poursuivant sa vengeance, il ajouta : si cette place n'était pas en France je l'aimerais, mais, comme elle est en France, je la déteste.

Mireille était résolue à ne pas entendre les insolences de Pat, et, comme dix heures venaient de sonner, elle répéta pour la troisième fois :

– Mes enfants, il faut vous coucher.

– On se couche quand on a envie de dormir, répond Pat.

Mauvaise habitude, l'heure du coucher, comme celle du lever, doit être régulière.

– N'y comptez pas, je me lève quand cela me plaît.

– Je crois que le Dr Luval changera cette manière de vivre, défavorable à votre santé.

– Si vous croyez que je l'écouterai !

– Oui, je le crois.

– Eh bien ! vous vous trompez !

– Non, je ne me trompe pas. Un jour, j’aurai raison.

Flo se décida à quitter le balcon et dit à son frère :

– Tu ne vas pas discuter tout le temps ; va dans ta chambre : tu seras tranquille et tu feras ce que tu voudras.

Et, sans même dire bonsoir à leur institutrice, les enfants avaient quitté le salon.

Dans la chambre de Pat, le valet de chambre l’attendait et dans celle de Flo la femme de chambre. Mireille jugea inutile de les suivre, et puis elle était lasse, moralement, et elle avait besoin de réfléchir.

La première pensée qu’elle avait eue, au début de cette longue journée, c’est que les enfants confiés à ses soins étaient deux grands malades. La méchanceté est une maladie terrible, aucun sérum ni vaccin n’est encore découvert pour la prévenir et la guérir ; en face d’elle, la science est désarmée.

Ce premier soir, Mireille Davé ne voulait pas

s'avouer qu'elle était découragée et un peu effrayée de la tâche acceptée. Non, demain, le Dr Luval venait voir les enfants et il indiquerait comment il fallait soigner ces corps anémiés et ces âmes malades. Il saurait trouver les remèdes qui guérissent et apprendrait à Mireille ce qu'elle devait faire pour qu'en ces enfants naisse le désir du bien et non du mal. Elle jugea inutile d'aller voir s'ils avaient obéi ; ils se coucheraient plus facilement s'ils ne se sentaient pas surveillés ; les domestiques les accompagnant étaient à leur service depuis assez longtemps et très au courant de leurs habitudes, avait dit Mr. Bihl : Miss Davé pouvait avoir confiance.

Après une longue et fervente prière, où elle demanda le courage dont elle avait besoin, Mireille se coucha et, comme elle avait la conscience en paix, elle s'endormit presque tout de suite.

Le lendemain, le soleil la réveille de bonne heure ; il fait aussi beau qu'hier et elle se lève pour aller voir la place de la Concorde que Pat trouvait antipathique, mais qu'elle admire. Le

soleil triomphe déjà dans un ciel bleu, l'eau des fontaines scintille et la place déserte est charmante. Mais Mireille ne s'attarde pas ; aujourd'hui, c'est une journée qu'elle s'imagine décisive, le Dr Luval a annoncé sa visite pour huit heures, les enfants ne doivent pas quitter leur lit avant son arrivée.

Il est de très bonne heure, Mireille a le temps d'aller, jusqu'à l'église proche, entendre la messe.

Quand huit heures sonnent, le Dr Luval entre dans le salon, où l'attend la jeune institutrice, et, tout de suite, il l'interroge avec une affection toute paternelle. Mireille est la fille d'un de ses meilleurs amis.

– Eh bien ! qu'a donné cette première rencontre ?

– Bien d'extraordinaire, je les ai vus rapidement, je ne peux les juger. Ils m'ont paru difficiles, le garçon manifeste, la fille concentrée.

– Santé ?

– Précaire.

– Enfants tristes ou gais ?

– Plutôt tristes.

– Dommage, la tristesse pour moi est une cause de maladie. La thèse favorite du Dr Luval, sa marotte diraient mes jeunes internes ; allons voir vos pupilles.

Mireille précède le docteur et ouvre la porte de la chambre de Pat. Fenêtres et rideaux fermés, électricité allumée, le jeune garçon lit.

– Bonjour, gamin, on étouffe chez vous. Mireille, ouvrez les rideaux, la fenêtre, et éteignez-moi ces lumières, il faut profiter du soleil, mon bonhomme, chaque fois que le bon Dieu vous l'offre. Comment vous appelez-vous ?

Pat est suffoqué, cette manière de commander dans sa propre chambre, de lui parler, l'étonne au plus haut point. En Amérique, les médecins le traitaient différemment.

– Je m'appelle Patrick Beaker, je suis le fils de Mr. W. H. Beaker, de New-York.

En Amérique, ce renseignement a une valeur que le petit garçon connaît, il rend les

fournisseurs particulièrement aimables, et, chez ses jeunes amis, son nom lui confère une autorité dont il profite. Pat a tenu à renseigner immédiatement le nouveau médecin.

– Eh bien ! Patrick Beaker, fils de Mr. W. H. Beaker, je vais vous examiner tout de suite. Vous êtes bien maigre ; je suppose que vous devez très mal vous nourrir.

Pat ne daigne pas répondre, ce médecin lui est antipathique ; décidément, en France, rien ne lui plaît.

– À quelle heure mangez-vous ? Répondez.

Le ton autoritaire du docteur surprend l'enfant. Malgré lui, il murmure :

– Je mange quand j'ai faim !

– Vous avez faim souvent ? La vérité.

– Non.

– Je m'en doutais, dans votre maison, à New-York, les fenêtres étaient toujours fermées ?

– Je n'aime pas le bruit et j'ai facilement froid !

– Même en été ?

– Oui.

Le docteur ausculte Patrick, puis il écoute son cœur, palpe son abdomen, examine sa gorge, ses longues jambes et dit :

– Vous avez besoin d’être soigné, mais, si vous voulez obéir, vous pouvez vous remettre. Savez-vous que vous pourriez devenir très malade ?

– Ça m’est égal.

– Vraiment ? Vous trouvez peut-être que la maladie est une chose intéressante ?

– Ça m’est égal.

– Est-ce que vous ne savez dire que ces trois mots-là ?

– Non, mais je ne veux pas en dire d’autres.

– Vous avez l’air d’avoir une caboche, mon garçon. Savez-vous ce que c’est une caboche ?

– Caboche, c’est une mauvaise tête, un enfant qui ne veut pas comprendre qu’on désire lui faire du bien ; mais cela passera quand vous irez

mieux. Mon petit, je vais donner à M^{lle} Davé une longue ordonnance que vous devrez rigoureusement suivre pendant quinze jours, puis je vous reverrai.

– Quinze jours, s'écrie Pat, quinze jours à Paris, je ne veux pas y rester.

– D'abord, je ne vous demande pas votre avis, et laissez-moi vous dire que tous les enfants du monde aiment Paris.

– Moi, je ne l'aime pas, et, en regardant son institutrice, il ajoute : je le déteste.

– Voyez-vous cela ! Enfin, pour vous faire plaisir, je vous annonce que vous vous installerez à Versailles ; cela vous plaira, je pense ? Est-ce que cette ville royale est digne de recevoir Patrick Beaker, fils de Mr. W. H. Beaker, de New-York ?

Pat est intelligent. Il se rend compte que le docteur se moque de lui et murmure :

– Ça m'est égal.

– Il y avait bien longtemps que vous n'aviez dit votre refrain. Enfin, tout cela s'arrangera quand vous irez mieux. Je vais aller voir votre

sœur, j'espère qu'elle sera un peu plus aimable que vous. Au revoir, cabochard.

Le docteur quitte la chambre ; heureusement, il ne se retourne pas. Pat a saisi son oreiller, comme s'il voulait le jeter à la tête du docteur, et Mireille entend ces mots : « Sorcier, charlatan ! » Vivement, Mireille ferme la porte.

Dans son lit, paisible, indifférente, Flo attend. Elle ne fait rien ; si ses rideaux sont ouverts, sa fenêtre est fermée.

– Bonjour, mademoiselle, il fait bien chaud chez vous, et l'air du matin est bon, il faut le laisser entrer.

Tendant une petite main maigre et trop blanche, Flo répond :

– Bonjour, docteur, n'ouvrez pas la fenêtre, mademoiselle, le bruit me fait mal à la tête.

– Vous en êtes certaine ? demande le docteur en s'asseyant près du lit de la petite fille.

– Oui.

– Autres choses vous font-elles aussi mal à la tête !

– Oui.

– Voulez-vous me les dire ?

D'un air las, Flo répond :

– Il y en a trop, cela me fatiguerait.

– Vous êtes toujours fatiguée ?

– Oui, c'est à cause de ma maladie.

– Quelle maladie avez-vous ?

– La spleenique.

– La spleenique, répète le docteur, qui lui a donné ce nom ? En France, nous ne connaissons pas cette maladie.

– En Amérique, on la connaît ; je suis malade depuis trois ans ; Pat l'est moins que moi ; nurse a dit que, lui, on pouvait le guérir, mais, pour moi, il n'y rien à faire.

– C'est à vous que nurse a raconté cela ?

– Non, je l'ai entendue : elle causait avec la femme de chambre, et j'ai été contente de le savoir ; j'ai pensé que les médecins ne m'ennuieraient plus, puisqu'ils ne pouvaient me guérir.

- Vous avez vu beaucoup de médecins ?
- Oui, je ne peux pas les compter.
- Et voici qu'à Paris vous en voyez encore un.
- Non, reprend la petite fille en fermant les yeux.
- Comment, non, et moi ?
- Je ne vous verrai plus, puisque je vous ai dit que, pour moi, nurse était sûre qu'il n'y a rien à faire.
- Et nurse se trompe, petite fille, je vous guérirai, vous entendez, je veux vous guérir, et, quand le Dr Luval veut quelque chose, c'est bien rare que le bon Dieu ne l'aide pas. Je vais vous examiner, et après je dirai à M^{lle} Davé ce que vous devez faire pour devenir une enfant bien portante qui chantera, rira, s'amusera.
- Je n'aime pas chanter, je n'aime pas rire et cela m'ennuie de m'amuser.

Un court instant, le docteur se tait. Cette petite fille, qui parle, les yeux fermés, d'un ton las, est-elle une comédienne, jouant une comédie, ou une malade ! La spleenique vient sans doute de

spleen ; spleen, ce mot à la mode en Angleterre, a peut-être traversé l'océan. Spleen, synonyme d'ennui, seuls en sont atteints les gens qui ne font rien.

Les yeux toujours fermés, indifférente, Flo se laisse examiner. L'examen est long, le cas de la petite fille est plus difficile que celui de Pat, et le docteur, furieux, pense un court instant que la nurse a peut-être eu raison. Aucun organe chez Flo n'est véritablement malade, mais tous ses organes sont usés, comme si l'enfant était une très vieille dame. Est-ce une mauvaise alimentation, une mauvaise hygiène, une déplorable éducation, qui ont donné ce triste résultat ?

– Ma petite fille, dit-il après ce long examen, je voudrais vous interroger ; faites un effort pour me répondre. Dites-moi : comment viviez-vous en Amérique ?

– Comme tout le monde.

– Ce n'est pas cela ; je vais vous poser des questions précises, répondez-moi. À quelle heure vous leviez-vous ?

- Cela dépendait, si j'étais fatiguée, je ne me levais pas.
- Et cela vous arrivait souvent ?
- Oui, quelquefois plusieurs jours de suite.
- Que faisiez-vous dans votre lit ?
- Rien.
- La fenêtre de votre chambre était fermée ?
- Oui, à cause du bruit.
- Chauffage intense, probablement.
- Oui.
- Et, dans cette chambre, aviez-vous des fleurs ?
- Oui, les amies de Dad m'en envoyaient souvent, je les gardais naturellement.
- Et les animaux ?
- Autrefois, j'avais deux chiens, mais ils me fatiguaient, je les ai renvoyés.
- À quelle heure déjeuniez-vous ?
- Quand j'avais faim.
- Et vous aviez quelquefois faim ?

– Non, cela m’ennuie de manger.

– Vous n’êtes pas gourmande ?

– Non, je commandais au cuisinier des plats extraordinaires, et, quand on me les apportait, je les trouvais toujours mauvais, alors je les renvoyais.

– Avant d’être malade, vous travailliez, vous sortiez, vous vous promeniez ?

– Oui, nous avions des professeurs, nous sortions en automobile, nous allions dans les grands parcs, mais, depuis longtemps, Pat y va seul et le moins possible, cela l’ennuie.

– À New-York, votre frère travaillait ?

– Oui, il écoutait les professeurs, mais il ne faisait plus de devoirs. Le médecin disait que tout travail le fatiguait. Quand je n’étais pas dans mon lit, j’écoutais les leçons.

– Et ce qu’on vous enseignait vous intéressait ?

– Non.

– Alors, si je comprends bien, rien ne vous

amuse ?

– Oui, c’est cela... Je suis fatiguée, docteur, je voudrais ne plus parler, si vous désirez avoir d’autres renseignements, Mary vous les donnera.

Flo referme complètement les yeux, qu’elle avait entrouverts, et le docteur comprend que la fillette ne répondra plus à ses questions. Il se lève et dit d’une voix triste :

– Au revoir, petite fille, nous allons changer votre manière de vivre et vous verrez que tout ira mieux. Avant un mois, je veux que vous soyez une enfant comme les autres et non pas une petite momie pour musée. Dans quinze jours, j’irai vous voir, car je vous expédie loin du bruit, petite mademoiselle, dans une ville où tout est calme et beau. Vous verrez qu’en France vous guérirez.
Au revoir.

Les yeux toujours clos, Flo tend sa petite main couleur d’ivoire. Le docteur la prend et, la gardant entre les siennes, il ajoute :

– Il faut que cette main devienne forte, robuste, qu’elle serve à quelque chose. Servir,

quand vous comprendrez ce mot, petite fille, vous serez heureuse.

Revenu dans le salon, le docteur dit à Mireille :

– Appelez-moi les deux personnes qui s'occupent des enfants, Mr. Beaker m'a donné toute autorité, je désire leur expliquer ce que je veux pour ces étranges malades.

Mireille quitte le salon, puis revient avec le valet et la femme de chambre venus de New-York.

– Parlez-vous le français ? demanda le docteur.

Leur réponse étant affirmative, il leur explique en termes clairs ce qu'il désire.

– Tout va être changé, vous n'obéirez plus aux enfants, M^{lle} Davé vous donnera des instructions précises que vous ne devrez pas enfreindre, sans cela vous rejoindrez New-York par le prochain bateau. Les jeunes Beaker sont très souffrants ; nous ne pourrons les guérir que si tout le monde nous aide ; en cédant à leurs fantaisies, à leurs

caprices, vous les rendez malades. Allez lever les enfants, qu'ils veuillent ou ne veuillent pas, ouvrez les fenêtres de leurs chambres, ne les fermez plus jamais, faites les valises ; dans une heure, il faut que vous ayez tous quitté l'hôtel. C'est compris ?

Avant de quitter le salon, les domestiques affirment qu'ils seront contents de suivre les instructions de M. le docteur et de M^{lle} Davé.

— Voici une chose réglée, reprend le docteur, mais, ma pauvre Mireille, quelle tâche je vous ai donnée. Je n'ai jamais vu des enfants pareils : l'un est nettement méchant, l'autre, avec sa spleenique, m'a découragé ; les sortirons-nous de l'état où ils sont ? La fortune, comme parfois elle est nuisible ! Le père n'a pas le temps de s'occuper de ses enfants et tout l'argent qu'il possède ne peut leur être utile, je dirai, au contraire, qu'il leur fait du mal. Le garçon est stupidement orgueilleux, fils de Mr. W. H. Beaker, de New York ; intelligent, il n'a pas travaillé ; à quoi bon, puisqu'il sait que la fortune lui donne et lui donnera tout. La fille, lasse

d'avoir été trop gâtée, malade pour avoir vécu dans des pièces surchauffées, entourée de gens guettant ses désirs, aussi elle n'en a plus, et, seule, sa maladie l'occupe. Ah ! les tristes enfants ! Mireille, croyez-vous pouvoir leur faire du bien !

– J'essaierai.

– Faites-les vivre comme des gosses ordinaires ; vous avez une charmante petite sœur que vous avez su diriger, prenez-la comme exemple. Une vie régulière : travail et jeux, repas aux mêmes heures, de l'air, du soleil et, dès qu'ils pourront, des sports surveillés. Emmenez ces deux malades à Versailles, à l'hôtel Trianon, et j'irai dans quinze jours vous revoir ; mais, si vous aviez un ennui auparavant, téléphonez-moi. Bon courage, il faut que je vous quitte, d'autres malades m'attendent.

Jusqu'à l'escalier, Mireille reconduit le docteur, puis, pensive, elle revient dans le salon.

En effet, la tâche acceptée est difficile. Hier, elle était si contente : elle venait vers ses enfants, privés de leur maman, avec tout son cœur. Elle

leur était reconnaissante de cette sécurité pécuniaire qu'ils donnaient à sa mère et à sa Lina, sa chère petite sœur, cette petite sœur de douze ans, à laquelle il faut assurer une éducation lui permettant de gagner sa vie. Ce matin, Mireille se demande avec inquiétude si elle pourra rester avec ces deux malades et leur faire du bien. Le garçon Pat manifeste chaque fois qu'il le peut son antipathie pour la Française ; il est méchant, a dit le docteur, et la méchanceté a toujours effrayé Mireille. Flo, momie pour musée, c'est exact, il semble que rien ne peut plus l'intéresser.

Flo et Pat sont de grands malades ; près d'eux, il faudrait une infirmière spécialisée, elle saurait mieux que Mireille les soigner. Mais elle pense au petit appartement de Neuilly loué après la mort de son père. Dans ce petit appartement, deux pièces, une cuisine, il y a une femme brisée par la douleur et qui a besoin, pour se remettre, de grands ménagements et d'un certain confort. Il y a Lina, une petite fille de douze ans, bien portante et courageuse, qui n'a qu'un désir travailler pour arriver très vite à se débrouiller. Se débrouiller pour elle, c'est gagner de l'argent

pour sa maman et aussi pour Mireille, afin qu'elle puisse se remettre à faire des tableaux, que les marchands finiront bien par acheter. Mireille se rappelle comment sa petite sœur l'a consolée quand elle a quitté le petit appartement où, à trois, on était, malgré tout, heureux, parce qu'on s'aimait.

– Tes enfants américains seront des types épatants : ils vont t'apprendre des tas de choses que tu ne sais pas, et toi tu leur donneras la santé et aussi un peu de ton art. Tu les feras dessiner, tu leur montreras de beaux tableaux, et, quand ils seront grands, ils achèteront les tiens ; tu vois, tout s'arrangera.

Mireille avait embrassé la chère petite fille en disant :

– Tu as raison, tout s'arrangera, mais, comme ce matin, elle avait peur que rien ne s'arrange.

Au moment où elle quitte la chaise sur laquelle elle s'était assise pour réfléchir, arrêter une ligne de conduite : obéissance au docteur, suivre exactement les ordonnances, Pat entre dans le salon.

– Vous n’êtes pas encore prête, s’écrie-t-il, et pourtant le docteur a dit qu’il fallait quitter Paris le plus vite possible.

– Je n’ai que mon chapeau à mettre.

– Ce n’est pas à Versailles que nous irons.

– Mais si.

– Non, je veux aller à Fontainebleau.

Mireille juge prudent de ne pas heurter le petit garçon, il doit avoir l’habitude qu’on cède à tous ses désirs.

– Pourquoi, demande-t-elle, désirez-vous aller à Fontainebleau ?

– Parce que j’y ai un... Il s’interrompt, trouvant inutile de donner des explications à l’ennemie, il ajoute : – Je veux aller à Fontainebleau, c’est tout.

Cette fois, il faut bien dire que le séjour à Versailles fait partie de l’ordonnance du docteur.

– Nous irons une autre fois, reprend Mireille, le docteur désire que vous vous installiez à Versailles.

– Je n’irai pas.

– Mais si, vous irez.

Un mauvais rire lui répond.

– Si vous croyez que je ferai ce que vous et votre docteur décident, vous vous trompez, je n’irai pas à Versailles.

Et, d’une voix douce, qu’elle veut calme, Mireille reprend :

– Votre sœur est très fatiguée, elle ne supporterait pas une longue course en auto.

– Elle est bien venue d’Amérique.

– Ce voyage l’a épuisée, le docteur m’a dit qu’il fallait avoir pour elle de grandes précautions, sans cela elle ne guérirait pas.

– Ah ! dit Pat, et, de sa figure, le mauvais sourire a disparu, il ajoute, un peu craintif, et moi ? Est-ce que je suis aussi malade ?

– Non, vous, si vous le voulez, vous pouvez être, d’ici peu de temps, un garçon robuste et bien portant, mais cela dépend de vous. Il faut apprendre à obéir, à travailler et à respecter les

lois de l'hygiène.

– Je connais la chanson. On m'a répété tout cela en Amérique. Votre grand professeur de Paris est un âne comme les autres, un âne, vous m'entendez !

Mireille n'acceptera pas cette grossièreté.

– Vous vous trompez, Pat, et vous donnez à un autre un nom qui vous appartient.

Cette réplique suffoque le petit garçon ; il n'a pas l'habitude que les gouvernantes et les professeurs lui répondent. À New-York, tout le monde acceptait ses insolences. Il était malade et il était aussi, comme il le dit si bien, le fils de Mr. W. H. Beaker, le plus grand financier de New-York. À cause du père, on supportait l'enfant. Cette Française, que Dad paie, car il la paie comme les autres, va-t-elle se permettre de lui donner des leçons ? On verra bien, mais, comme il ne sait que lui dire, il tourne le dos et se dirige, fou de rage, vers l'appareil téléphonique.

– Allo ! donnez-moi New-York... Pas possible ? Qu'est-ce que vous me racontez ? Et,

raccrochant le récepteur, il crie : Ah ! ce que tous les Français sont bêtes !

Cette insolence-là, Mireille ne l'entendra pas.

Flo entre à son tour dans le salon ; la voiture est avancée, les domestiques prennent les bagages et M^{lle} Davé met son chapeau et son manteau.

Dans l'auto, les enfants se taisent, distraits par ce qu'ils voient : les Champs-Élysées, l'Étoile, le Bois de Boulogne, Saint-Cloud : que de choses à admirer.

La voiture entre dans Versailles. Sans en avoir l'air, Mireille surveille les petits visages de ses élèves et s'aperçoit avec joie que Pat se dresse et que Flo ouvre les yeux. Quand l'auto passe devant le château, ce grand château, le plus beau du monde, le petite garçon dit à sa sœur avec une certaine admiration.

– Flo, regarde bien, c'est le palais des rois de France.

Depuis un mois, les enfants Beaker sont à Versailles et Mireille Davé peut dire que ce mois a été un mois de lutte sans repos. Avec Pat et Flo, tout est difficile ; dès qu'ils se réveillent, la lutte commence et ne se termine que le soir. Le lever, le travail, les repas, les promenades, tout a été sujet à discussion. Pat refusait d'obéir, se fâchait, criait les pires insolences ; Flo n'était qu'apathie, indifférence ; tout effort lui était si pénible que parfois Mireille avait été sur le point de céder. Mais elle avait compris que si elle cédaît une fois au garçon, ou à la fille, elle n'arriverait jamais à faire, à ces enfants, du bien, et pourtant l'ordonnance du Dr Luval, rigoureusement suivie, a déjà amélioré l'état des deux malades. Flo ne reste plus couchée de longs jours et Pat, tout étonné, se rend compte qu'il n'a plus froid et qu'il digère les aliments qui, à New-York, le rendaient malade.

Mireille n'a pas voulu faire travailler elle-même les enfants, elle a choisi des professeurs qui ont bien voulu se conformer à ses désirs. Les

leçons d'histoire se prennent dans le château. Connaître la vie des rois de France là où ils ont vécu, voir des tableaux rappelant les batailles, ce sont des leçons qui deviennent amusantes. La botanique se fait en forêt, le dessin, dans le parc, où tant de modèles séduisent les enfants. Pat et Flo n'ont jamais travaillé de cette manière, ils ne disent pas encore que cela les intéresse, mais ils acceptent cette nouvelle méthode. Pour Pat, Mireille est toujours l'ennemie, mais une ennemie avec laquelle il doit compter, et il faut essayer de vivre avec elle, puisque Dad écrit que c'est impossible de faire autrement : deux années au moins en Europe, après on verra. Alors Pat a compris que, conseillé par le Dr Luval, son père ne céderait pas ; les colères, les insolences n'empêcheraient pas Mireille de suivre l'ordonnance du docteur ; il était donc inutile de continuer à discuter avec une personne qui semblait ne rien entendre. Maintenant il accepte de se lever tous les jours à la même heure, et Mireille, au bout de trois semaines de bataille, n'a plus besoin d'ordonner au valet de chambre de sortir, par la force, Pat de son lit. Pour le travail,

les promenades, les repas, il accepte aussi, mais le tout sans aucune grâce, avec ce même visage fermé qui fait comprendre à Mireille que le petit garçon n'est pas encore guéri.

Flo n'a pas lutté longtemps. Les premiers jours, elle disait : « Je ne peux pas », ce qui équivalait à je ne veux pas, mais Mireille l'obligeait à faire ce qu'elle disait ne pouvoir faire. Flo pleurait, se plaignait : on la rendait malheureuse, elle l'écrivait à son père. Elle était une malade, une grande malade, elle avait la spleenique, il fallait la laisser tranquille, ne pas la faire marcher, quand elle n'en avait pas envie, et manger quand elle n'avait pas faim. Mireille ne l'écouta pas et lui imposa de vivre comme si elle n'était pas malade.

Que de patience cela a demandé à l'institutrice. Parfois, le soir, quand les enfants étaient couchés, elle se sentait si lasse d'avoir lutté toute une journée que son courage, ce grand courage dont elle était si sûre, l'abandonnait et, en pensant que demain et les autres jours la lutte continuerait, les larmes envahissaient ses yeux.

« Ce n'est pas en un mois, avait dit le docteur, que vous pouvez transformer un état de santé et des natures. Pendant douze ans, on a tout fait pour que ces enfants deviennent ce qu'ils sont, étonnez-vous s'il faut des années pour leur apprendre à vivre, à travailler, à aimer. Ne désespérez pas, l'effort est toujours récompensé, et, lorsqu'on croit tout perdu, Dieu nous vient en aide. »

Mireille était une fervente chrétienne, les enfants Beaker avaient été élevés dans la même religion, mais ils n'observaient aucun commandement de cette religion. Interrogé à ce sujet, Pat avait répondu qu'il savait ce qu'il devait faire et Flo avait raconté à Mireille qu'à New-York, le jour de leur Première Communion, Dad avait donné une grande réception, et ils avaient reçu douze cents cadeaux. La robe de Flo, faite par le plus grand couturier de New-York, avait été dans tous les journaux.

Quels tristes souvenirs ! Et Mireille avait compris que le docteur ne se trompait pas quand il disait : « Il faudra des années pour changer la

nature de ces enfants, peu responsables de leurs défauts. »

Soir et matin, Mireille priait avec eux ; les premiers jours, Pat avait refusé de s'agenouiller, disant qu'il ferait sa prière quand cela lui plairait, mais Mireille avait répondu, de son ton tranquille, qu'il ne sortirait pas de la chambre avant de s'être agenouillé.

Ce jour-là, le professeur d'histoire attendait le petit garçon pour le conduire au château de Versailles, leçon amusante ; il s'était agenouillé pour ne pas manquer la leçon. Deux fois par jour, près de Flo, qui, résignée, acceptait tout en pleurant et geignant, il s'agenouillait, mais jamais il ne répondait aux prières. Flo murmurait les paroles saintes, pensée absente, et Mireille finissait par se demander si elle n'aimait pas mieux la révolte de Pat que l'indifférence de sa sœur.

Malgré cette révolte et cette indifférence, Mireille persévérait. Le dimanche, elle conduisait les enfants à une messe basse et, les prenant près d'elle, leur apprenait comment il fallait suivre le

Saint Sacrifice et quelle grande leçon il donnait aux catholiques. Flo n'écoutait pas toujours ; mais Pat, debout, les bras croisés, entendait ces explications et s'étonnait de ce que l'ennemie savait ces jolies choses que, parfois, elle disait. Mais cet étonnement n'empêchait pas l'antipathie, et la lutte sourde continuait.

Un dimanche matin, un dimanche de juillet où le temps est magnifique, après avoir entendu la messe, les enfants se promènent avec Mireille dans le parc, et, pendant cette promenade que Flo et Pat aiment, mais ils ne veulent pas le dire, Mireille leur annonce que, cet après-midi, attendant une visite, ils n'iront pas se promener en forêt.

Pour contrarier Mireille, Pat ne manque jamais une occasion. Il s'écrie :

– Vous resterez à Versailles, mais nous irons nous promener, n'est-ce pas, Flo ?

– Si tu veux, Pat.

– Non, dit Mireille, votre père m'a écrit pour me prévenir que vous ne deviez jamais sortir sans

moi.

– Eh bien ! vous viendrez.

– Non, je vous répète que j’attends une visite.

– Cela m’est égal, votre visite vous attendra.

J’ai dit au chauffeur d’être là à 2 heures, nous reviendrons goûter.

– J’ai donné congé au chauffeur.

– C’est trop fort, murmure Pat furieux, oui, trop fort : je me plaindrai, j’écrirai à Dad tout ce que vous faites, vous nous rendez malheureux, très malheureux. Dad le saura.

– Écrivez, Pat, je ne vous empêche pas de le faire, mais dites aussi que vous allez mieux, cela fera plaisir à votre père.

– J’écrirai à Dad ce qui me plaît et non ce que vous dites.

– Je regrette de constater, Pat, que vous ne vous occupez jamais de ce qui peut donner à votre père de la joie.

– Cela me regarde, Dad est à moi, Dad m’écoute, Dad me croit et ne vous croira pas. Je

sais bien que vous lui écrivez toutes les semaines, mais, moi, je lui écris aussi, et nos lettres ne doivent pas être pareilles ; il se rendra bien compte où est la vérité.

– Prétendez-vous, Pat, demande Mireille révoltée, que j'ose écrire à votre père des mensonges ?

– Je ne prétends rien, je pense ce que je pense et voilà.

Pat prend Flo par la main et se met à courir avec elle ; dès qu'ils sont un peu loin de leur institutrice, Pat fait à sa sœur de cruels reproches.

– Tu ne dis rien, tu acceptes tout, elle nous mène. Tu ne te rends pas compte, elle ne fait que ce qu'elle veut et elle nous enferme aujourd'hui, parce qu'elle désire recevoir sa visite. On la recevra avec elle, sa visite, tu vas voir cela. Tu seras désagréable, tu refuseras de dire bonjour, tu bâilleras, tu auras ton air ennuyé, tu sais l'air qui l'exaspère ; enfin, il faut être tous les deux insupportables avec sa visite, comme ça, elle n'en recevra plus.

C'est dans cette atmosphère mauvaise que se passe le déjeuner, mais la promenade a donné de l'appétit aux enfants, et ils trouvent inutile de contrarier leur institutrice en refusant de manger. Ils ont déjà essayé de bouder, de renvoyer les plats sans y toucher, mais Mireille les avait prévenus que, s'ils ne mangeaient pas suffisamment, le docteur exigerait qu'on leur fit une alimentation artificielle, ordonnance peu agréable, et ils savaient qu'elle serait suivie comme les autres.

Après le déjeuner, c'est le repos dans le jardin, près de la roseraie, sur des chaises longues. Pendant deux heures, les enfants ne doivent rien faire ; après, il ont la permission de lire, de s'occuper, mais deux heures de tranquillité sont exigées. Comme chaque jour, après les avoir installés, Mireille se met près d'eux dans un fauteuil, elle prend un livre, mais Pat, qui la surveille, s'aperçoit qu'elle regarde tout le temps du côté de la grille. Elle attend probablement sa visite.

Qui est-ce, cette visite ? Un monsieur ou une

dame, des Français naturellement, et, comme les Français sont des compatriotes de son institutrice, Pat les déteste. Avec une certaine impatience, il attend aussi cette visite ; ce sera très amusant de faire rager l'institutrice. Habituellement, tout ce qu'on peut lui faire, tout ce qu'on peut lui dire paraît ne pas l'atteindre, mais, quand les choses désagréables seront dites devant sa visite, Pat espère bien que ce sera différent. Pat est vraiment un méchant petit garçon, et il se réjouit du mal qu'il va faire.

Tout à coup, Mireille se lève, Pat regarde et, à l'extrémité de l'allée, il aperçoit une fillette. Elle vient en courant vers eux. Mireille se met à courir aussi et, au milieu de l'allée, les deux sœurs se rejoignent. L'élan qui les a jetées l'une vers l'autre et la tendresse révélée par l'étreinte étonnent Pat. Qui est cette petite fille ? Une des anciennes élèves de l'institutrice ? Non, ce n'est pas possible qu'on puisse aimer ainsi une institutrice.

Pat surveille la scène qui se joue non loin de lui. Flo ne s'est aperçue de rien, elle n'a même

pas ouvert les yeux. Elle doit dormir. Mireille a passé son bras sous celui de sa jeune sœur et l'entraîne vers les enfants, tout en la questionnant.

– Alors, maman va mieux, mais pas encore assez vaillante pour venir jusqu'ici ?

– Non, le docteur ne veut pas, à cause de ses jambes, il faut être prudent ; après la saison de Bagnoles, il paraît qu'elle ira tout à fait bien.

– Vous partez dans huit jours ?

– Oui, les classes seront finies et les prix distribués.

– Tu en auras beaucoup ?

– Je l'espère bien, je veux te faire honneur ; mais tu ne pourras pas venir à la distribution, ça m'ennuie un peu.

– Chérie, il ne faut pas parler de ce qui nous ennue.

– Tu as raison.

Les deux sœurs arrivent près des chaises longues, Pat a précipitamment fermé les yeux ;

tout comme Flo, il a l'air de dormir.

À voix basse, Lina demande :

– Ce sont tes élèves, tes petits malades ?

– Oui.

– Ils sont bien mieux, a dit le docteur ; il paraît que c'est un miracle.

– Ils vont mieux, en effet, mais ils ne sont pas guéris.

– Ils guériront.

– Je l'espère.

Pat trouve que c'est inutile de simuler plus longtemps le sommeil ; il ouvre les yeux et regarde la petite fille.

– Tiens, s'écrie Lina, voici le dormeur qui s'éveille. Et s'approchant vivement de la chaise longue, en tendant la main, elle ajoute :

– Bonjour monsieur Pat, je connais votre nom ; moi, je m'appelle Lina, mais, vous le savez peut-être déjà : ma sœur a dû vous renseigner ?

Sans aucun plaisir, Pat prend la main que la fillette lui tend.

– Bonjour.

C'est tout ce qu'il dit ; cette petite fille, la sœur de l'ennemie, doit lui être antipathique.

Cet accueil surprend Lina, et le visage de Pat, ce visage toujours désagréable, lui fait éprouver un malaise, mais elle se souvient que ce garçon est malade.

– Vous voulez peut-être encore dormir ? dit-elle. Je vous ai réveillé, pardonnez-moi. Nous allons bavarder avec Mireille, sans faire de bruit ; nous avons beaucoup de choses à nous raconter ; un mois de séparation, et nous ne nous étions jamais quittées !

Pat ne répond pas, mais ses yeux continuent à regarder Lina. Il détaille la toilette simple, mais gentille, et il trouve que la fillette a, comme sa sœur, un air à part, cela s'appelle, en français, distingué. Leurs cheveux et leurs yeux ont la même couleur : bruns avec des reflets dorés. Les gestes de Lina sont rapides, précis, adroits. Flo ne saura jamais approcher un fauteuil et s'asseoir comme la petite fille le fait.

Pat se dit qu'il faut avoir l'air de dormir ; ainsi il entendra la conversation des deux sœurs, conversation qui peut lui donner de nouvelles armes pour faire du mal à l'ennemie.

Tout près l'une de l'autre, les deux sœurs bavardent. Lina a beaucoup à dire, Mireille tant de choses à demander, questions et réponses se succèdent. La santé de M^{me} Davé, les études de Lina, les petites histoires de l'école, si grandes pour la fillette, et la visite d'un ami du cher papa, qui a admiré les toiles de Mireille. Il a promis d'essayer d'en faire acheter quelques-unes par un marchand de tableaux qu'il connaît.

– Ce serait merveilleux, explique Lina ; ainsi le voyage et la cure à Bagnoles ne préoccuperaient plus maman. Elle dit toujours : « C'est terrible d'être obligé de dépenser tant d'argent pour moi : ma pauvre Mireille se sacrifie, cela m'empêche de guérir. »

– Je ne me sacrifie pas, ma chérie, dis-le bien à maman, et, avec énergie, elle ajoute : j'aime ma tâche.

Lina se souvient de l'accueil de Pat et de son

désagréable visage ; elle répète :

– Ta tâche, ta tâche... Et, en se tournant vers la chaise longue où les deux enfants paraissent dormir, elle ajoute : j'ai idée que parfois elle doit être bien embêtante.

– Lina, embêtante, c'est un mot que je n'aime pas à t'entendre dire.

– Et, pourtant, il exprime si bien ce qu'on pense, mais, pour te faire plaisir, je dirai ennuyeuse.

– Ne juge pas ma tâche et, surtout, dis à maman que je suis contente, heureuse, et que je vais très bien.

Lina regarde sa sœur avec la plus grande attention.

– Tu vas bien, mais tu as maigri, et puis il y a du noir en dessous de tes yeux ; alors, comme tu ne mets pas de peinture, je pense que tu es peut-être un peu fatiguée. Un mois sans congé, c'est pénible, et il paraît que tu n'en auras jamais, puisque tu ne dois pas quitter tes élèves. Ça durera combien de temps, cette histoire-là ?

– Lina, nous ne devons pas avoir de regrets, il faut avant tout que maman se remette, que tu finisses tes études ; après, on verra.

– Après, je serai alors la maîtresse, et, en effet, on verra, tout changera, je t’en répons ; et, si tu veux que je t’énumère les changements, je commence.

– Je te prie de ne pas me les dire.

À ce moment, Pat ouvre les yeux, se redresse sur la chaise longue et demande :

– Est-il 3 heures ?

– Non, Pat, répond Mireille, vous avez encore trente minutes de repos à faire.

Il bâille, se détire et murmure :

– Comme je m’ennuie.

Avec stupéfaction, Lina le regarde : bâiller ce n’est pas poli, se détirer, cela se fait dans une chambre, quand on est seul, et dire : je m’ennuie, cela dépasse tout ce qui est permis. À la grande surprise de la fillette, Mireille ne fait aucune observation à ce garçon mal élevé, son élève ! Lina est impulsive, franche, droite, souvent,

hélas ! elle ne réfléchit pas avant de parler.

– Vous vous ennuyez, s'écrie-t-elle, ce n'est pas possible.

Surpris par ces paroles, Pat demande :

– Pourquoi n'est-ce pas possible ?

– Mais parce qu'il n'y a que les imbéciles qui s'ennuient, et Mireille nous a écrit que vous étiez un garçon très intelligent.

Imbécile est corrigé par intelligent, mais, tout de même, cette explication rend Pat perplexe. Doit-il se fâcher – il y a injure, – ou accepter le compliment ? Il ne sait ce qu'il doit faire. Lina ne lui laisse pas le temps de prendre une décision, se rapprochant de la chaise longue, elle s'écrie :

– Notre conversation à deux est terminée, on va bavarder tous ensemble, car voici votre sœur qui, elle aussi, se réveille. Bonjour, mademoiselle Flo.

Flo dormait véritablement, elle ne s'est pas aperçue de l'arrivée de Lina, et elle est tout étonnée de voir, près d'elle, une fillette. Elle répond de cette voix lasse, si pénible à entendre :

– Bonjour.

Et, comme elle ne veut pas parler, Pat lui a recommandé d'être désagréable avec la visite de l'institutrice, elle referme les yeux et croise les mains sans prendre celle que Lina lui tend.

Un court instant, la fillette semble embarrassée, mais elle retrouve vite son entrain :

– Monsieur Pat, dit-elle en mettant son fauteuil près de la chaise longue, aimez-vous Versailles ? Et, sans attendre la réponse, elle ajoute, le château, le parc, les Trianons, c'est si beau : vous avez tout vu ?

– Oui.

– En Amérique, est-ce qu'il y a de grands châteaux ?

– Oui, nous, nous en avons un superbe !

– Pas aussi beau que Versailles, c'est le plus magnifique du monde entier.

Pat est stupéfait, la sœur de l'ennemie se permet de juger son château, c'est-à-dire celui de son père, que tous les Américains admirent. Naturellement il ne ressemble pas au château de

Versailles, non, pas du tout, mais les amis de New-York affirment qu'il est la plus belle demeure de l'Amérique du Nord.

Haussant les épaules, mécontent, Pat répond :

– Vous ne savez pas ce que vous dites.

– Comment, je ne sais pas ce que je dis, eh bien ! vous n'êtes guère poli ; si vous n'étiez pas malade, on se disputerait.

Furieux, Pat s'écrie :

– Je ne suis pas malade.

– Alors, on se dispute. Pourquoi êtes-vous désagréable ? Est-ce le genre américain ?

– Et le genre français, vous croyez qu'il me plaît ?

– Peut-être pas encore, mais il vous plaira, parce que tout le monde l'aime.

– Moi, je ne l'aimerai jamais, j'en suis sûr.

– Sûr, un petit garçon n'a pas le droit de dire cela. Vous n'avez que douze ans ?

– Treize le mois prochain.

– Moi aussi ; on est du même âge, on doit faire les mêmes études. Vous aimez le latin ?

– Je n'ai pas commencé le latin.

– Vous êtes en retard, c'est vrai que vous étiez malade. Vous allez maintenant vous y mettre ; au début, c'est difficile, mais, après, ça s'arrange, vous verrez.

– Je n'apprendrai pas le latin.

– Ah ! les sciences, les langues, alors ?

– J'apprendrai ce que je voudrai.

– Des bêtises ; croyez-vous qu'on fera un programme et des examens pour vous ?

– Je n'ai pas besoin de passer d'examen.

– Mais, alors, vous ne pourrez rien faire !

– Je ne veux pas faire quelque chose.

– Comment, vous, un homme, vous qui n'avez pas à vous occuper de la maison et des enfants, vous voulez rester toute la journée sans rien faire ! Mais ce n'est pas possible, vous vous ennuierez, vous bâillerez comme tout à l'heure, et puis vous n'avez pas le droit d'être inactif ; c'est

défendu, on est sur la terre pour travailler.

Avec dédain, Pat reprend :

– Ce sont des histoires pour les pauvres, moi je suis le fils de Mr. W. H. Beaker, et mon père est le plus riche banquier de New-York.

– Qu'est-ce que cela signifie que votre père soit riche, vous, vous n'avez rien.

– Comment, je n'ai rien, et tout l'argent que Dad me donne.

– Qu'est-ce que vous en faites de cet argent ?

– Ce qui me plaît.

– Naturellement, mais un petit garçon avec beaucoup d'argent, ça doit faire des bêtises.

– Comment le savez-vous, puisque vous n'en avez pas ?

– J'en ai quelquefois, oh ! pas souvent, et je sais bien qu'il m'arrive de faire des dépenses inutiles. J'achète un cahier dont je pourrais me passer, des bonbons, un gâteau parfois, ou des crayons de couleur. Après l'achat, je regrette, mais c'est trop tard, je ne peux pas retourner chez

le marchand pour lui rendre sa marchandise.

Mireille, voyant la conversation engagée, retourne à l'hôtel pour donner des ordres concernant le goûter. Son absence libère Pat, il peut continuer à causer avec cette petite fille qui l'intéresse, sans que cela fasse plaisir à l'ennemie. Pat est si méchant qu'il calcule tout. Se levant de sa chaise longue, il est certainement trois heures, puisque Mireille abandonne sa garde, il s'assied dans un fauteuil et demande à Lina :

– Vous êtes très pauvre ?

Il croit que cette question va enlever à la petite fille sa gaieté, l'humilier peut-être, c'est la sœur de l'ennemie, il ne faut pas l'oublier.

Et Lina répond en riant :

– Ça, pour être pauvre, maintenant, on est pauvre. Mais il y a tout de même encore des gens plus pauvres que nous, c'est triste de penser ça. Enfin, pour nous, tout, plus tard, s'arrangera, et, quand j'aurai fini mes études, on sera de nouveau toutes les trois ensemble, alors c'est du bonheur

sûr en perspective. Vous, ça vous ennuerait d'être pauvre ?

Pauvre, c'est un mot que Pat ne comprend pas très bien. Pauvre, pour lui, ce sont les mendiants qui, dans les rues ou aux abords des églises, tendent la main. « Des ivrognes, disait la gouvernante de New-York », et elle affirmait qu'on ne devait rien leur donner. Mais pauvre comme cette fille bien habillée, qui rit en parlant de sa pauvreté, c'est une chose pour lui extraordinaire. À cette question de Lina : « Ça vous ennuerait d'être pauvre », il répond :

– D'abord, je ne serai jamais pauvre.

– Comment le savez-vous ?

– Je vous ai dit que mon père était le plus riche banquier de New-York.

– Qu'est-ce que cela prouve, il est riche aujourd'hui, pauvre demain, moi je connais cette histoire-là. Quand papa vivait, nous étions riches aussi, un bel appartement, une auto, de superbes vacances, et puis papa a été malade, le bon Dieu l'a rappelé, et ça n'a plus marché comme avant.

L'auto a disparu, nous avons quitté l'appartement ; les vacances, on n'en parle pas ; Mireille a dû abandonner sa peinture et chercher à gagner de l'argent tout de suite, parce que nous n'en avons plus. Des leçons, ça ne rapporte pas beaucoup, alors le docteur lui a parlé d'un poste d'institutrice près de jeunes Américains. C'était vous, les jeunes Américains, vous avez de la chance d'avoir Mireille.

– Vous trouvez, proteste Pat.

– Naturellement, s'écrie Lina prête à se fâcher.

Et vous ?

– Oh ! moi, dit-il, je n'aime pas les institutrices et je ne les aimerai jamais.

– Pourquoi ?

– Elles m'ennuient.

– Mireille ne peut pas vous ennuyer, elle est si gaie. Et, avec une certaine inquiétude, elle ajoute : Est-elle devenue triste ?

– Triste ou gaie, je n'en sais rien : je ne m'occupe pas de M^{lle} Davé.

Les yeux de Liua sont expressifs, ils disent

très bien à ce méchant garçon ce que la fillette pense, et sa réponse, à peu près polie, étonne Pat :

– Vous avez tort, mais vous êtes malade, alors, bien des choses vous sont pardonnées.

– Je vous ai déjà dit que je n'étais pas malade, que je n'ai pas besoin qu'on me pardonne.

Le jeune visage de Lina, ce gai visage, change d'expression :

– C'est très grave, reprend-elle d'une voix triste, si vous n'êtes pas malade, c'est que la méchanceté est en vous, elle vous donne des ordres et vous lui obéissez.

– Naturellement, je suis méchant.

– Et vous en êtes fier ?

– Oui.

– Ce n'est pas possible.

– Mais si.

Sur sa chaise longue, Flo a ouvert les yeux et a écouté la conversation de son frère et de la visite de M^{lle} Davé, et voici que, de sa voix lasse, presque toujours enrouée, elle intervient :

– Pat, as-tu fini de dire des bêtises ?

Furieux, le petit garçon se tourne vers sa sœur :

– De quoi te mêles-tu, Flo ?

– Tu n’as pas besoin de raconter ce que tu racontes.

– Je raconte ce qui me plaît.

– Oui, mais c’est ennuyeux, la visite de M^{lle} Davé pourrait nous parler de choses plus amusantes que de ta méchanceté.

Cette intervention plaît à la sœur de Mireille ; se tournant vers Flo, de nouveau souriante, elle se présente :

– Je m’appelle Lina, j’aurai treize ans le mois prochain, et vous avez raison, c’est stupide de se disputer, il fait trop beau !

Avec cette grâce qui la caractérise, et dont Pat s’est aperçu, Lina quitte son fauteuil, s’approche de la chaise longue de Flo :

– Votre temps de repos est terminé, voulez-vous que nous jouions tous les trois !

– Jouer à quoi ? Le jeu me fatigue.
– Nous choisirons un jeu tranquille.
– Non, répond Flo, déjà lasse, j’aime mieux vous écouter causer avec Pat.

– Mais nous nous disputons, vous l’avez bien vu ; sans vous, on se serait peut-être dit des choses désagréables.

– Je ne vous l’aurais pas permis, s’écrie Pat.

– Croyez-vous que je vous aurais demandé la permission ?

– Vous oubliez qui je suis et qui vous êtes.

Cette insolence révolte Lina ; elle ne pense plus que Pat est l’élève de sa sœur et qu’une querelle avec lui peut amener des complications dont l’institutrice souffrira. Lina est en colère, et elle va répondre à ce grossier personnage :

– Qui vous êtes ? Ah ! je le sais bien ! Patrick Beaker, le fils de Mr. W. H. Beaker, de New-York, l’homme le plus riche d’Amérique, ça, c’est pour votre état civil, mais votre état moral, le voici : Patrick Beaker est le garçon le plus mal élevé que je connaisse, aucun Français ne se

permettrait d'être aussi impoli que vous êtes avec une fille qui ne vous a rien fait. Qui je suis ? Je vous renseigne. Mon papa à moi n'était pas le plus riche, mais il était le meilleur, c'était un médecin, un grand médecin, et il a trop travaillé, plus pour les pauvres que pour les riches. Il est mort d'une maladie attrapée à l'hôpital en soignant un de ses malades. Ça, monsieur Pat, c'est plus beau que tout l'argent de votre père.

Et, comme Mireille revient vers les enfants, Lina, les joues rouges et les yeux pleins d'éclairs, s'élançe au-devant de sa sœur.

Pat s'est dressé ; va-t-il courir après cette petite fille, à laquelle il voudrait donner les deux claques qu'elle mérite. Il hésite, Lina pourrait riposter.

À sa grande surprise, Flo lui dit :

– Il faut laisser la visite tranquille, Pat, tu n'es pas de force à lutter avec elle ; et puis elle est gentille, elle ne ressemble pas à l'ennemie ; ça m'amusait de l'écouter, et, maintenant, elle est fâchée.

Pat, blâmé par sa sœur, cela l'étonne au plus haut point. Flo, si indifférente, est docile par nature ; résister est un effort, son frère lui fait faire tout ce qu'il veut, elle ne discute jamais et voilà qu'elle ose lui dire qu'il n'est pas de force à lutter avec Lina. Si Lina prolonge sa visite, on verra bien. Pas de duel en paroles, la petite fille à la riposte vive et ne craint pas de dire ce qu'elle pense ; mais, si on joue ensemble, si on goûte, il y a la lutte sournoise à laquelle Pat excelle ; avec son institutrice, il s'exerce tous les jours.

Mireille décide qu'ils vont faire une courte promenade dans le parc, puis ils reviendront goûter, et Lina s'en ira, car elle ne doit pas rentrer tard.

La promenade se passe bien, Lina évite de parler à Pat, elle n'a pas encore oublié son insolence. Flo est venue se mettre près de la visite et, comme Lina n'a aucune raison de lui en vouloir, elle cause avec elle, et Flo, gagnée par la gaieté et la bonne humeur de la petite fille, trouve la promenade agréable, malgré la bouderie de Pat.

Le goûter est pris dans le jardin. Pat se tait, mais Lina est si bavarde que Flo, entraînée, parle ; ne pas répondre à Lina, ne pas rire avec elle, c'est impossible.

Après le goûter, Lina doit s'en aller ; c'est un peu triste, elle sait par le Dr Luval que sa sœur va quitter Versailles avec les enfants et elle doit accompagner sa mère à Bagnoles ; avant trois mois, les deux sœurs ne se reverront pas.

Vaillante, ne montrant pas sa tristesse, Lina prend gentiment congé ; à Flo, elle dit qu'elle espère bien la revoir et à Pat, en lui tendant sa loyale petite main, elle affirme qu'elle n'a aucune rancune. On s'est disputé, on s'est expliqué, tout est bien.

Un moment, Pat hésite à accepter la main, puis il pense qu'en la prenant, il pourra la serrer très fort, à l'américaine, et faire mal à cette petite fille qui a tout l'air de se moquer de lui. Mais, cette fois encore, sa méchanceté ne réussit pas, Lina rend l'étreinte, et c'est elle qui fait mal à Pat ; en riant, elle s'écrie :

— La prochaine fois, si vous voulez, nous

pourrons boxer. Aujourd'hui, je dois m'en aller.

Jusqu'à la grille, Mireille reconduit sa petite sœur, et, au moment où elles vont se séparer, Lina dit son inquiétude :

– Mireille, tu n'es pas heureuse, le garçon est méchant et la fille le laisse faire.

– Tais-toi, ma chérie, tu n'as pas compris, ce sont encore des enfants malades. Pat a voulu se montrer désagréable ; heureusement il n'est pas toujours comme cela, ne dis rien à maman, surtout, promets-le moi.

– Je ne dirai rien, mais j'ai du chagrin, cela me semble très dur de te laisser avec eux. Ah ! comme j'aimerais t'emmener et ne jamais les revoir.

– Ne pense pas à des choses impossibles, pense plutôt au train qu'il faut prendre. Écris-moi souvent, les lettres vous font oublier les ennuis.

– J'écrirai chaque jour, dit Lina, et on t'enverra le tout une fois par semaine, à cause des timbres, ils sont si chers !

– C'est très bien, tu deviens raisonnable. Au

revoir, ma petite sœur, embrasse maman ; qu'elle se soigne bien, surtout.

– Sois tranquille, je suis là, au revoir, je pense au train.

Quand Mireille revient dans le coin du jardin où sont ses élèves, elle éprouve une impression de solitude pénible. Elle est seule, seule avec deux enfants qui ne l'aiment pas et peut-être ne l'aimeront jamais.

Et voici que Flo et Pat éprouvent la même impression. Cette petite fille de leur âge, si différente d'eux, les a d'abord étonnés, puis amusés. Flo regrette son départ, c'était une grande distraction de l'écouter ; Pat la jalouse ; il se rend compte qu'elle est autre que lui ; il n'ose dire meilleure : c'est un mot qu'il veut ignorer. Il ne peut admettre qu'une petite « pauvre » soit gaie, contente, fière, osant dire ce qu'elle pense, et n'abdiquant pas devant un camarade de son âge, même s'il s'appelle Patrick Beaker.

Il regrette que Lina ne soit pas restée plus longtemps ; il avait encore bien des choses désagréables à lui dire ; seulement, quand elle

était là, ses yeux moqueurs, son visage plein de malice, semblaient lui dire : « Ne m'attaquez pas, je riposte, et la riposte sera dure. »

Patrick Beaker dira à son institutrice, dès qu'il en aura l'occasion : « Votre visite m'a ennuyé, il ne faut pas qu'elle revienne. » Il mentira, mais, hélas ! Pat a l'habitude de mentir, M^{lle} Davé s'en est bien aperçue.

*

Au bord du lac de Côme, Bellagio et ses grands palaces reçoivent chaque année des touristes de tous les points du monde. Végétation magnifique, climat doux et salubre, jardins d'orangers, de citronniers, bosquets de châtaigniers, le tout couronné par une masse rocheuse grise et rose.

Au bord du lac, la ville des touristes : dans la montagne, un vieux petit village avec ses maisons basses, son église, ses habitants.

C'est dans le plus beau palace que Mireille

Davé et ses élèves sont installés ; ils resteront à Bellagio jusqu'à la rentrée des classes. Le Dr Luval a fait comprendre à Mr. Beaker que ses enfants, élevés comme les autres, pouvaient avoir une bonne santé, il suffisait de les surveiller, et le docteur acceptait de se charger, pendant quelque temps, de cette surveillance.

Content de ces nouvelles, Mr. Beaker a envoyé ses félicitations et ses remerciements au docteur et à l'institutrice, c'est à eux qu'il doit l'amélioration de la santé de ses enfants, il leur en est bien reconnaissant. Il viendra en octobre voir Flo et Pat et dire de vive voix sa gratitude.

Si le Dr Luval a été le médecin ordonnant, Mireille a été l'exécutrice de ses ordonnances, et cette exécutrice a connu et connaît encore de mauvais jours. Pourtant, depuis que les enfants sont arrivés en Italie, il semble qu'il y ait une trêve ; le voyage s'est bien passé, le climat et la beauté du pays ont calmé Pat et éveillé Flo.

Occupé par ce qu'il voyait, Pat a parfois oublié de faire la guerre, déclarée à l'ennemie, cette guerre sournoise, si pénible à supporter ; par

moment, Flo a été presque aimable avec son institutrice, amabilité qui a réjoui Mireille et surpris Pat. Dès qu'il s'est trouvé seul avec sa sœur, il l'a prévenue qu'il ne supporterait pas cette attitude. Flo ne devait pas s'humilier devant M^{lle} Davé, une institutrice que Dad payait comme il payait les policiers, dont, heureusement, ils étaient débarrassés.

Flo n'a pas discuté, elle a tout simplement répondu :

- Laisse-moi tranquille, tu me fatigues.
- Ton éternel refrain l Seulement, tu n'es pas fatiguée pour écouter les histoires que l'ennemie raconte, et tu lui as même dit, dans une seule journée, trois fois merci.
- C'est que cela me plaît.
- Tu ne dois pas être aimable, est-elle notre ennemie ou ne l'est-elle pas ?
- Cela m'est égal.
- Naturellement, avec toi, décidément, il n'y a rien à faire ; aussi j'agirai seul, je me débarrasse de ma sœur. Et je l'aurai, l'ennemie, je la ferai

pleurer, gémir, je la rendrai folle, entends-tu, oui, folle, tu verras ; alors je rirai et je serai bien content. Après elle s'en ira et nous en serons débarrassés.

– Et nous en aurons une autre, a répondu Flo avec résignation.

– Probablement, puisque Dad a décidé que nous resterions en France, mais nous en aurons une que je dresserai, comme je dressais celles de New-York. M^{lle} Davé refuse le dressage, tant pis pour elle.

Et, de son ton calme, Flo avait conclu :

– Pat, la petite fille avait raison, tu es méchant.

– Quelle petite fille ?

– La visite, Lina.

– Celle-là, il ne faut pas qu'elle revienne, sans cela, cette fois, je la battraï.

– Tu ne serais peut-être pas le plus fort.

– Quel plaisir j'aurais à lui donner des claques, et elle n'oserait pas me les rendre.

– Je suis sûre qu'elle oserait, et puis pourquoi

la battre, elle est très gentille.

– Tu deviens stupide.

Ce compliment termina la conversation, et Flo n'a pas appris à son frère qu'elle avait reçu à Bellagio une lettre de cette petite fille qu'il voulait battre. De Bagnoles, Lina lui avait écrit, et dans cette lettre elle disait des choses que la petite Américaine avait trouvé extraordinaires.

« Mademoiselle Flo, ma chère Flo.

« Avant tout, lettre confidentielle, supposez que nous sommes des diplomates qui discutons par correspondance des secrets d'État. Mon secret à moi, dont je veux vous parler, c'est Mireille, pour vous M^{lle} Davé, votre institutrice, mais elle est avant tout ma sœur. J'ai à son sujet une grande inquiétude, j'ai peur. Je crois que votre frère, M. Pat, le fils de Mr. W. H. Beaker, c'est le titre qu'il se donne, n'aime pas son institutrice, et je m'imagine qu'il essaie, à chaque instant, de lui faire de la peine. Quand j'ai été voir Mireille à Versailles, je me suis bien aperçue

que ce terrible Pat faisait avec plaisir tout ce qui pouvait contrarier son institutrice. Avant le goûter, il s'est très mal tenu : bâillant, se détirant, déclarant qu'il s'ennuyait, et, pendant la promenade, il a fait exprès, plusieurs fois, je l'ai bien remarqué, de passer devant Mireille, la bousculant presque et, à goûter, vous rappelez-vous comme il a été mal élevé ? Sortant de sa poche un peigne et se mettant à se coiffer, laissant traîner son mouchoir sur la table, se servant le premier, buvant en faisant tout le bruit possible et trempant des gâteaux dans son thé. Mireille ne lui a fait aucune observation, elle l'a laissée tranquille, elle avait compris, tout comme moi, qu'il faisait exprès de mal faire, afin de réussir à la mettre en colère pendant que j'étais là. La chose a raté, méchanceté inutile, mais j'ai vu cette méchanceté, c'est pourquoi je suis inquiète.

« Oh ! ma chère Flo, je vous en prie, empêchez votre frère d'être méchant avec Mireille ; naturellement, elle ne se plaindra pas, supportera tout, parce que Pat et vous êtes ce qu'elle appelle son devoir ; mais ce devoir, il ne

faut pas qu'il soit trop pénible. Puisque vous n'êtes plus malade, vous pouvez lutter avec votre frère, il ne vous faut qu'un peu de courage, et, n'est-ce pas, vous l'aurez ?

« Je vous confie ma sœur, vous voudrez, j'en suis sûre, que, près de vous, elle ne soit pas malheureuse, et M. Pat sait parfaitement découvrir tout ce qui peut la faire souffrir. Flo, ma chère Flo, surveillez ce garçon, j'en ai peur. Si j'étais là, je saurais défendre Mireille, mais aujourd'hui Bellagio me semble si loin de Bagnoles ! Vous comprendrez mon inquiétude, vous n'en rirez pas, comme ce méchant Pat le ferait s'il la connaissait. Lettre confidentielle, n'est-ce pas, Flo, secret d'État.

« Merci d'avance, car vous allez agir : j'ai confiance en vous.

« LINA. »

Cette lettre a troublé Flo, elle l'a lue et relue, et ne l'a pas déchirée, comme elle déchire toutes les lettres venant d'Amérique. Elle l'a mise dans

son sac et, chaque fois qu'elle ouvre ce sac, elle la voit, et cela lui rappelle, d'une manière très précise, les craintes de Lina.

Agir, lutter avec son frère, non, elle n'en a pas le courage, sa nature apathique lui fait désirer par-dessus tout sa tranquillité ; mais, de temps en temps, à cause de Lina, pour lui faire plaisir, elle dira un mot gentil à M^{lle} Davé. Mais, pour éviter des complications, elle s'arrangera pour le dire quand son frère ne sera pas là, puisqu'il trouve déjà que merci est une amabilité inutile.

À Bellagio, après deux jours de repos, Mireille organise les excursions ; cela plaît à Pat, et Flo y trouve un certain plaisir. Être assise dans une bonne auto, traverser un pays magnifique et s'arrêter chaque fois qu'on le désire, ce sont des promenades agréables. Un jour, Pat a dit qu'il voulait visiter la ville antique de Vérone, et, comme Mireille ne le contrarie jamais inutilement, elle a accédé à ce désir et a laissé le petit garçon faire lui-même son itinéraire.

De très bonne heure, favorisés par un temps splendide, Mireille et ses élèves quittent

Bellagio : guide en mains, très fier, Pat dirige la promenade. Ils arrivent à Vérone pour déjeuner, et la voiture s'arrête devant l'hôtel indiqué par le guide. Les enfants sont un peu surpris : un maître d'hôtel leur offre des places autour d'une table abritée du soleil par un grand parapluie de vive couleur, mais cette table, comme toutes les autres, est installée dans la rue, rue sans trottoir.

Mireille hésite. Mais, s'apercevant de l'hésitation de son institutrice, Pat déclare que ce sera très amusant de déjeuner dans la rue. Il réclame le menu et choisit tout ce qu'il aime, sans s'occuper des goûts de sa sœur et de son institutrice. Pat est non seulement un affreux égoïste, mais il est aussi très mal élevé. Les nombreuses gouvernantes qu'il a eues et qu'il dressait, prétend-il, ne lui ont pas appris la politesse. En Amérique, son père étant toujours absent, il était le véritable maître de la maison ; en France, il n'a pas l'intention que cela change.

Tranquillement, sans s'occuper des ordres donnés par Pat, Mireille commande à son tour le déjeuner.

— Les enfants ont un régime très sévère, vous servirez donc simplement ce que je vous demande.

Furieux, Pat va se lâcher, dire des insolences, toute la comédie habituelle, quand il s'aperçoit que Flo, le nez contre une devanture, lui fait un geste de la main, l'appelant près d'elle. Qu'a-t-elle découvert dans ce magasin ?

Il abandonne son institutrice et le maître d'hôtel et rejoint sa sœur.

Dans une boutique blanche, des hommes, des femmes et des enfants, vêtus de blouses blanches, debout autour d'une table blanche, pétrissent une sorte de pâte qu'ils roulent, puis découpent en petits morceaux. Les mains des enfants vont et viennent avec une précision telle que Flo et Pat, émerveillés, pensent que ce doit être bien amusant de faire ces petits gâteaux, dont ils ignorent le nom. Venue les rejoindre, Mireille les renseigne : ces petits gâteaux s'appellent raviolis, et, s'ils en veulent pour leur déjeuner, elle va prévenir le maître d'hôtel.

Flo accepte, mais Pat déclare qu'il veut

fabriquer lui-même ce qu'il mangera. M^{lle} Davé doit entrer dans la boutique et ordonner à un des petits garçons de lui laisser la place.

Naturellement, Mireille refuse de céder à ce caprice ; les enfants sont de jeunes ouvriers qu'on paye et qui doivent travailler.

Insolent, Pat réplique :

– Mais vous n'avez qu'à les payer. Dad vous envoie de l'argent, servez-vous en. Je veux faire des gâteaux, vous m'entendez !

– J'entends, Pat, mais je n'irai pas demander une chose que je trouve ridicule et qu'on me refusera.

– Eh bien ! moi, j'irai.

Et, sans plus se préoccuper de son institutrice et de sa sœur, prenant dans sa poche son portemonnaie, que le généreux Dad remplit chaque mois, il entre dans la boutique.

Une des femmes quitte la table et interroge Pat dans une langue qu'il ne comprend pas.

– Français, dit-elle, et, allant dans l'arrière-boutique, elle revient avec un homme âgé,

également vêtu d'une blouse blanche.

En voyant Pat, il lui demanda :

– Que veux-tu, mon petit ?

Ce tutoiement, ce « mon petit », suffoquent Pat. De son ton insolent, il répond :

– Je veux faire des gâteaux, renvoyez un garçon, je prendrai sa place.

– Voyez-vous cela, s'écrie en riant l'homme âgé, propriétaire de la boutique ; tu as une façon de demander du travail, mon bonhomme, qui n'est pas ordinaire.

Furieux, tremblant de colère, Pat répond :

– Je ne demande pas de travail, je veux payer pour qu'on me laisse m'amuser avec votre pâte ; j'ai de l'argent, comprenez-vous enfin ?

– Je comprends que tu es fou : tu t'imagines que je vais te laisser tripoter ma pâte ? Faut savoir, et ton argent, sale gosse, garde-le, je ne m'en soucie guère. Va-t-en rapidement ou je te donnerai avec plaisir un coup de pied bien placé qui t'apprendra à être une autre fois un peu plus poli.

Et, comme le pied de l'homme se lève, Pat, profondément humilié, trouve plus prudent de quitter la boutique.

Dehors, sa sœur et Mireille l'attendent. Flo l'interroge :

– Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? Il permet ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Il est stupide, grossier, et, du reste, ça sent mauvais dans sa boutique ; je ne serais pas resté cinq minutes.

– C'est dommage, répond Flo, ça m'aurait bien amusée de faire ces petits gâteaux ; enfin, nous les mangerons.

– Je n'en veux pas ; j'ai vu comment ils fabriquaient leurs raviolis, c'est salement fait, tu ne dois pas en manger.

– Vous dites une chose inexacte, Pat, nous avons vu, nous aussi, la fabrication, et j'ai remarqué les blouses blanches et la netteté de toutes ces mains qui travaillent la pâte, Flo pourra manger des raviolis si elle le désire.

Craignant toute complication, la petite fille dit bien vite :

– Si cela doit fâcher Pat, je n’en mangerai pas.

Agacée, M^{lle} Davé ne lui répond pas. La faiblesse que montre Flo en toutes occasions l’attriste ; pour éviter un ennui, elle cédera toujours. Si son frère l’entraîne vers le mal, elle le suivra pour ne pas avoir à discuter, tant elle redoute les colères de Pat. Quand il crie, dit des insolences et casse ce qui se trouve près de lui, Flo ne lui fait jamais aucune observation. Elle s’en va le plus vite possible, se couche en disant qu’elle est malade et reparaît seulement quand le calme est revenu, prête à faire toute les concessions ; Pat le sait et en abuse.

Le déjeuner attend les enfants ; au moment de s’asseoir autour de la table, Pat s’aperçoit que cette table se trouve juste en face de la boutique d’où le patron l’a si violemment chassé.

– Je ne déjeunerai pas dans la rue, dit-il.

– Qu’est-ce qui vous prend, Pat ? Tout à l’heure, vous avez choisi cette place, votre

appareil est encore sur la table.

– C'est possible. J'ai changé d'avis, je veux déjeuner à l'intérieur. Il fait trop chaud dans cette rue, j'ai mal à la tête.

Immobile, prêt à servir, le maître d'hôtel attend.

– Pat, ne soyez pas ridicule, je vous prie de vous asseoir.

– Non, non, c'est inutile, je ne mangerai pas dans la rue.

Dans la boutique blanche, les ouvriers et les jeunes apprentis voient la discussion et s'amuse. Ils ont reconnu le petit garçon venu chez eux « avec de l'argent et de la grossièreté » a dit le patron ; curieux, ils viennent sur le pas de la porte regarder l'étranger mal élevé. Leur curiosité exaspère Pat, il attrape son appareil et se dirige vers la porte de l'hôtel en criant :

– On me servira à l'intérieur ou je ne déjeunerai pas.

Ennuyée, Flo s'apprête à suivre son frère, mais M^{lle} Davé lui saisit le bras et, la ramenant près de

la table, lui dit sévèrement !

– Asseyez-vous et déjeunons.

Flo n'ose pas résister à son institutrice, le maître d'hôtel attend et, dans la boutique, les employés massés sur le pas de la porte se demandent comment la scène va finir. Le calme de Mireille, l'obéissance de Flo apaisent leur curiosité, et, l'heure du déjeuner étant venue, ils ferment la boutique et s'en vont.

Flo n'a pas faim, elle touche à peine aux plats qu'on lui apporte. Les scènes de son frère la rendent toujours malade, son estomac se serre, et il lui semble qu'elle ne peut avaler ; elle voudrait aller retrouver Pat, mais elle n'ose.

Mireille essaie de déjeuner ; tout comme Flo, son estomac est crispé et elle se demande ce que fait Pat. Au maître d'hôtel, ce méchant garçon a probablement réclamé tous les plats qui pouvaient le rendre malade, et, tranquillement, il les consomme ; elle n'ira pas le contrôler, une scène suffit.

Enfin le déjeuner est terminé. Avec le même

calme, Mireille dit à Flo d'aller chercher son frère, et ils s'en iront visiter la ville. Pat a noté tout ce qu'il fallait voir. Avec quel plaisir la petite fille se précipite vers l'hôtel. Après une assez longue attente, comme elle tarde à revenir, Mireille se décide à aller retrouver les enfants.

Dans le hall de l'hôtel, elle découvre Flo, effondrée dans un fauteuil, pleurant, et, près de la petite fille, la caissière. Une dispute entre le frère et la sœur, la chose est rare ! Mireille s'approche de Flo :

– Que se passe-t-il, pourquoi pleurez-vous ?

– Pat... Pat..., répond-elle au milieu de ses larmes.

– Que vous a-t-il fait ?

Et, comme Flo continue à pleurer, la caissière explique :

– La petite demoiselle pleure parce que son frère n'est pas là ; je lui ai dit qu'il avait été se promener dans la ville, ça l'a rendue comme folle, elle m'a crié : « Il ne fallait pas le laisser s'en aller, Dad défend que nous sortions seuls,

nous n'avons pas nos policiers. » Je n'ai rien compris et je ne savais pas que c'était votre petite fille, sans cela, madame, j'aurais été vous chercher.

Mireille comprend l'inquiétude de Flo. Elle n'a pas oublié les raptus d'Amérique et s'imagine qu'en Italie, sans policier, son frère peut être enlevé. Mais l'Italie n'est pas l'Amérique, et Mireille, contrariée, n'est nullement inquiète, le jeune garçon ne peut être loin.

– Flo, ne pleurez pas ainsi, Pat sera puni pour être sorti seul, et nous allons vite le retrouver ; de quel côté, madame, est-il parti ?

– Il avait le plan de la ville, mais je lui ai tout de même indiquée le chemin qu'il fallait suivre pour aller à la place des Signori et je lui ai donné un sac de graines pour les pigeons, vous le retrouverez là.

– Merci, madame ; venez, Flo.

Calmée par la tranquillité de son institutrice, Flo essuie ses yeux et suit M^{lle} Davé. Mireille marche vite ; pressée de rejoindre le jeune

garçon, elle passe au milieu d'un marché, aux pittoresques étalages, sans s'arrêter.

« La place des Signori, c'est à côté », a dit la caissière de l'hôtel.

Les voici dans une rue étroite ; pourvu que Mireille ne se soit pas égarée, elle était si pressée de courir après le fugitif qu'elle n'a peut-être pas bien écouté l'explication de la caissière. Enfin, devant elle, une magnifique place, autour de laquelle des centaines de pigeons volent ; près d'une grande statue, elle aperçoit un enfant entouré de pigeons, c'est ce terrible Pat.

Flo pousse un cri de joie et se précipite vers son frère. Flo courant, Flo joyeuse, c'est si rare, que Mireille comprend que cette petite fille, qui semble n'aimer personne, a au moins une affection. C'est une consolation. Pat a oublié la scène du déjeuner, Pat s'amuse et est de fort bonne humeur.

– Ne les effraie pas, crie-t-il à sa sœur, sans changer de place ; achète un sac de graines, ils viendront près de toi, ou plutôt attrape mon appareil et fais une photo, elle sera, très

amusante.

Mireille veut paraître n'attacher aucune importance à l'escapade du petit garçon : il serait trop content s'il se doutait qu'elle a été ennuyée.

– Pat, dit-elle, vous ne deviez pas quitter l'hôtel sans nous prévenir, nous pouvions vous chercher longtemps.

– J'ai l'âge de sortir seul.

– Peut-être, mais, votre père l'ayant défendu, vous aurez l'obligeance de ne pas recommencer.

Pat ne fait aucune attention à l'observation de l'institutrice, il ne pense qu'aux pigeons et à la photo que va faire sa sœur.

– Attends, crie-t-il, je veux que tu me prennes quand il y aura un pigeon sur ma tête, ils ne sont pas commodes, ils n'obéissent guère, il me faudrait un bâton, alors ils obéiraient. Regarde s'ils sont bêtes, je taperais dessus avec plaisir. Ils ne pensent qu'à manger, ce sont des gourmands, d'affreux gourmands. Cherche donc un bâton.

Les pigeons vont, viennent, s'envolent, reviennent et ne font, bien entendu, aucune

attention à ce que Pat réclame d'eux.

Voyant les enfants occupés, Mireille regarde la belle place des Signori. Avant de quitter Vérone, il faudra montrer aux jeunes Beaker quelques-uns des monuments de la ville.

En arrivant, ils ont aperçu les arènes. Pat a demandé des explications et, en apprenant que cet amphithéâtre servait autrefois aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces, il a manifesté le désir de photographier ces arènes. Mireille n'oubliera pas ce désir.

M^{lle} Davé éprouve un grand plaisir à regarder les palais aux portails historiés et dont les fresques sont si bien conservées. Il fait beau, le ciel est bleu. Les palais roses et ces pigeons blancs et gris, volant autour de cette place, complètent le décor. L'institutrice oublie un peu sa pénible tâche ; aujourd'hui, l'avenir ne lui fait pas peur. Pat cessera d'être méchant, Flo, guérie, ne sera plus une petite fille sans volonté entre les mains de son frère et Mireille pourra garder son poste qui assure à sa maman et à sa petite sœur la tranquillité.

Ces beaux rêves sont troublés pas les cris de Flo, les cris aigus que la fillette pousse rarement, mais ils effrayent toujours Mireille. Elle se retourne vivement et voit Pat emmené par un superbe agent tout de blanc vêtu. Pat se débat, essaie de faire lâcher prise, mais l'agent le tient bien et, vert de rage, le petit garçon est traîné par l'homme de la police. M^{lle} Davé se précipite et cherche à avoir des explications, mais l'agent ne comprend pas le français et, sans s'occuper de ses protestations, emmène le petit garçon. Flo suit en criant :

– Pat, donne-lui des coups de pieds, mords-le, crache-lui à la figure !

Surprise par la violence de la petite fille, Mireille lui prend le bras en disant :

– Taisez-vous, Flo, vous êtes folle d'exciter ainsi votre frère. Qu'a-t-il fait ? Pourquoi cet agent l'emmène-t-il ?

– Je ne sais pas, mademoiselle, Pat voulait que je le photographie avec les pigeons, mais les pigeons ne lui obéissaient pas, alors, il s'est fâché et, comme j'avais trouvé un bâton, il a tapé sur

les pigeons. L'agent est arrivé, il a voulu prendre le bâton, Pat lui a jeté à la figure tous les grains qu'il avait dans la main. L'agent a pris le bras de Pat, Pat lui a donné un coup de pied, et maintenant l'agent l'emmène. Pourquoi, mademoiselle ? Il n'a pas le droit. Ah ! si nous avions nos policiers, ils nous débarrasseraient de cet homme, vous, vous ne pouvez rien faire.

– Non, Flo, je ne peux rien faire, et si les policiers étaient là, ils ne pourraient rien faire. Pat ne devait pas taper les pigeons, il ne devait pas jeter des graines à la tête de l'agent, ni lui donner des coups de pieds. Révolte contre un agent de police, même quand on est un petit garçon, c'est grave, et comme Pat, vous et moi ne parlons pas italien, nous expliquer ne sera pas facile.

Pat a compris que l'homme était plus fort que lui, il a cessé de résister et, maintenu par l'agent, il marche près de lui, mais son visage, couleur de cendre, est effrayant à voir. L'humiliation imposée est terrible, et, afin qu'elle soit complète, le poste de police se trouve à côté de la boutique où, ce matin, il a demandé, si grossièrement, à

fabriquer des raviolis.

Quand Pat passe devant cette boutique, le magasin est vide, mais le petit garçon ne s'en aperçoit pas. Il a fermé les yeux et se laisse diriger.

Dans le poste de police, l'agent entre avec sa capture, une capture à bout de souffle, qui s'effondre sur un banc, et l'agent explique à un chef les méfaits de Pat. Mireille et Flo sont entrées aussi. Flo est aussi pâle que son frère, et tout son jeune corps tremble.

Il y a quatre agents dans la salle, quatre grands hommes casqués et vêtus de blanc ; la fillette saisit la main de son institutrice et ne la lâchera plus. En cet instant où elle est si malheureuse, Flo se souvient de la lettre de Lina, cette lettre qui lui demandait d'empêcher son frère d'être méchant avec son institutrice. Flo n'a rien fait pour cette Mireille que Lina aime tant ; et voici qu'aujourd'hui elle se rend compte que, seule, l'institutrice peut porter secours à son frère et la protéger.

Mireille et Flo s'asseyant près de Pat, il faut

renoncer à questionner les agents, – aucun ne doit parler français, – et se résigner à attendre.

Un quart d'heure passe. Mireille se demande ce qu'elle pourrait faire. Enfin, une porte s'ouvre, et un homme dit quelques mots.

L'agent ayant amené Pat le reprend par le bras. Mireille et Flo se lèvent pour suivre le petit garçon et ils pénètrent dans un bureau où, devant une table, un homme est assis. Tout de suite, il interroge :

– Française ? demanda-t-il à M^{lle} Davé.

– Oui, monsieur.

– Vos passeports.

Bien que Pat ait réclamé plusieurs fois le sien, Mireille les a tous les trois dans son sac. Le chef les examine, puis dit en désignant Pat :

– Cet enfant est Américain, mais comprend-il le français ?

– Oui, monsieur.

– Très bien. Quel est votre degré de parenté avec lui ?

– Aucun, je suis institutrice, leur père est en Amérique.

– Vous pouvez vous retirer.

Mireille hésite, puis elle demande :

– Ne pourrais-je rester ?

– Si vous voulez.

Se tournant vers Pat, le chef l'interroge :

– Vous vous appelez Patrick Beaker, vous avez douze ans, votre père habite New-York.

L'émotion de Pat est grande, mais il essaie de la dominer et répond d'une voix rauque :

– Oui, mon père est le plus grand banquier de New-York.

– Eh bien ! ce grand banquier m'a tout l'air d'avoir un fils qui deviendrait facilement un chenapan. Vous êtes accusé, Patrick Beaker, d'avoir, avec un bâton rempli de clous, battu les pigeons de Vérone, et, comme l'agent de service vous interdisait de le faire, vous lui avez jeté à la figure tous les grains que vous aviez dans la main. Après cette injure, alors que notre agent

voulait vous faire quitter la place, quand il vous a pris le bras, vous lui avez donné des coups de pieds et vous l'avez mordu. Reconnaissez-vous ces faits ?

– Oui, votre agent n'avait qu'à me laisser tranquille ; c'est lui qui m'a attaqué, j'ai riposté.

– Vraiment ! Eh bien ! puisque vous ne manifestez aucun regret de ce que vous avez fait, nous vous gardons ici et nous allons vous mettre à un régime pendant lequel vous aurez le loisir de méditer sur votre conduite. Emmenez cet enfant.

Effrayée par cette conclusion, Mireille essaie d'intervenir :

– Monsieur le commissaire, s'écrie-t-elle, cet enfant est malade, pas toujours maître de ses nerfs.

– Je vous en prie, mademoiselle, tout à l'heure, nous vous interrogerons.

Pat est emmené par l'agent et, en passant devant Mireille, il dit plein de haine :

– Tout ça, c'est de votre faute, je l'écrirai à mon père.

Dès que Pat a quitté la pièce, le commissaire s'adresse à Mireille :

– Renvoyez la petite fille, madame.

Flo se cramponne à Mireille en criant :

– Je vous en prie, mademoiselle, ne me quittez pas.

– Soyez raisonnable, Flo, allez m'attendre dans la salle, je dois m'occuper de votre frère, ayez du courage.

Dominée par la volonté de son institutrice, Flo accepte de s'en aller. Le commissaire reprend :

– Asseyez-vous, mademoiselle, et essayons d'arranger cette affaire. Vous avez un élève insupportable, insolent, orgueilleux, qui a besoin d'une sévère leçon, et je vous crois incapable de la lui donner.

– Monsieur, reprend Mireille froissée, croyez que je connais mes devoirs, mais ce petit garçon et sa sœur sont arrivés très malades d'Amérique ; de plus, ils ont été si mal élevés qu'ils ne sont pas responsables de leurs défauts. Ils vivent en Europe depuis trois mois seulement, on ne

change pas des caractères, des habitudes en si peu de temps, il faut de la patience et de l'indulgence ; soyez indulgent pour eux, monsieur le commissaire.

– Je ne demanderais pas mieux, mademoiselle, mais, vis-à-vis de l'agent, je suis obligé de sévir. Nous allons garder au poste Patrick Beaker pendant deux heures, vous viendrez le chercher ce soir, c'est tout ce que je peux faire.

Mireille comprend qu'il est inutile d'insister ; elle se lève, remercie le commissaire et quitte le bureau.

Dans la salle, assise dans le coin le plus sombre, elle trouve Flo, à bout de résistance physique. C'est une terrible épreuve pour une petite fille en pleine convalescence. En voyant son institutrice, elle tend les bras et murmure :

– Pat, où est-il, vont-ils l'emmener en prison ?

– Flo, il faut être courageuse, le commissaire a été très bon, mais Pat mérite d'être puni. On le garde ici jusqu'à ce soir. Nous viendrons le chercher vers cinq heures.

– Vous êtes sûre qu'on nous le rendra ?

– Oui, j'en suis sûre.

Mireille et Flo quittent le bureau de police ; dans la rue, la petite fille avoue sa fatigue.

– Je ne peux plus marcher, mademoiselle, je voudrais me coucher, dormir, et me réveiller seulement quand Pat sera là. Je suis malade comme je l'étais en arrivant d'Amérique, je voudrais être tranquille.

– Nous allons prendre l'auto et aller faire une promenade, le temps passera plus vite, affirme Mireille.

– Non, mademoiselle, non, je veux me coucher.

Mireille aussi est fatiguée, et, maintenant, il faut lutter avec Flo et l'empêcher de reprendre ses mauvaises habitudes qu'elle a eu tant de mal à lui faire perdre.

– Vous ne pouvez vous coucher ici, Flo, c'est impossible.

– Pourquoi ? Prenez une chambre dans un hôtel, c'est ma maladie qui me reprend.

– Quelle maladie ?

– La spleenique.

– Je vous ai déjà expliqué que cette maladie n’existait pas.

– En France, peut-être, mais, en Amérique, on la connaît.

– En tout cas, on ne sait pas la soigner, vous étiez bien malade en arrivant.

– Je suis malade aujourd’hui.

– Non, Flo, vous manquez de courage, c’est différent. Vous voulez vous coucher, dormir, afin d’oublier ce qui vous ennueie, voilà votre maladie.

– Je ne veux pas discuter, je suis fatiguée.

– Nous allons prendre l’auto, vous dormirez si vous le voulez, mais vous ne vous coucherez pas.

Mireille traîne Flo qui gémit sans arrêt : « Je suis malade, je veux être tranquille, je veux dormir. » Pauvre institutrice, comme il lui faut de la patience pour ne pas abandonner cette petite fille à sa paresse et à sa veulerie !

Dans l’auto, tout de suite, Flo ferme les yeux

et, pendant la promenade, qui dure deux heures, elle ne les ouvre pas. Dort-elle ou refuse-t-elle de se distraire ? Mireille l'ignore. Chaque fois que la voiture passe devant les monuments qui donnent à Vérone une grâce impérissable, elle raconte à la petite fille l'histoire romaine. Pour Flo, qui a repris son visage de momie, dirait le docteur, elle évoque toute la poésie du moyen âge et décrit le flot grondant de l'Adige, signale les massives arches des ponts, les vieilles basiliques, et, devant l'hémicycle des gradins du théâtre romain, annonce qu'elle prend une photographie pour l'album de Pat. La momie ne bouge pas, ne répond pas, et Mireille veut croire qu'elle dort. Mais, quand l'auto s'arrête dans une rue proche du bureau de police, Flo se décide à ouvrir les yeux.

– Il est cinq heures, dit-elle, Pat va être libre.

Un peu agacée par l'attitude de Flo, Mireille répond :

– À moins qu'il n'ait fait de nouvelles sottises.

Mireille quitte l'auto et se dirige vers le bureau de police ; dans la salle d'attente, elle

retrouve les agents, et l'un d'eux quitte la pièce et revient avec Pat.

Le petit garçon a un visage ravagé. Mireille s'inquiète, peut-être à l'hôtel n'a-t-il pas déjeuné, elle a oublié de le lui demander. Dehors, elle l'interroge :

– Avez-vous faim, Pat, voulez-vous prendre quelque chose ?

Méchant, en voulant à cette femme de son humiliation, grossier, il répond :

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Apercevant l'auto, il se met à courir, grimpe dedans et, s'asseyant près de sa sœur, crie au chauffeur :

– À Bellagio, rapidement.

Flo, contente, mais très émue, demande :

– Pat, ils ne t'ont pas fait mal au moins ?

– Laisse-moi tranquille.

– Si tu veux, reprend la fillette ; puis elle ferme les yeux, et l'auto emporte, à travers la campagne italienne, parée d'une beauté presque

supernaturelle, trois cœurs malheureux.

Pat n'est que haine, jamais il n'oubliera que son institutrice l'a laissé en prison pendant deux heures ; si elle avait voulu, si elle avait fait intervenir un membre de l'ambassade américaine, on n'aurait jamais gardé le fils de Mr. W. H. Beaker dans un bureau de police.

Flo commençait à trouver la vie intéressante. Ce soir, elle préfère se réfugier dans la maladie et le sommeil, l'arrestation de son frère l'a bouleversée. Près de ses élèves, Mireille pense que ces deux enfants sont trop difficiles, elle ne pourra jamais leur faire du bien. Ce soir, cette courageuse se demande si elle doit continuer la lutte.

*

- Tu as bien réfléchi, tu me lâches ?
- Non, je te lâche pas.
- Alors, tu fais la guerre ?

– Non.

– Comprends-tu seulement ce que je te demande ?

– Oui.

– Et tu refuses ?

– La guerre, à quoi ça sert ?

– À nous débarrasser de l'ennemie.

– Nous en aurons une autre.

– Naturellement, mais l'autre ne sera pas comme elle. Elle qui m'a fait mettre en prison ; moi, ton frère, moi, Patrick Beaker, j'ai été en prison, elle l'a demandé au commissaire, j'en suis sûr.

– Qu'est-ce qui t'a dit cela ?

– Personne, mais j'ai compris.

– Tu n'as rien compris du tout.

– Qu'est-ce qu'il a dit le commissaire, quand je n'étais plus là ?

– Il a dit : « Renvoyez la petite fille. »

– Ce n'est pas vrai.

– Qu'en sais-tu, puisque tu n'étais pas là ?

– Et toi non plus, tu n'étais pas là.

– C'est possible, mais, moi, j'ai réfléchi et j'ai compris. Tu n'as rien compris.

– Si, et tu verras. Moi aussi j'aurai mon jour, et l'ennemie, à son tour, sera emmenée par des agents dans un bureau de police. On l'interrogera, on la bousculera et on la gardera. Alors, je rirai, je serai content : chacun son tour de s'amuser. Et vous, vous vous êtes bien amusées pendant que j'étais enfermé ? Je n'ai pas pu me sauver, la lucarne avait des barreaux. Si je m'étais sauvé, elle en aurait fait une tête, l'ennemie. Elle est responsable de nous, elle remplace les policiers, et, s'il avait fallu prévenir Mr. Beaker que son fils était disparu, je pense qu'elle aurait été plutôt contrariée.

– Pat, tais-toi, tu m'ennuies.

– Naturellement, on t'ennuie toujours, tu ne sais dire que cela.

Cette conversation a lieu au bord du Lido de Bellagio. Vêtus de leurs costumes de bain, les

enfants sont étendus dans de grands fauteuils de toile. Le bain est toujours, entre Pat et son institutrice, un sujet de discorde, Pat veut se baigner, sortir de l'eau, rester au soleil, retourner dans le lac plusieurs fois de suite, et le Dr Luval l'a absolument interdit. Pat n'a le droit de se baigner qu'une seule fois ; après, il doit mettre des vêtements et faire de la marche. Cela ne lui plaît pas, et l'heure du bain est toujours une heure que Mireille redoute.

Étendu sur le fauteuil, Pat ne lit pas, il attend patiemment que son institutrice dise que l'heure du bain est venue, cette heure où, a-t-elle expliqué, l'estomac ne travaillant plus, on peut se baigner sans danger. Que de précautions inutiles, mais M^{lle} Davé a ajouté que, si Pat n'observait pas l'ordonnance du docteur, elle quitterait avec eux Bellagio, et Pat se plaît à Bellagio.

Flo et Pat se baignent ; ils apprennent à nager, car leur santé, toujours si délicate, ne leur a pas permis, jusqu'à ce jour, de se livrer à ce sport. Flo, si nonchalante, éprouve un plaisir extrême à prendre chaque jour sa leçon de natation.

À la grande surprise de Mireille, la leçon terminée, Pat, sans attendre que son institutrice le lui dise, sort du lac et va se rhabiller, puis il revient près de M^{lle} Davé, que Flo a rejointe et dit :

– Allons nous promener.

– De quel côté voulez-vous aller ? demande Mireille, toujours prête à faire plaisir au petit garçon.

– Vers la montagne, nous reviendrons par le village.

Ils se mettent en route. Flo a pris le bras de son institutrice, ce qui agace Pat.

– Tu ne peux pas marcher seule, il faut qu'on te traîne ?

– Mais je ne traîne pas Flo, répond Mireille, elle marche très bien.

– Alors pourquoi vous donne-t-elle le bras ? À New-York, cela ne se fait pas.

– Je ne connais pas les habitudes de New-York, mais, en France, cela se fait, et je suis très contente d'avoir le bras de Flo près du mien.

Un imperceptible frôlement d'une petite main remercie M^{lle} Davé de ses paroles. Est-ce possible, Mireille ne se trompe-t-elle pas, Flo a-t-elle voulu, par ce geste, dire sa gratitude ? Quelle joie si cela était vrai, une joie qui lui ferait tant de bien. Depuis trois mois, Mireille lutte avec des enfants qui n'ont pour elle qu'indifférence et paroles désagréables.

La réponse de Mireille ne plaît pas à Pat ; brusquement, il saisit le bras libre de Flo et lui dit :

– Viens avec moi.

Surprise par cette attaque, Flo est obligée d'obéir et, comme elle ne veut pas discuter avec son frère, elle marche près de lui en disant :

– Vraiment, Pat, tu n'es pas du tout agréable.

– Je suis comme je suis, voilà.

– Pat, demande M^{lle} Davé gaiement, connaissez-vous la chanson de M. de La Palisse ?

– Non.

– Cela m'étonne, je pensais que vous le connaissiez.

Pat ne daigne pas répondre, mais Flo interroge :

– Qui est M. de La Palisse ?

– Un grand capitaine français, Jacques de Chabannes, seigneur de La Palisse. Il est mort à la bataille de Pavie, après avoir fidèlement servi le roi de France et son pays. Ses soldats l'affectionnaient, ils étaient très fiers de sa légendaire bravoure. C'est eux qui ont composé la chanson qu'on a plus tard ridiculisée.

Monsieur de La Palisse est mort,

Mort devant Pavie.

Un quart d'heure avant sa mort,

Il était encore en vie.

« Vérité un peu niaise, j'ai pensé à ce refrain quand votre frère a répondu : « Je suis comme je suis. »

Pat marche assez loin de Mireille ; pourtant, il a parfaitement entendu l'histoire de M. de La

Palisse, car ce nom inconnu l'avait intrigué. Mireille a dit : vérité naïve un peu niaise, ceci, c'est pour lui. Il devrait répondre, mais il trouve cela inutile, sa vengeance est en route, l'institutrice paiera tout en une fois, il aime mieux penser à ce qu'il ose appeler : la belle vengeance, comme si une vengeance pouvait être jamais belle. Se venger, c'est une chose interdite, la loi du Christ est formelle à ce sujet, mais Pat oublie tout le temps cette loi et vit comme s'il n'avait aucune religion.

La montagne est boisée et sent bon, la promenade se passe sans incident ; en revenant par le petit village aux maisons basses et aux rues étroites, courte station à l'église. Quelques femmes, la tête couverte d'un voile noir, y prient avec ferveur. Mireille s'agenouille et demande tout ce dont elle a besoin pour continuer sa tâche. Flo s'est mise près de son institutrice, elle a croisé les mains et murmure des prières ; mais ces prières sont dites par habitude, son cœur n'y prend aucune part : se recueillir est un effort. Debout, les bras croisées, tête dressée, dans une attitude pleine d'arrogance, Pat regarde les

femmes aux voiles noirs et pense que ce sont des mendiantes, prenant l'église comme refuge.

A-t-on idée d'emmener Patrick Beaker et sa sœur dans une église où il n'y a que des pauvres ! C'est encore une idée de son institutrice, elle prétend aimer tout particulièrement les gens malheureux. Si elle les aime, elle n'a qu'à aller les rejoindre, elle sera mieux avec eux qu'avec les enfants de Mr. Beaker, de New-York.

Mireille s'est bien aperçue de l'attitude de Pat, mais elle ne lui fait aucune observation : il a aujourd'hui ce qu'elle appelle son mauvais visage, ce visage annonciateur de grandes colères ou de résolutions prises qu'il n'abandonnera pas facilement. Mieux vaut ne rien lui dire, le moindre incident amènerait ce qu'il désire.

Ils quittent l'église, prennent les escaliers aux larges marches encadrées de boutiques, où des marchandes, souriantes, offrent aux étrangers des souvenirs affreux et les plus beaux fruits du monde entassés dans de grandes corbeilles de paille souple.

Quand ils rentrent à l'hôtel, l'heure du dîner

est venue, une heure agréable. Les repas se prennent au bord du lac, sous une grande tonnelle couverte de glycines, de jasmin et de roses.

La cuisine est soignée. Pat, maintenant, a toujours faim, et, pendant les repas, il est de bonne humeur, détente que Mireille apprécie.

Ce soir est un beau soir, les étoiles sont toutes dans le ciel et semblent éclairer la terre, quelques-unes ont l'air de se promener sur le lac ; de petites barques allant d'une rive à l'autre donnent cette illusion.

En s'asseyant à la table qui leur a été attribuée, Flo, l'indifférente, émue par ce qu'elle voit, murmure :

– Comme tout est beau ce soir.

Et Mireille répète :

– Oui, tout est beau.

Désirant contredire, Pat s'écrie :

– Comme les autres jours.

– Non, reprend Flo, il me semble que, ce soir, c'est différent.

– Le lac a-t-il changé de place ? demande Pat moqueur.

– Non, mais il a changé de couleur, il est en argent.

– C’est la lune, grosse bête, qui lui donne cette couleur, retourne-toi, tu la découvriras au-dessus de la montagne.

– J’aime mieux regarder le lac et les étoiles.

– Eh bien ! regarde, si cela t’amuse.

– Non, cela ne m’amuse pas, c’est autre chose.

– Quelle autre chose ?

– Je ne sais pas.

– Flo, tu deviens stupide.

Le maître d’hôtel, arrivant, arrête la conversation, et le dîner se passe sans incident. Mais Pat est d’une nervosité telle que, par moment, ses mains se crispent et ses dents s’entrechoquent. Flo est silencieuse, elle pense à cette autre chose qui ne l’amuse pas, et Mireille serait bien étonnée si elle savait que la rieuse figure de sa petite sœur a surgi près de la jeune

Américaine. Ce soir, au bord de ce lac d'argent, entouré de parfums qui semblent descendre du ciel, Flo se souvient de la lettre venue de France, cette lettre écrite par une petite fille courageuse à une autre petite fille qui ne l'est pas.

Pourquoi, ce soir, Flo se souvient-elle ? Pourquoi ce lac couleur d'argent, ces étoiles brillantes, ces fleurs si proches lui donnent-elles des pensées qu'elle n'a pas l'habitude d'avoir ? Pourquoi, tout à coup, se dit-elle que Mireille, à cause de Pat et d'elle aussi, est sans doute malheureuse ? Malheureuse, un mot qui n'avait pour elle, jusqu'à présent, aucune signification, mais que Lina a écrit.

Le cœur de Flo ne s'éveille pas encore, mais, pour la première fois, peut-être, il tressaille, parce que la petite Américaine admire un lac, un ciel, des étoiles, toutes ces choses que les hommes n'ont pu créer, et qu'admirer la nature, c'est se rapprocher de Dieu.

Près de ce lac, Flo prierait bien, elle qui, dans une église, ne fait que murmurer les paroles apprises par toutes ses différentes gouvernantes.

À dix heures, les enfants doivent être couchés, ordonnance du Dr Luval, ordonnance que Pat a bien du mal à respecter, mais, ce soir, au contraire, il devance l'heure, il s'en va plus tôt que de coutume dans sa chambre.

Déshabillé, enfin seul, Pat ne se couche pas, il prend dans son armoire différents vêtements qu'il met sur un fauteuil, puis une paire de chaussettes. Il la déplie lentement et trouve dedans une clef qu'il met avec beaucoup de précaution dans la serrure de sa chambre, puis, avec lenteur, voulant éviter tout bruit, il la tourne. Certain, maintenant, que personne ne le dérangera, il monte sur une chaise et attrape sur le dessus de l'armoire un long paquet ficelé qu'il met entre son matelas et son sommier. Il remonte sa pendule-réveil, met la petite aiguille devant le chiffre cinq, puis il prend son portefeuille contenant un porte-monnaie, dernière nouveauté de New-York, et compte son argent. Le total est agréable : depuis plusieurs jours, il n'a pas dépensé, et, comme chaque semaine son père lui envoie de l'argent, il a pu faire des économies, qu'il est très content, ce soir, de compter. Portefeuille mis sous son oreiller, il

se couche et, bien qu'il soit seul, il a ce mauvais visage que Mireille trouve effrayant. En posant sa tête sur l'oreiller, ses lèvres s'entrouvrent et, en souriant, il murmure :

– Demain, on rira.

*

Matinale, Mireille aime à aller entendre la messe dans l'église du vieux village et à faire une courte promenade avant le petit déjeuner qu'elle prend à huit heures, avec ses élèves. La messe et la promenade solitaire lui font du bien, elle revient vaillante, prête à continuer ce que Lina appelle son devoir.

Ce matin, elle s'attarde un peu, les jardins, au bord du lac, ont, à cette heure, une grâce neuve qui l'enchant. Les fleurs se réveillent, belles et parfumées ; quelle joie de les voir et de s'imaginer qu'elles fleurissent pour vous. Il est presque huit heures quand M^{lle} Davé rentre à l'hôtel.

Dans le hall, le personnel s'agite et discute, le directeur est au milieu d'eux. Dès qu'il voit Mireille, il se détache du groupe et vient vers elle.

– Mademoiselle, dit-il, d'une voix étranglée par l'émotion, nous vous attendions avec beaucoup d'impatience, le valet de chambre de M. Patrick Beaker désire vous parler.

Immédiatement, Mireille devine que quelque chose se passe d'anormal. Elle est effrayée. Patrick est-il malade ou a-t-il fait quelque bêtise dont il va falloir s'excuser. Le valet de chambre quitte le personnel et s'approche.

– Mademoiselle, ce matin, comme d'habitude, j'ai voulu entrer chez M. Patrick, je n'ai pas pu, il avait fermé la porte à clef.

Ce n'est que cela, la chose n'est pas grave, une fantaisie de Patrick. Mais Mireille avait enlevé la clef de la porte de la chambre du petit garçon communiquant avec la sienne, qui donc la lui a rendue ?

– M. Patrick s'est enfermé, dit-elle avec

calme, s'il ne veut pas ouvrir, nous demanderons à M. le directeur de bien vouloir appeler un serrurier.

– Mademoiselle, répond le valet de chambre, j'ai fait ouvrir la porte.

– Et M. Pat s'est fâché, mais vous avez l'habitude de ces scènes, et, regardant le personnel et le directeur qui l'entourent, contrariée, elle ajoute : Vous n'aviez pas besoin de mettre tout le monde au courant des caprices d'un enfant malade et difficile.

– Mais que pense mademoiselle ? Non, ce n'est pas cela, pas cela du tout... Dans la chambre de M. Patrick... enfin... M. Patrick n'est pas dans sa chambre.

Mireille ne réalise pas tout de suite ce qu'elle entend. Effrayée, elle demande :

– Que dites-vous, je ne comprends pas, M. Patrick n'est pas dans sa chambre ?

– C'est la vérité, mademoiselle.

– Mais il n'a pu sortir que par ma chambre, et je vous ai remis la clef ce matin. L'avez-vous

donc laissé traîner, donnée à quelqu'un, perdue ?
Que sais-je !

– Non, mademoiselle.

– Alors, comment M. Pat a-t-il pu sortir ?

– C'est grave, très grave... Je vais expliquer ce que j'ai découvert. Une échelle de corde a été attachée au balcon de la chambre de M. Patrick, et cette échelle conduit directement au jardin.

– C'est par cette échelle que M. Patrick est sorti, une nouvelle fantaisie que je n'avais pas prévue, mais il ne peut être loin, il va rentrer.

– Ce n'est pas tout, mademoiselle, sur l'oreiller du lit de M. Patrick on a posé une feuille de papier.

– Qu'est-ce que cela prouve, une feuille de papier ?

– On a écrit : « Rançon : dix mille dollars. Déposer la somme avant cinq heures, chemin de la montagne, troisième arbre à droite. » C'est un rapt, on connaît ça en Amérique. M. Patrick est le fils du plus riche banquier de New-York, ça devait arriver. On a su que nous n'avions plus les

policiers, on en a profité.

Mireille est comme étourdie.

Il lui semble qu'elle vient de recevoir un coup formidable sur la tête, elle vacille. Le directeur approche une chaise, elle s'y laisse tomber, essuie son visage couvert de sueur et réussit à murmurer :

– Flo ?

– M^{lle} Florence est dans sa chambre, la femme de chambre l'a habillée et ne lui a rien dit.

– C'est bien, et, se relevant avec énergie, comprenant qu'il faut agir, elle s'adresse au directeur : Avez-vous prévenu la police ?

– Pas encore, mademoiselle, j'ignorais ce que vous désiriez faire.

– Je ne sais pas, mais il me semble que, dans ces cas-là, la police doit intervenir au plus vite. Cet enfant ne peut être loin, je ne me suis couchée qu'à minuit et je n'ai entendu aucun bruit dans cette chambre voisine de la mienne.

– Si c'est un rapt organisé, reprend le directeur, il y a des bateaux et des autos rapides,

l'enfant, même s'il n'a été enlevé qu'au petit jour, est déjà loin. Je me permets de vous dire, mademoiselle, que, peut-être, il faudrait mieux se débrouiller sans la police et payer la rançon. Quand le petit garçon vous sera rendu, vous ferez ce que vous voudrez, mais pas avant, croyez-moi. Les gens volant les enfants n'ont pas de pitié et, sur le point d'être découverts, ils se vengent sur ceux qu'ils ont en leur pouvoir ; il faut être très prudent. Je me permets de vous le conseiller.

Mireille regarde le directeur, sa femme venue le rejoindre et le personnel de l'hôtel. Que doit-elle faire ? Elle ne sait plus. Est-ce possible ce que le directeur vient de dire, existe-t-il des gens assez cruels pour se débarrasser d'un enfant s'il devient une preuve accablante de leur crime. Le lac doit garder longtemps les victimes ; les ravins des montagnes ne les rendent pas non plus ; alors Pat peut disparaître pour toujours, si Mireille, affolée, manque de prudence. La police avertie va faire son enquête, les policiers vont fouiller, interroger, mener grand bruit autour de cette disparition. Alertés, pris de peur, les malfaiteurs, craignant d'être arrêtés, peuvent, en effet,

supprimer celui qui les accuse. Ah ! comme Mireille voudrait avoir près d'elle quelqu'un, parent ou ami des jeunes Beaker, capable de prendre une décision. Elle n'est, qu'une femme, jeune encore, peu au courant des habitudes américaines, et ces rapt d'enfants de milliardaires racontés par les journaux lui semblaient une aventure fantastique réservée au nouveau monde. Il faut agir, ne pas perdre de temps. Elle va aller, dans la chambre de Patrick, tout examiner.

– Je vous remercie, monsieur le directeur, de vos conseils, vous avez raison, il faut, avant tout, être prudent. Je vais chercher le papier mis sur le lit, je vous l'apporterai, et je vous demanderai encore une fois votre avis. Nous ne devons penser qu'à l'enfant, le châtement des coupables, nous l'exigerons quand il sera retrouvé.

Du groupe du personnel, un homme sort et s'approche de Mireille. C'est le maître d'hôtel qui sert les repas des jeunes Beaker depuis qu'ils sont arrivés à Bellagio.

– Mademoiselle, dit-il, j'ai été autrefois dans

la police, je pourrais peut-être vous aider dans vos recherches. J'ai deux petits garçons, alors je comprends votre inquiétude. Voulez-vous me permettre de vous accompagner dans la chambre de l'enfant ?

L'homme a un bon visage et des yeux francs. Mireille n'hésite pas, elle se sent si seule.

– Merci, répond-elle, j'accepte, car je suis sans expérience, montons tout de suite.

Suivie du maître d'hôtel, elle gravit rapidement l'escalier, traverse sa chambre et entre dans celle de Pat.

La pièce est en ordre, il n'y a eu aucune lutte entre l'enfant et ses ravisseurs. Le lit est défait, les draps froissés, Pat s'est donc couché, et, sur l'oreiller, bien en vue, le fameux papier. Vivement, Mireille le saisit, l'écriture peut être une indication. Non, les malfaiteurs sont habiles, ils ont découpé dans les journaux des lettres, des mots, et les ont collés sur un papier d'emballage, papier dont tous les magasins se servent.

– Rien à découvrir, dit-elle au maître d'hôtel

qui a lu en même temps qu'elle.

– Si, répondit-il, ce papier rose vient d'un magasin de Bellagio, j'en suis sûr, et je retrouverai facilement la boutique où on s'en sert pour faire des paquets. Gardez bien ce papier, mademoiselle, il nous sera utile.

Lentement, le domestique fait le tour de la chambre, puis il se dirige vers le balcon et attire l'échelle de corde, cette échelle qui a servi à celui ou à ceux venus enlever Pat.

Avec la plus grande attention, le maître d'hôtel examine cette pièce à conviction. Il tire sur la corde, puis l'approche de ses narines, comme si elle avait une odeur particulière, enfin, la rejetant sur le balcon, il déclare :

– Cette échelle a été fabriquée par un marin de profession ; au Lido, on en trouverait de toutes pareilles ; il faudra se renseigner.

Il revient dans la chambre, examine les vêtements que Pat portaient hier, vêtement restés sur une chaise.

– L'enfant est donc parti avec son vêtement de

nuit ? demande-t-il.

Mireille le croit, mais elle ouvre l'armoire et interroge la valet de chambre.

– Manque-t-il un costume ?

Après un examen long et soigneux, le valet de chambre s'aperçoit qu'un gros vêtement de laine, réservé aux jours froids, a disparu. La figure du maître d'hôtel s'éclaire.

– Ah ! s'écrie-t-il, on lui a donc laissé le temps de s'habiller. Ça va bien, mademoiselle, très bien, les malfaiteurs n'étaient pas méchants : il faut vous rassurer.

Ce sont de bonnes paroles, mais Mireille n'ose plus espérer ; elle a peur, si peur, qu'elle ne peut, comme l'ancien policier, tout analyser.

– Les chaussures ? demanda le maître d'hôtel, n'en manque-t-il pas une paire ?

Le valet de chambre inspecte le cabinet de toilette et répond :

– Les bottes de M. Patrick ne sont pas là.

– Parfait, ces malfaiteurs ont décidément les

plus grandes délicatesses. Il fait froid le matin, il y a de la rosée, il ne faut pas que leur victime ait les pieds mouillés, cela va bien, très bien. Voyons cette pendule, c'est un réveil, naturellement. À quelle heure réveillait-on d'habitude le disparu ?

Le valet de chambre répond :

– À sept heures.

– Et le réveil est à cinq heures, le jeune monsieur savait donc, hier soir, que le rapt aurait lieu à cinq heures. Un rapt dont la victime est prévenue n'est jamais dangereux. Me permettez-vous, mademoiselle, de vous dire ce que je pense.

– Je vous en prie.

– Je crois que nous nous trouvons en face d'une comédie superbement organisée.

– Est-ce possible ? murmure Mireille avec une voix si douloureuse que le maître d'hôtel ajoute :

– J'ai peur que vous ayez affaire à un sale gosse, ma pauvre dame.

– Non, je ne peux pas croire, c'est impossible.

– Tout ce que nous avons découvert dans cette

chambre prouve que j'ai raison.

– C'est affreux ! Comment un enfant peut-il concevoir une chose pareille ?

– Il est Américain, c'est une histoire courante en Amérique, j'y ai servi trois ans, on avait au moins trois rapt par saison.

– Mais, demande Mireille, toujours inquiète, est-il parti seul ? A-t-il eu un complice ? Comment le retrouver ?

– Ça, c'est une autre affaire, mais de rapt, voyez-vous, mademoiselle, il n'y en a pas. Vous pouvez prévenir la police pour qu'on coure après ce gamin qui doit, sauf votre respect, se payer votre tête là où il est. Si vous étiez sa maman, je vous dirais : « Ne vous en occupez pas, il reviendra », mais vous n'êtes pas sa maman, alors, c'est difficile de savoir comment il faut agir. Moi, mademoiselle, je n'ai plus rien à faire ici.

– Je vous en prie, ne vous en allez pas, donnez-moi un conseil, où devons-nous chercher l'enfant ?... Vraiment, vous croyez qu'il ne faut

pas nous occuper de la rançon ? Vous êtes bien certain que cette histoire n'est qu'une comédie ?

Le maître d'hôtel réfléchit un instant et dit :

– La rançon, si : je crois qu'il faudrait s'en occuper.

– Alors, s'écrie Mireille, que disiez-vous tout à l'heure ! Vous affirmiez que c'était comédie, vous n'en étiez donc pas sûr ?

Étonnée de sa propre violence, elle ajoute :

– Pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis.

– Je comprends, mademoiselle, vous êtes bouleversée. Je vous répète encore une fois que le gamin reviendra, qu'on le retrouvera, et, si vous le voulez, on va se servir de l'histoire de la rançon.

– Comment ?

– Il faut qu'une personne soit ce soir, à cinq heures, au troisième arbre de la route de la forêt. S'il y a un complice dans cette affaire, on le connaîtra, on causera avec lui et on saura la vérité. La police peut faire cela, si vous le voulez.

– La police, murmure Mireille, mais on m'en a fait peur. L'histoire de cette... disparition ne doit pas être connue, des journalistes pourraient la raconter et l'envoyer à des journaux américains. Je ne veux pas que le père du petit garçon l'apprenne, c'est trop laid. Vous ne voudriez pas vous charger de cette mission ? Je crois que vous retrouverez Pat mieux qu'un autre.

– J'accepte, mademoiselle, pour vous obliger ; vous êtes trop malheureuse d'avoir un enfant pareil. Si je le retrouve, avant de vous le ramener, je lui donnerai la correction qu'il mérite.

Mireille ne fait pas attention aux derniers mots du maître d'hôtel. Il accepte de se charger de diriger les recherches, que peut-elle lui demander de plus ? Elle tend une main tremblante et dit :

– Merci, j'ai confiance. Puis, pensant à Flo, elle se dirige vers la chambre de la petite fille. Que va-t-elle dire ? Comment lui cacher l'absence de son frère ?

Très étonnée que Pat et son institutrice aient été se promener sans elle, Flo achève de déjeuner. Dès qu'elle voit Mireille, avec une vivacité qui

ne lui est pas habituelle, elle se lève et l'interroge :

– Pourquoi êtes-vous sortie sans moi, mademoiselle ? Où est Pat ?

Il faut répondre. Mireille ne veut pas mentir, et puis trop de personnes connaissent dans l'hôtel la vérité. Il est impossible de la cacher. Attirant la petite fille, elle lui dit :

– Ma chérie, Pat a désobéi à votre père et à moi, qui le remplace. Il est sorti seul, de grand matin, et n'est pas encore rentré.

Immédiatement, le visage de Flo change de couleur, il devient cendre. On dirait qu'une peur affreuse la bouleverse.

– Sorti, mais ce n'est pas possible, il déteste se lever de bonne heure, non, ce n'est pas cela. Pat !... Pat !... crie-t-elle, et, reprise par la frayeur qui a pesé sur toute son enfance, elle hurle : Pat ! Des hommes sont venus, ils l'ont emmené, j'en suis sûre, et ils ne le rendront que si Dad donne beaucoup d'argent. Vous ne savez pas, mademoiselle, moi, je sais. À New-York, nous ne

sortions jamais sans nos policiers, nous n'avions pas le droit de courir, de jouer comme les autres enfants, car nous savions qu'on nous guettait et qu'on pouvait nous prendre. Les policiers, Pat les détestait, moi, j'étais tranquille avec eux ; sans cela j'avais tout le temps peur comme j'ai peur aujourd'hui. Je sais bien qu'on a emmené Pat et qu'il ne reviendra plus jamais, jamais. Je serai seule, toute seule, loin de Dad, loin de la maison, loin de New-York... Je veux mourir, mademoiselle, je ne veux pas rester sans Pat en Europe... J'ai peur, j'ai mal... Pat ! Pat !

Et, dans une crise de désespoir affreuse, Flo tombe dans les bras de son institutrice, puis tout son jeune corps est secoué par de longs sanglots qui deviennent des convulsions.

Mireille et la femme de chambre s'empressent, elles déshabillent la petite fille et la mettent dans son lit. Elle se calme un peu, mais, de temps en temps, ses mains se crispent et ses lèvres décolorées s'entrouvrent pour murmurer :

– Pat, j'ai peur.

Mireille ne sait que dire, Flo semble ne pas

l'entendre ; elle est redevenue la petite malade que le Dr Luval jugeait si gravement atteinte :

« Pour cette enfant-là, ma pauvre Mireille, avait-il dit, que de soins et de patience il vous faudra. »

Les soins et la patience, elle les a eus, Flo était maintenant presque guérie, et voici qu'aujourd'hui, à cause de Pat, elle est de nouveau en proie à une de ces crises nerveuse, comme elle en a eues tant en Amérique et qui semblaient définitivement disparues.

A-t-il prévu, Pat, les conséquences de l'affreuse comédie qu'il a préparée avec tant de soins ? Mireille pourra-t-elle lui pardonner le mal fait à sa sœur ? De son angoisse douloureuse, elle ne se souviendra pas, mais les larmes de Flo, ses cris, son effroi, le tremblement de ce jeune corps, elle ne les oubliera plus. Dès Pat retrouvé, elle préviendra Mr. Beaker qu'il cherche une autre personne pour son fils, elle ne veut plus accepter la garde d'un enfant méchant, orgueilleux, égoïste, incapable d'aimer et, qui ne sait, peut-être, que haïr ; car Mireille est certaine

maintenant que Pat la hait. Aurait-il osé, sans cela, préparer ce rapt, organisé pour la faire souffrir, elle, la responsable, vis-à-vis de Mr. Beaker, de la sécurité de ses enfants.

Le triste héros du rapt organisé ne s'est pas soucié du chagrin qu'il allait faire à sa sœur. Avant toute chose, il a pensé à l'angoisse qu'éprouverait l'institutrice en constatant l'absence de son élève. L'échelle, le papier, le rapt. Ah ! elle a dû en faire une tête, M^{lle} Davé ! Et, sur le bateau qu'il a pris à six heures pour aller à Côme, très content du voyage, il suit de loin la comédie qui se joue à l'hôtel :

Huit heures, retour de la messe – M^{lle} Davé va souvent à la messe, – le valet de chambre l'attend et la prévient que la porte de Mr. Patrick est fermée. M^{lle} Davé avait osé enlever la clef, mais Pat a bien su la dénicher. La serrure est ouverte par le portier, l'oiseau est envolé. Découverte de l'échelle, du papier, effroi de l'institutrice. Que dire à Mr. Beaker, comment le prévenir et, pour cinq heures ce soir, il faut dix mille dollars. Elle a de quoi se distraire, M^{lle} Davé, Pat lui a procuré

une bonne journée.

Sur le bateau, il se fait servir un petit déjeuner et, comme le temps est magnifique, il trouve vraiment très agréable de manger en plein air, le pont d'un bateau est une salle à manger magnifique, encore plus jolie que la terrasse de Bellagio. Tout en savourant les petits pains beurrés, les confitures, le miel, il pense que M^{lle} Davé ne doit pas déjeuner, et, comme c'est un enfant dont l'âme semble à jamais perdue, il s'en réjouit. Un court moment, il pense à Flo, la disparition de son frère doit certainement l'ennuyer, mais Flo oublie vite ce qui l'ennuie.

Le déjeuner pris, les mains dans ses poches. Pat se promène sur le bateau. Il est si content qu'il se met à siffler. Ah ! que c'est bon d'être libre, de ne pas avoir près de lui cette grande poupée française remplaçant les policiers. Mais les policiers ne se permettaient jamais la plus petite observation, tandis qu'elle l'en abreuve. Conseillée par le docteur, elle a voulu changer complètement les habitudes des enfants Beaker et elle est arrivée à transformer leurs existences. Il

faut dire que ce changement leur a fait du bien ; ils ne sont plus malades comme à New-York, mais doit-on à l'ennemie cette santé retrouvée ? Non, l'air d'Europe leur convient sans doute mieux que l'air d'Amérique, c'est l'unique cause de l'amélioration de leurs santés, amélioration que Pat est obligé de reconnaître.

C'est beaucoup plus agréable d'être bien portant et de pouvoir vivre comme tout le monde. Ainsi les leçons de natation, dans ce beau lac où l'eau est si claire, sont un des plus grands plaisirs de Pat, et, si M^{lle} Davé n'était pas aussi ennuyeuse, le bain serait encore plus amusant.

Pat pense qu'après la leçon donnée à M^{lle} Davé elle sera plus accommodante. Peut-être qu'en ce moment elle est à son tour interrogée par les policiers, ces fameux policiers italiens qui ont osé bousculer Pat. Si ses réponses sont embarrassées, si on la soupçonne d'être la complice des ravisseurs, on peut l'emmener à un bureau de police et la garder comme on a gardé Pat. Le petit garçon sourit en pensant qu'il est enfin vengé ; depuis Vérone, il n'a songé qu'à cette vengeance,

et il est satisfait. Décidément, l'âme de Pat est bien malade. Guérira-t-elle ?

Côme. À l'extrémité de la passerelle, deux soldats réclament les passeports, Pat a le sien dans son portefeuille, il ne risque pas le moindre ennui. Il a trois heures pour visiter la ville, il repartira après le déjeuner, afin d'être dans le chemin de la forêt, près du troisième arbre, à cinq heures. Quel plaisir de voir arriver M^{lle} Davé avec ses dix mille dollars, toute tremblante, à l'idée de rencontrer l'un des ravisseurs de Pat. Ah ! comme il rira et quelle joie de la saluer par ces mots appris en France :

– Vous avez bien marché, la farce était bonne. Vous ne m'ennuieriez plus maintenant, car j'en ai bien d'autres à votre disposition.

Dans Côme bruyant, ville de garnison surpeuplée, Pat se promène. Il découvre une superbe cathédrale et regrette de ne pas avoir son appareil photographique. On ne peut penser à tout. Il découvre aussi une superbe pâtisserie. Il va s'offrir un déjeuner de gâteaux. Mireille n'est pas là pour surveiller ce qu'il lui plaît de prendre,

et son porte-monnaie, bien garni, lui permet toutes les folies. Assis devant une table, de son ton arrogant si déplaisant à entendre, il commande :

– Trois glaces, café, fraise, vanille, et des éclairs et des mokas.

La jeune fille assurant le service regarde le petit garçon ; elle lève les épaules et murmure :

– Tant pis, je lui donne ce qu'il demande. Ses parents n'ont qu'à le garder.

Et, cinq minutes après son arrivée, Patrick a sur la table tout ce qu'il faut pour se rendre malade. Il déguste d'abord une glace, puis une seconde et une troisième ; après, les gâteaux. Il est si content de pouvoir agir à sa guise qu'il ne réfléchit pas une minute qu'un pareil déjeuner peut l'incommoder. Non, il trouve tout bon et réussit à manger ce qu'il a demandé. Une orangeade et une citronnade terminent cet étrange déjeuner. Après avoir payé, il quitte la pâtisserie pour aller faire une courte promenade dans la ville, avant de reprendre le bateau qui doit l'amener à quatre heures à Bellagio.

Revenu près du lac, il en suit le bord et arrive près d'un monument bâti face au lac qui s'impose par sa simplicité et sa beauté. C'est une pierre grise plus haute que large. Elle se dresse, au haut d'un grand escalier, vers le ciel bleu, à droite et à gauche des cyprès et de longues jardinières de pierre remplies de sauge.

Pat s'arrête et regarde. Ce monument, avec les cyprès et les fleurs rouges, lui plaît. Un long moment, il contemple cette haute pierre grise, obligeant les passants à se souvenir qu'elle a été élevée pour glorifier des hommes morts pour leur patrie.

Pat ne sait pas ce qui se passe en lui, mais, devant ce monument, il se rend compte que le fils de Mr. W. H Beaker de New-York n'est rien, rien du tout. Ici les hommes dont les noms sont inscrits sur cette pierre, les hommes morts pour leur patrie s'imposent à vous ; il semble qu'on ne peut penser qu'à eux et à leur sacrifice. Sacrifice, c'est tout de même un mot qui vous oblige à réfléchir.

Pat prend le chemin du retour et, plusieurs

fois, il se retourne pour apercevoir, encore une fois, à l'extrémité du lac, cette grande pierre grise qui se dresse dans le ciel bleu.

Sur le bateau, il se trouve moins bien que le matin ; est-ce la chaleur qui l'incommode, ou les glaces et les gâteaux ? Il n'éprouve plus aucun plaisir à être libre, il s'ennuie même un peu. Flo, sa sœur, la seule personne qu'il aime, lui manque. Elle est docile, elle ne le contrarie jamais. La farce l'a-t-elle amusée ? A-t-elle pu en suivre toutes les péripéties ? Elle va les raconter à Pat ; quelle bonne soirée en perspective !

Il fait vraiment très chaud, la soleil est pénible à supporter et la tente ne préserve guère les passagers. Le bateau va trop lentement ; aucune brise ne rafraîchit l'atmosphère, et sur ce lac, Pat aurait facilement le mal de mer. Un banc est libre, il va s'étendre, fermer les yeux, et son malaise passera.

Les yeux clos, Pat ne s'endort pas ; ce retour lui est vraiment pénible, et pourtant il faut jouer le dernier acte de la comédie, le plus beau, celui qu'il appelait ce matin : l'apothéose ! Ce soir,

cette apothéose l'ennuie, il a assez de la farce, elle a trop duré, et, pourtant, il faut la terminer. En ce moment, il ne souhaite que deux choses : son lit et l'immobilité. Mauvais voyage !

À quatre heures et demie, comme Pat l'avait prévu, le bateau arrive à Bellagio. Au milieu des passagers, le petit garçon se glisse ; au retour, les passeports ne sont pas demandés. Vite, Pat se dirige vers la montagne, il veut arriver avant cinq heures, afin de pouvoir se cacher pour guetter l'arrivée de Mireille.

La marche lui fait du bien ; il ne ressent plus ce pénible malaise qu'il a eu sur le bateau. Il escalade les escaliers, prend la route conduisant à la montagne. Sur cette route peu fréquentée, personne, elle est trop étroite pour les automobiles. Le troisième arbre, le voici, c'est un superbe hêtre dont le tronc est énorme. Il peut se cacher derrière et guetter l'ennemie.

Il quitte la route et s'avance vers le hêtre. Au moment où il regarde de quel côté il va se mettre, une main de fer saisit son bras et l'immobilise ; derrière le hêtre, un homme est là :

– Ah ! te voici, sale gosse, ton compte est bon, à nous deux, mon bonhomme. Tu voulais un rapt, tu vas l'avoir, je t'emmène dans un coin de la forêt où je vais t'offrir la bonne raclée que tu mérites.

Effrayé, Pat s'écrie :

– Laissez-moi, lâchez-moi !

– Te lâcher, mon bonhomme ? pas si bête, le fils de Mr. W. H. Beaker, ça vaut cher, tu le sais, toi qui a si bien organisé à l'hôtel ta petite comédie ; seulement, tu ne pensais pas que ta farce découverte pouvait donner une indication précise à un homme, heureux que tu lui signales le coup à faire. On voulait prévenir la police, je n'ai pas permis, j'ai dit : « Je suis un ancien policier, ça me connaît, les moutards, j'irai le chercher et je vous le ramènerai. » La demoiselle a eu confiance et voici comment tu es devenu mon prisonnier. Un prisonnier que je ne lâcherai pas pour dix mille dollars. Non, il me faut autre chose que cela, toute la fortune de ton père, s'il veut la donner. En route, je t'emmène, un bateau nous attend, et de Patrick Beaker, ce soir, en

Italie, on ne trouvera plus trace.

– Vous ne m’emmènerez pas, réussit à dire Pat, qui essaie en vain de s’échapper.

– Je ne t’emmènerai pas ? Mais regarde-moi donc : un mètre quatre-vingt, et vois mes biceps, ancien lutteur. J’ai une bonne corde pour te lier les mains, des menottes comme on en met aux malfaiteurs ; car tu n’es que cela, un bandit, rien qu’un bandit. En route.

Pat est traîné par le maître d’hôtel qu’il n’a pas reconnu, ne l’ayant vu qu’aux repas, avec la livrée blanche. Il essaie de ne pas marcher, de résister, mais il n’y a rien à faire. Il est obligé de suivre celui qui l’emmène, ne comprenant pas encore ce qui lui arrive. Il ne peut s’imaginer qu’il est devenu une victime et qu’il est un prisonnier. L’affreuse angoisse qu’il éprouve, cette angoisse couvrant son corps d’une sueur douloureuse, c’est une terrible punition, une punition qu’il ne trouvera jamais méritée, et, pourtant, il a voulu faire souffrir une femme qui ne demandait qu’à l’aimer. Maintenant, c’est lui qui souffre, lui qui a peur, il sait bien que le fils

de Mr. W. H. Beaker représente pour des malfaiteurs une proie qu'on ne lâche pas facilement.

Pendant dix minutes, l'homme fait marcher Pat. Il s'enfonce dans la montagne, loin de la route, là où il est certain que personne ne passera, puis il s'arrête et dit :

– Asseyons-nous, je veux fumer une cigarette ; après tu causeras avec moi ; on finira peut-être par s'entendre.

– Je vous défends de me parler.

– Vraiment ? Voyez-vous cela, ce monsieur qui ose défendre quelque chose ? Mais tu n'as donc pas réalisé ce que tu es, sale gosse, personne ne peut avoir de pitié pour un enfant pareil. Assieds-toi, obéis, ou, sans cela, je me mets en colère, et un Italien en colère, ça cogne.

Un peu brusquement, Pat est forcé de s'asseoir.

– Ne cherche pas à t'évader, mon petit, il y a la corde qui tient tes mains, et elle est solide. Te voilà attaché comme un chien et, si j'avais un bon

fouet, je te donnerais avec plaisir quelques coups qui t'enlèveraient à tout jamais l'idée de recommencer. Regarde-moi fumer – ça dure cinq minutes une cigarette – et, pendant ce temps-là, réfléchit. Tâche de trouver quelque chose en toi, tu comprends, quelques bonnes paroles qui pourraient me rendre à ton égard plus patient, plus clément, une chose, enfin, qui me ferait croire que tu es capable d'avoir un bon sentiment. Cinq minutes, c'est assez pour te permettre de comprendre ce que tu as fait.

Assis devant cet homme, Pat est livide, lui, si orgueilleux, attaché comme un chien, menacé du fouet, c'est peut-être plus qu'il ne peut supporter. Il essaie de se relever ; il tente de donner des coups de pied à celui qui le garde, l'homme est plus fort et l'oblige à se rasseoir.

– Inutile, je ne t'ai pas demandé de lutter, j'ai dit : des paroles. Tu ne veux pas parler, alors, je t'emmène. Tu ne reverras jamais ta sœur, ton père, ton pays, comprends-tu ? Je te mettrai là où on t'apprendra à travailler, un peu brutalement, peut-être. Tu peineras, mon petit, pour gagner ta

vie, si tu veux manger, faudra nous montrer ce que tu peux faire. Pas de pitié pour les paresseux. Décidément, tu ne veux pas causer avec moi, réfléchit, ma cigarette se termine.

– Que voulez-vous ? se décide à dire Pat, de l'argent ? Mon père vous donnera tout ce que vous demanderez, j'en suis sûr, laissez-moi lui écrire.

– Tiens, on va pouvoir s'entendre, c'est justement une lettre que je vais te demander d'écrire. Attends que ma cigarette soit finie et je te libère la main droite. J'ai le papier, l'enveloppe, le stylo, je suis comme toi, quand j'organise quelque chose, je n'oublie rien. Voici ma cigarette finie, je défais un des nœuds ; ce sont des nœuds de marin très solides, je t'apprendrai à les faire ; un prisonnier attaché avec ces nœuds-là ne s'échappe jamais. J'ai un journal dans ma poche, ça te servira de buvard, installe-toi : je dicte.

– Ce n'est pas la peine, s'écrie Pat, les dents serrées, je sais ce qu'il faut dire à mon père.

– Non, tu ne sais pas, et j'entends que tu

obéisses, ou, sans cela, je t'emmène tout de suite.

Écris :

– Et si je ne veux pas ?

– Tu connais la fin des rapt, toi qui les organises si bien. Écris : Mademoiselle, entends-tu, mademoiselle. Je n'ai que faire des millions de ton père, j'ai deux gosses, deux gosses qui, heureusement, ne te ressemblent pas. Écris :

« Mademoiselle, « C'est moi qui ai tout organisé dans ma chambre, moi, Pat ; je suis un ignoble garçon... »

– Je n'écrirai pas.

– Tu écriras ou, sans cela, tu auras la raclée que tu mérites et que j'aimerais tant te donner.

Écris :

« Je suis un ignoble garçon, je vous demande pardon, oui, pardon, pour le mal que j'ai fait à vous et à ma sœur, et je vous promets de ne plus jamais recommencer. Pardonnez-moi. »

– Non, essaie de dire Pat.

– Écris, m'entends-tu, et dépêche-toi, je n'ai plus guère de patience. Signe ta lettre maintenant

et mets l'adresse toi-même : M^{lle} Davé, Grand Hôtel, Bellagio. Et en route, je te ramène, et je n'en suis pas fier, la mauvaise graine, hélas ! ça se retrouve toujours.

*

Le retour de Pat a été un triste retour. Le maître d'hôtel ne l'a lâché qu'en présence de M^{lle} Davé à laquelle il a remis la lettre écrite par le jeune garçon.

– Voici l'oiseau, avait-il dit, et, comme il craignait de ne pas savoir bien vous expliquer ce qu'il pensait, il a écrit. Je crois, mademoiselle, que sa punition est faite ; pour aujourd'hui, il a son compte.

Remercié, le maître d'hôtel s'en est allé. Mireille lut la lettre et, très étonnée, regarda attentivement le petit garçon, mais elle ne fit aucune réflexion et se contenta de dire :

– Pat, votre sœur est malade, le médecin est près d'elle, voulez-vous la voir ?

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Votre... absence l'a effrayée, elle a été reprise par ses crises nerveuses. Actuellement, elle ne reconnaît personne ; elle vous appelle depuis ce matin ; votre présence lui fera peut-être du bien.

Vivement, Pat s'était dirigé vers la chambre de Flo, et, tout de suite, il se rendit compte que sa sœur était redevenue la malade de New-York, cette malade qui, pendant des journées entières, ne voulait pas ouvrir les yeux parce qu'elle disait : « J'ai peur. » Ce visage pâle, cette bouche contractée, ces mains qui s'agitaient sans cesse, tout disait l'effroi de la fillette.

Près du lit, le médecin regardait la malade, ne sachant guère ce qu'il fallait dire. Flo réclamait tout le temps son frère. Pourquoi ne venait-il pas, ce serait pour elle la meilleure des réactions. En voyant entrer le petit garçon, le docteur lui dit :

– Vous voici enfin ; parlez-lui, obligez-la à vous répondre et tâchez de la faire s'alimenter ; depuis ce matin, elle n'a rien pris.

Pat avait obéi ; l'état de sa sœur, dont il était responsable, l'impressionnait. La farce n'avait pas l'air d'avoir fait mal à l'ennemie, c'était une autre qui en souffrait !

– Flo, ma petite Flo ! c'est Pat, je suis revenu, j'avais été faire un tour sur le lac ; ouvre les yeux, regarde-moi.

Cette présence, la voix de son frère avaient fait le plus grand bien à la malade. De longs sanglots et des larmes abondantes avaient soulagé ses nerfs, puis elle avait accepté de boire une tasse de lait, et, tenant la main de son frère, elle s'était endormie d'un sommeil calme et réparateur. Alors Pat avait dit à M^{lle} Davé :

– Je suis très fatigué, je vais me coucher, je ne dînerai pas, je laisserai la porte de ma chambre ouverte. Si Flo m'appelle, je l'entendrai.

Mireille n'avait pas insisté pour faire prendre quelque chose au petit garçon. Pat désirait être seul, cela valait mieux. Il avait honte sans doute ; lui, si orgueilleux, devait souffrir plus qu'un autre. La lettre remise par le maître d'hôtel était surprenante, Mireille se demandait si cet ancien

policier n'avait pas obligé, par la force, l'enfant à l'écrire ; de lui-même, Pat n'aurait pas tracé ces mots : pardonnez-moi. Cette lettre effrayait Mireille, il lui semblait qu'elle la séparait encore davantage de ce méchant garçon.

Le lendemain de ce terrible jour, Flo put se lever. Elle était encore faible, mais elle était à peu près remise. Pat se dit malade et refusa de quitter sa chambre. Mireille comprit qu'il ne voulait pas revoir le personnel de l'hôtel, au courant de la comédie qu'il avait organisée, et elle demanda au petit garçon s'il se trouvait assez bien pour quitter Bellagio.

– À Lugano, ajouta-t-elle, il y a un Lido. où les bains seront très agréables.

Sans montrer le plaisir que cette proposition lui faisait, Pat accepta, et, le soir même, M^{lle} Davé, les enfants Beaker et leur personnel étaient installés dans un palace de Lugano.

À Lugano, Flo sembla oublier le drame qui l'avait bouleversée. Elle restait craintive et réclamait encore les policiers, disant que c'était bien plus agréable d'être gardé, mais Mireille ne

voulut pas céder à ce désir. Pat ne désobéirait plus ; il fallait oublier l'incident de Bellagio.

Pat, lui, n'oubliait pas, et la fin de la comédie qu'il avait organisée restait présente en son esprit. Le jour, la nuit, il songeait à cet homme qui l'avait menacé, lui disant des choses si affreuses que, parfois, il lui semblait les entendre encore. Il avait cru que le maître d'hôtel allait l'emmener et qu'il se trouverait en face d'un de ces bandits qui capturent les enfants riches, pour obtenir de leurs parents de l'argent.

Pat ne dormait plus, Pat maigrissait, Pat redevenait l'enfant de New-York, et Mireille se désespérait. Elle avait écrit au Dr Luval pour lui raconter l'incident de Bellagio et elle lui avait dit l'état dans lequel se trouvait le petit garçon.

Le docteur répondit qu'il ne s'agissait plus de soins à donner au corps, mais que l'âme lui semblait être dans un état désespéré, et c'était l'âme dont il fallait s'occuper pour que la santé revienne.

Après avoir reçu cette lettre, un soir, au retour d'une longue promenade sur le lac, Mireille dit à

Pat qu'elle désire avoir avec lui un court entretien.

Le petit garçon s'étonne de cette demande. Depuis la triste farce de Bellagio, il évite de parler, de regarder même son institutrice. Flo est chargée des messages indispensables. Mireille a eu l'air de ne pas s'apercevoir de l'attitude de Pat, mais elle aussi a évité de lui adresser la parole.

En arrivant à l'hôtel, M^{lle} Davé dit à Flo d'aller s'habiller pour le dîner et, arrêtant Pat qui s'apprête à suivre sa sœur, elle lui montre deux fauteuils libres sur la terrasse dominant le lac.

– Asseyons-nous, dit-elle, voulez-vous, il fait si beau que nous serons mieux ici que dans l'hôtel. Cette heure-là, c'est celle de la prière, dirait ma petite sœur qui n'est tranquille qu'à cette heure-là. Pat, j'ai voulu vous voir quelques minutes sans Flo, j'ai quelque chose à vous remettre, quelque chose qu'elle ne connaît pas et ne doit jamais connaître.

Sans aucune bonne grâce, le petit garçon s'est assis, bien décidé à ne pas répondre à son

institutrice. Afin de ne pas voir le visage de l'ennemie, il regarde le lac, les montagnes et le ciel. Tout est calme et beau, le ciel fait aux habitants et la terre de belles promesses, et M^{lle} Davé parle d'une chose à lui remettre, cela ne l'intéresse pas.

– Voici, Pat, reprend l'institutrice, une lettre qui vous appartient ; je suis sûre que vous ne vouliez pas l'écrire. Vous étiez fatigué, on vous a peut-être menacé, c'est mon inquiétude, mais nous ne parlerons plus jamais de ce jour si douloureux. Je vous rends cette lettre et vous êtes libre d'en faire ce que vous voulez.

Mireille sort de son sac l'enveloppe remise par le maître d'hôtel et la tend au petit garçon.

Surpris par la générosité de l'ennemie, une seconde, Pat hésite, puis, brusquement, il arrache des mains de M^{lle} Davé cette lettre qu'il a écrite, ne pouvant faire autrement. Elle représente pour lui une telle humiliation qu'il ose appeler cette humiliation souffrance.

Quand il tient la lettre, sans dire un mot à celle qui vient d'avoir une si délicate pensée, il quitte

la terrasse, entre dans l'hôtel et gagne sa chambre. Il veut être seul pour relire ce qu'on a osé lui dicter et ce qu'il a été forcé d'écrire.

Tremblantes, ses mains sortent la feuille de papier de l'enveloppe et ses yeux relisent les mots qu'il n'a pas oubliés. Combien de fois l'institutrice a-t-elle fait cette lecture qui la vengeait, oui, la vengeait ! Mais, si elle était heureuse de posséder cette lettre, pourquoi donc la rend-elle ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas gardée, c'était une arme contre Pat, une arme puissante à montrer à Dad quand il viendra voir ses enfants.

Elle l'a rendue, et elle a ajouté que Flo ne devait jamais la connaître. C'est encore une bonne pensée, et Pat est furieux de s'en rendre compte.

Cette lettre, il faut la faire disparaître. Et voici qu'au moment où ses mains s'apprêtent à déchirer la feuille de papier, il hésite. Pourquoi ? Qu'est-ce qui l'empêche de faire ce geste qu'il appelle libérateur ?

Il ne sait, mais il est près d'une fenêtre donnant sur le lac, et, de ce ciel qui, tout à

l'heure, l'a troublé, quelque chose qu'il ne comprend pas, descend sur la terre ; et voici qu'il se rappelle ce que son institutrice a dit au commencement de leur entretien : « Cette heure est l'heure de la prière. »

Pardonnez-moi, a écrit Pat, parce qu'un homme le lui commandait, mais, aujourd'hui, personne ne lui donne des ordres, et, pourtant, il n'ose déchirer cette feuille de papier sur laquelle ces mots se détachent : pardonnez-moi.

Pat remet la feuille de papier dans l'enveloppe, et, cette enveloppe, il la cache dans son portefeuille. Il la déchirera, plus tard, quand la fenêtre sera fermée et que le ciel ne semblera pas vous donner un ordre qu'il ne veut pas comprendre, mais, pourtant, il n'ose l'enfreindre. C'est l'heure de la prière.

Le lendemain, à quatre heures, Mireille et les enfants s'en vont au Lido de Lugano ; ils longent le lac, traversent un parc, où les arbres les plus magnifiques forment des charmilles et des bosquets ; des milliers de fleurs s'y épanouissent. C'est une admirable promenade et Pat ne regrette

pas l'auto que Mireille a refusé de prendre, disant que la marche est un excellent exercice avant et après le bain.

Le Lido de Lugano est agréable, et Pat, qui maintenant nage bien, est content de prendre son bain. Les deux enfants se déshabillent et entrent dans l'eau. Le professeur de natation étant absent, M^{lle} Davé leur recommande ne pas s'éloigner. Flo est prudente, elle obéira, mais Pat, bien entendu, n'en fera qu'à sa tête.

Au début, il reste près de sa sœur, l'encourageant, lui donnant quelques conseils, mais voici que tous les deux, en regardant un bateau qui passe au large, aperçoivent une petite barque semblant n'être dirigée par personne. Le courant l'emporte et la rapproche de la rive. S'arrêtant de nager, reprenant pied, ils observent attentivement la barque abandonnée, et voici qu'ils se rendent compte que, dans ce bateau, il y a un occupant, un tout petit occupant. Un enfant est assis et s'amuse, bien imprudemment, à pencher son jeune corps et à mettre une de ses mains dans l'eau.

- Tu vois, Flo, tu vois ce petit, il est tout seul.
- Ce n'est pas possible.
- Mais si, j'en suis sûre, et regarde comme il se penche, il va tomber.

Flo lève les bras, elle voudrait rappeler au jeune navigateur qu'il faut être prudent.

D'abord, l'enfant ne la voit pas, il est bien trop occupé à s'amuser avec l'eau, mais comme Pat siffle, il se décide à regarder et, apercevant les jeunes Beaker, content, il se lève et se met à battre des mains.

Effrayé, Pat s'écrie :

– Il va tomber, c'est sûr. Flo, ne lui dis rien, ne fais plus un geste, j'ai peur ; tant pis, je vais le chercher.

Et, avec une vigueur extraordinaire, Pat se met à nager vers le bateau. L'enfant le voit venir, cela lui plaît sans doute, ce ne sont plus ses bras qu'il agite, mais ses jambes, et, dans ce minuscule bateau, il saute aussi haut qu'il le peut. La catastrophe prévue, hélas ! arrive, le petit perd l'équilibre et tombe dans le lac.

Pat avait les yeux fixés sur la barque, quelques brassées encore plus rapides lui permettent de saisir le tablier de coton de l'enfant qui flotte encore. Il tient ce terrible petit et, s'agrippant à la barque, s'efforce de sortir de l'eau la tête de l'enfant. Ce n'est pas facile ; il va falloir revenir avec ce fardeau, et Pat ne nage pas depuis très longtemps !

La situation pour le sauveteur et l'enfant sauvé n'est pas sans danger, mais, au bord du lac, Mireille surveillait le bain et elle a vu avec terreur Pat s'éloigner. D'abord, elle n'a pas compris, elle a cru que le terrible garçon essayait encore une fois de lui faire peur, mais, en regardant de quel côté il se dirigeait, elle a vu la barque, son petit occupant et la chute.

Appeler, demander secours, ce fut bien vite fait ; quelques instant après, une barque, conduite par deux hommes, se dirige rapidement vers Pat et l'enfant. Quand elle arrive près du petit bateau, une crampe a saisi le sauveteur et, pour résister et ne pas laisser échapper l'enfant, Pat a dû demander à ses nerfs plus qu'ils ne pouvaient

donner. Le petit dans la barque, les hommes hissent Pat à bout de forces et, bien vite, reviennent vers le bord du lac, où Mireille, Flo et quelque baigneurs attendent leur retour.

Encore très pâle, Pat quitte la barque, tenant dans ses bras l'enfant sans connaissance, et, en le donnant à Mireille, il lui dit :

– Mademoiselle, je crois qu'il doit être soigné tout de suite, voulez-vous vous en occuper, je ne sais ce qu'il faut faire.

Dans la grande salle du restaurant, le petit est étendu sur une table ; M^{lle} Davé le déshabille rapidement et le frictionne avec énergie. Bien vite, – le plongeon forcé a été court, – la peau devient rose, les paupières s'agitent et l'enfant ouvre les yeux. Mireille demande une boisson chaude et une bonne couverture.

Un peu effrayé, le petit regarde ces visages qui l'entourent et qu'il ne connaît pas ; de ses yeux bruns, de grosses larmes tombent, et il refuse de boire. À ce moment, Pat, habillé, revient, le petit se dresse et tend ses bras vers le jeune garçon. Le reconnaît-il, on ne sait, mais il l'appelle :

– Tonton, tonton, et ce nom désigne Pat.

Vivement, Pat se rapproche, l'enfant se blottit contre lui et ne pleure plus.

– Pat, demande Mireille, essayez de le faire boire, je n'ai pas réussi.

Des mains de son institutrice, Pat prend la tasse et, avec une douceur, qui étonne Mireille, il dit à l'enfant :

– Il faut être gentil et boire tout de suite, tu as eu très froid dans l'eau.

Les grands yeux noirs regardent Pat, et l'enfant répond :

– Oui, tonton.

Sans discuter, il avale le liquide chaud.

– C'est bon, dit-il, à toi, maintenant.

– Il a raison, s'écrie Mireille, Pat, vous devez prendre aussi quelque chose de chaud.

Pat ne refuse pas ; il accepte la tasse de thé préparée par Mireille. Flo vient les rejoindre et admire à son tour le petit bonhomme sauvé par son frère. L'enfant est charmant : de grands yeux

bruns, des cheveux dorés encore mouillés, mais bouclés, et un petit visage rond où, quand il parle, apparaissent deux fossettes.

– Comment s’appelle-t-il ? demande-t-elle.

– Nous ne savons pas, répond Mireille.

Flo s’approche et, avec un geste de tendresse qui ne lui est pas habituel, caresse le petit visage.

– Comment t’appelles-tu ?

– Mimiche.

– Mimiche, ce n’est pas un nom.

– Michel, probablement, dit M^{lle} Davé.

– Oui, reprend le petit bonhomme, Michel aussi.

– Quel âge peut-il avoir ? demande Pat.

– Entre trois et quatre ans, je crois.

Un baigneur, venu pour voir l’enfant, interroge M^{lle} Davé :

– Qu’est-ce qu’on va en faire jusqu’à ce qu’on retrouve sa famille ?

Pat se rapproche vivement et s’écrie :

– Mais nous nous en occuperons.

Et, sentant tout à coup qu'il est bien jeune pour avoir le droit de garder un enfant, il se tourne vers son institutrice et dit :

– M^{lle} Davé voudra bien s'en charger.

Étonnée de ce désir, Mireille immédiatement accepte.

– Nous allons l'emmener à l'hôtel et nous occuper d'abord de le vêtir ; ses vêtements sont mouillés et inutilisables ; nous le laisserons dans la couverture. Pat, voulez-vous téléphoner à l'hôtel qu'on envoie l'auto.

À l'hôtel, Mimiche, toujours dans sa couverture, est posé sur le lit de Pat, et M^{lle} Davé dit aux jeunes Beaker qu'il faut aller lui acheter des vêtements ; il y a un magasin à côté de l'hôtel, ils peuvent tous deux aller faire les acquisitions nécessaires.

M^{lle} Davé n'a jamais laissé les enfants Beaker sortir sans elle, craignant les désobéissances ou les fantaisies de Pat, mais, aujourd'hui, elles ne sont pas à craindre. Pat ne pense qu'à l'enfant

qu'il a sauvé, et, très sérieux, dit à Flo :

– Je crois que j'ai assez d'argent, si j'en manque tu m'en prêteras et je te le rendrai le mois prochain.

– Pat, s'écrie M^{lle} Davé, prenez mon sac.

– Merci, mademoiselle, mais je préfère payer moi-même les vêtements de Mimiche.

M^{lle} Davé n'insiste pas. Mimiche appartient un peu à Pat. Sans lui, il ne serait pas sur ce lit, bien au chaud dans la couverture. Mimiche semble ne pas s'étonner de ce qui lui arrive et, quand Flo et Pat reviennent avec tout ce qu'il faut pour l'habiller, il laisse faire Mireille en répétant :

– Beau Mimiche, très beau.

Quand il est prêt, gentil dans un costume bleu, il va se regarder dans une glace, puis, bien vite, il vient rejoindre Pat et lui prend la main.

– Merci, tonton, dit-il.

– Pourquoi m'appelles-tu tonton ? Mon nom, c'est Pat, et ma sœur, Flo. Flo et Pat, tu comprends ?

Mimiche a bien écouté et, levant la main, montrant la petite fille, il dit :

– Ma Flo. Puis, se tournant vers celui qu’il appelle tonton, il dit : Mon Pat. Viens, mon Pat.

– Il faut nous promener, s’écrie Pat en riant, nous pourrions aller sur la terrasse, Mimiche serait mieux qu’ici. Il a peut-être faim, nous allons goûter avec lui, j’ai faim aussi, et toi, Flo ?

– Je goûterai avec plaisir.

Les enfants descendent, Mireille les suit et les installe sur la terrasse, à l’ombre d’un grand parapluie, puis elle commande le goûter. Mimiche a voulu s’asseoir a côté de Pat ; il bavarde, mais ce qu’il dit n’est pas toujours compréhensible. Il parle de bateau, d’auto, de Kiki, puis, quand il voit le goûter arriver, il tape dans ses mains et crie :

– Bravo, bravo, Mimiche a faim.

Le goûter avec le petit bonhomme est un joyeux goûter ; très facilement, Mimiche mangerait trop, mais Mireille surveille et recommande de ne pas rendre l’enfant malade.

Pat écoute ce sage conseil et dit à Mimiche qu'il faut être sage et obéir.

– Sage, répète le petit, oui, sage.

Le goûter fini, Mimiche veut se promener. Il commence par tout inspecter sur la terrasse, admire les fleurs, puis ramasse des cailloux qu'il examine. Pat et Flo le regardent faire, émerveillés par la grâce de ses gestes ; de temps en temps, l'enfant se tourne vers eux pour s'assurer qu'ils sont toujours là et leur sourit.

– Ce qu'il est gentil, murmure Pat, et, très bas, il ajoute : c'est drôle, il me semble qu'il est un peu à moi.

– Mais oui, Pat, répond Flo, sans toi je crois bien qu'il serait au fond du lac.

Mireille a entendu les paroles de Pat et se rapproche des enfants.

– Nous allons, dit-elle, garder Mimiche ce soir et, dès demain, nous tâcherons de savoir d'où il vient. Pat, je vais faire mettre un lit dans votre chambre et prévenir par téléphone les hôtels bordant le lac ; il y a peut-être quelque part une

maman, très inquiète, qui cherche partout son petit garçon. Mimiche a dû s'échapper, monter dans un bateau et le détacher. Il faut qu'on sache qu'il est ici.

M^{lle} Davé rentre dans l'hôtel, et Flo et Pat continuent à surveiller Mimiche qui va, vient, court, apportant à l'un ou l'autre les trésors qu'il découvre sur la terrasse ou dans le jardin. C'est une fleur cueillie sur la pelouse – il sait qu'il ne faut pas toucher à celles des massifs –, c'est un brin d'herbe, un morceau de bois, des cadeaux qu'il fait à ceux qu'il appelle : mon Pat, ma Flo, ces deux étrangers, venus dans sa vie et qu'il a adoptés.

*

Dès le lendemain du sauvetage de Mimiche, Mireille a commencé les recherches pour trouver la famille de l'enfant. La chose a été assez facile, le bateau avait un nom, et son propriétaire, une Italienne, avait signalé la disparition du petit

garçon et du bateau. Le petit garçon, Michel Renard, lui avait été confié par sa mère, une Française, économe dans un hôtel de Mennagio, au moment où elle quittait la ville pour aller subir une opération à Lucerne. Deux jours après l'opération, M^{me} Renard était morte. À l'hôpital, elle avait donné le nom de son frère qu'il fallait prévenir en cas d'accident. L'Italienne avait écrit, mais sa lettre était restée sans réponse. Si on voulait se charger de ramener le petit Michel en France à son oncle et lui payer la pension en retard, elle serait bien heureuse. Mireille avait envoyé le montant de la pension, pris le nom et l'adresse de l'oncle et donné à Flo et à Pat tous les renseignements recueillis, puis, paraissant se désintéresser du sort de l'enfant, elle leur avait dit :

– Que voulez-vous faire ?

Immédiatement, Pat répondit :

– Mais, mademoiselle, nous garderons Mimiche, jusqu'à notre retour en France.

– Cela me semble difficile.

– Pourquoi ?

– Un enfant de quatre ans est très occupant, il faut l'élever, Pat, et croyez-vous que vous aurez la patience de le faire ?

Furieux, le petit garçon s'était écrié :

– Oui, je l'aurai.

– Vous le ferez obéir quand il ne voudra pas obéir, vous lui répéterez bien des fois la même chose avant qu'il consente à vous écouter. Vous le punirez quand il faudra le punir, enfin vous serez pour lui un exemple. Les petits sont de terribles observateurs et ils font ce qu'ils voient faire. Si vous le gardez, vous êtes responsable de sa petite âme, comprenez-vous ?

Cette précision exaspéra Pat. Il répondit :

– Nous rentrons en France dans quinze jours ; à ce moment-là, il faudra probablement rendre Mimiche à son oncle, alors, nous n'avons pas besoin de nous occuper de l'élever.

Mireille insista :

– Pendant quinze jours, dit-elle, vous n'avez pas le droit de lui faire du mal. Cet enfant vous

doit la vie, n'abîmez pas ce que vous avez fait. L'autre jour, au Lido, j'ai été très fière de mon élève, je ne vous l'ai pas dit, parce que je sais que je suis pour vous une ennemie, mais, enfin, cette ennemie a tout de même été bien contente.

Pat n'avait pas répondu. À quoi bon, il était certain que lui et M^{lle} Davé ne pouvaient se comprendre, mais il s'est souvenu des conseils, et, quand M. Mimiche faisait un caprice, à la grande surprise de Flo, Pat ne cédait pas et s'efforçait de raisonner le petit garçon.

Les quinze derniers jours des vacances passèrent vite : promenades, bains, excursions, Mimiche était de tous les plaisirs et acceptait cette nouvelle vie comme s'il l'avait toujours vécue.

La veille du départ, Mireille, ayant à régler certaines choses, décide que les enfants resteront dans le jardin de l'hôtel avec leur jeune compagnon. Elle ne craint plus maintenant les désobéissances de Pat. Mimiche est un encombrant petit être, très exigeant. Mon Pat, ma Flo, lui appartiennent et, sans cesse, il réclame

d'eux des services. D'abord, il faut jouer avec lui à cache-cache, puis il veut se servir du gros ballon que Pat lui a donné, et, enfin, ayant trouvé seau, pelle et râteau, il se décide à s'amuser près d'un tas de sable.

Essoufflés, ayant chaud, Flo et Pat s'asseyent non loin de Mimiche, car il faut le surveiller ; il a parfois des idées d'indépendance qui expliquent l'aventure du bateau. En épongeant son visage couvert de sueur, Pat dit à sa sœur :

– Il n'est jamais fatigué, Mimiche ; regarde-le, on ne dirait pas qu'il vient de courir.

– Il a une belle santé, répond Flo.

– Nous aussi, maintenant. Nous nous portons mieux en Europe qu'en Amérique, je l'écrivais à Dad hier, l'air sans doute nous convient.

– Je crois, dit Flo lentement, qu'il y a autre chose que l'air.

– Quoi donc ?

– Le régime.

– Ah ! oui, les ordonnances du Dr Luval, c'est vrai, son traitement nous a réussi.

– Son traitement, il l’a écrit sur une feuille de papier, mais c’est tout ce qu’il a fait. Pat, une autre a voulu que cette ordonnance soit suivie, et, pour elle, ça n’a pas toujours été facile.

– Non, répond Pat, avec sincérité, ça n’a pas été facile.

– Il ne faut plus l’appeler l’ennemie.

Le petit garçon se tait, réfléchit quelques secondes, et, avec effort, dit :

– Tu as raison, d’abord Mimiche pourrait l’entendre, il me demanderait des explications, il veut tout savoir.

– Il est très curieux.

– Oui.

– Mais bien gentil, je l’aime beaucoup.

– Moi aussi, et je ne peux m’imaginer qu’on nous le prendra.

– Pourtant, un oncle, le frère de sa maman, a des droits que nous n’avons pas.

– Oh ! reprend Pat, je discuterai avec l’oncle, je lui expliquerai que j’ai sorti Mimiche de l’eau

et qu'il m'appartient un peu.

– Il ne t'écouterà pas.

– Mais si, il m'écouterà.

– Il te trouvera trop jeune.

– Mais je ne suis pas seul, il y a Dad.

– Dad est en Amérique, et, si tu lui écris, il te répondra : « Fais ce que tu veux. » Pour l'oncle ce ne sera pas une réponse.

– Mais nous vivons avec M^{lle} Davé, l'oncle pourra avoir confiance en elle.

– Oui, mais voudra-t-elle garder Mimiche ? À Paris, nous allons travailler, puisque nous ne sommes plus malades ; alors, Mimiche sera pour elle une charge.

– Elle voudrait, répond Pat, Si je le lui demandais.

– Alors, demande-le lui.

– Non.

– Pourquoi ?

– À cause de choses que tu ne sais pas, mais je

la déteste, tu comprends, je la déteste.

– Tu lui en veux, à cause de l’histoire de Vérone, mais, Pat, ce n’est pas elle qui a été chercher le policier blanc, il est venu parce que tu battais les pigeons.

– Non, je ne pense plus au policier de Vérone, je la déteste parce que à Bellagio... Enfin, cela tu n’as pas besoin de le savoir ; je la déteste, voilà tout.

– Ça ne sert à rien, c’est plutôt gênant pour Mimiche.

– Je le sais, mais je ne peux changer.

– Moi, j’ai changé, et, depuis plusieurs jours, je voulais t’en prévenir, M^{lle} Davé est très bonne pour nous, et je ne veux plus être comme j’étais avec elle.

– Tu n’étais pas méchante.

– Non, mais je lui disais toujours que ce qu’elle me faisait faire m’ennuyait, et ce n’était pas vrai, depuis quelque temps, rien ne m’ennuie plus.

– Et ta spleenique ?

– Elle m’a quittée ; depuis que nous avons Mimiche, je n’ai pas le temps d’y penser.

– C’est vrai, Mimiche nous a changé tous les deux, nous l’aimons un peu comme si nous étions son papa et sa maman ou son grand frère et sa grande sœur.

– Oui, Mimiche nous a apporté de la joie, pourquoi ?

– Je cherche à comprendre. Et, regardant l’enfant occupé à creuser un tunnel dans le sable, Pat ajoute : Je crois que Mimiche nous a fait faire une découverte.

– Laquelle ?

– C’est que, pour être heureux, il faut aimer et être bon. La méchanceté, Flo, dit-il très bas avec un peu de honte, cela doit vous rendre malade. Tu t’ennuyais toujours, moi, je ne pensais qu’à contrarier ceux qui vivaient avec nous, je m’imaginai que l’argent de mon père pouvait me permettre de tout faire. Je n’y admettais pas qu’on me donnât des ordres, je refusais d’obéir, et cela m’amusait de chercher à me venger de

ceux qui prétendaient m'élever. Maintenant je pense que, plus tard, Mimiche pourrait être comme moi, alors, j'ai peur. Tu sais, il faut être sévère avec lui ; nous devons l'aimer, mais le bien aimer.

– C'est Mimiche qui t'a fait découvrir tout cela, demande Flo émerveillée.

– Oui.

– C'est une grande découverte.

– Oui, très grande.

– Alors, Pat, je veux te dire encore quelque chose, car, maintenant, je suis sûre que tu ne te fâcheras pas, je crois, je suis sûre... que j'aime M^{lle} Davé et qu'elle m'aime.

Pat ne prévoyait pas cet aveu ; il le trouble durement. Il répond :

– C'est inutile, on n'a pas besoin d'aimer une institutrice.

– Toi non plus tu n'avais pas besoin d'aimer Mimiche.

– Ce n'est pas la même chose. Il ajoute avec

orgueil : J'ai sauvé Mimiche.

– C'est vrai, mais ne crois-tu pas que M^{lle} Davé nous a sauvés ? Rappelle-toi comme nous étions malades à New-York.

– Je ne l'empêche pas de nous aimer si ça lui plaît.

– Mais voudrais-tu que Mimiche ne t'aime pas ? Quand il te dit : « Mon Pat à moi », et qu'il passe ses bras autour de ton cou, n'es-tu pas content ?

– Naturellement.

– Alors, pourquoi veux-tu que, moi, je n'aime pas M^{lle} Davé ? À Bellagio, quand j'ai eu ma dernière crise, si tu l'avais vue me soigner, me consoler, essayer de me sortir de cet engourdissement qui effrayait le médecin, tu comprendrais comme elle nous aime. Je n'ai jamais connu maman, Pat, mais je m'imagine que si maman avait été près de moi, elle m'eût soignée comme M^{lle} Davé l'a fait. C'est depuis ce jour-là que je me suis mise à l'aimer. Elle était si heureuse quand tu es revenu. Je me suis bien

aperçue que son inquiétude l'avait fait pleurer ; et, le soir, ma crise finie, quand j'ai voulu l'embrasser, les larmes sont revenues, de grosses larmes dont je me sentais responsable.

– Eh bien ! fais ce que tu veux.

– Mais toi, Pat, ne changeras-tu pas ?

– Je ne l'appelle plus l'ennemie, qu'est-ce que tu veux que je fasse de mieux ?

– Sois gentil avec elle.

– Je serai poli.

– Ça ne suffit pas.

– C'est possible, mais, pour moi, ça suffira.

– Et Mimiche ? C'est elle qui doit intervenir près de l'oncle, tu ne feras rien pour Mimiche ?

– Non, pas ça, je ne pourrai jamais aimer M^{lle} Davé. Il y a entre nous quelque chose qui nous sépare ; nous vivrons en paix, non plus en guerre, c'est tout ce que je peux te promettre.

– C'est malheureux, répond Flo tristement, je m'imaginai qu'avec Mimiche nous aurions fait une vraie famille, une maman et ses enfants.

Mimiche aussi n'a plus de maman.

Furieux, Pat s'écrie :

– Maman, c'était Mrs. W. H. Beaker ; tu l'oublies, Flo.

– Non, je ne l'oublie pas, mais, avant d'être Mrs. Beaker, c'était tout simplement maman, c'est à celle-là surtout que je pense, et, pour moi, M^{lle} Davé la remplace.

– Tu es folle, M^{lle} Davé est une institutrice et une Française. Je déteste les Françaises.

– Et Mimiche, alors, tu le détestes aussi ?

Ayant fini de creuser son tunnel, Mimiche se précipite vers les jeunes Beaker :

– Viens, mon Pat, viens, ma Flo, voir le beau tunnel.

Et Flo et Pat, ce jour-là, ne parlèrent plus de M^{lle} Davé, ni de l'avenir de Mimiche. Occupés par l'enfant et les préparatifs du départ, ils n'eurent plus une minute pour reprendre cette conversation que Flo, depuis quelque temps, désirait avoir avec son frère. Elle voulait faire comprendre à M^{lle} Davé son affection. Pat,

prévenu, ne pourrait plus se fâcher.

*

Dès le retour à Paris, l'organisation de la vie scolaire des jeunes Beaker occupa M^{lle} Davé, le Dr Luval ne voulait pas pour les enfants de longues heures d'études dans des classes surchauffées. Ils iraient écouter les cours et reviendraient travailler à la maison. Mr. Beaker avait loué, pour eux, en bordure du bois, un hôtel confortable et bien aéré, où leur santé achèverait de se fortifier. Mr. Beaker devait venir fin septembre passer quelques jours avec ses enfants et faire connaissance avec M^{lle} Davé.

En arrivant à Paris, Pat, qui consentait maintenant à causer avec son institutrice, lui avait demandé de s'occuper tout de suite de la situation de Mimiche. M^{lle} Davé avait refusé, ne voulant pas proposer à l'oncle de l'enfant une chose qui pouvait déplaire à Mr. Beaker ; avant toute conversation, il devait être consulté.

M^{lle} Davé s'était contentée d'écrire à l'adresse donnée, en disant que le jeune Michel Benard, ramené d'Italie, habitait provisoirement chez Mr. Beaker. Cela fait, Pat devait attendre l'arrivée de son père.

Un soir, venu du Havre en avion, Mr. Beaker débarqua, et, quand il vit ses enfants, son étonnement fut si grand qu'après les avoir embrassés il réclama M^{lle} Davé pour lui dire sa gratitude.

– Bonsoir, content de vous connaître. Qu'est-ce que vous leur avez fait, c'est merveilleux. Je ne les ai jamais vus ainsi, tout est changé en eux. Flo parle, Flo rit, et Pat n'a plus son visage convulsé, annonçant les colères proches. Mademoiselle, qu'est-ce que je peux vous donner ? Demandez tout ce que vous voudrez : dollars, bijoux, voiture, je dis tout.

Un peu étonnée, Mireille se mit à rire ; les dollars, les bijoux et la voiture semblaient témoigner une reconnaissance un peu extraordinaire, mais, en regardant Pat qui écoutait son père, elle eut une idée :

– Monsieur, dit-elle de sa voix claire, j’ai en effet quelque chose à vous demander. Je vous ai écrit que Pat, en Italie, commençant à peine à nager, avait, avec beaucoup de courage, sauvé un jeune enfant.

– Oui, je me souviens, magnifique ; je ne vous ai pas répondu. Je voulais le faire moi-même et je n’ai jamais eu le temps. Bravo, Pat, c’est du bon sport.

– Mais, reprend Mireille, l’enfant sauvé vit depuis ce jour avec nous ; sa maman est morte à l’hôpital, et je crois qu’il n’a plus, comme famille, qu’un oncle qui n’a pas l’air de se soucier de lui. Je sais que Flo et Pat voudraient bien garder près d’eux leur petit protégé. Je n’ai pas voulu faire cette proposition à l’oncle de l’enfant avant de vous avoir consulté.

– Mais, faites donc ce que vous voulez, Flo et Pat se portent bien, tout est là... La maladie, ma bête noire, un enfant de plus ou de moins, hôtel assez grand. Flo et Pat contents ? Je suis content... Je pars à minuit pour l’Italie, juste le temps d’embrasser les enfants, j’ai ici trois

rendez-vous... Les affaires, ah ! mademoiselle, les affaires. Est-ce une vie... Je ne crois pas... Pat fera tout ce qu'il voudra, sauf les affaires ; tu entends, mon petit ; et, maintenant, va chercher le bonhomme que tu as sorti de l'eau.

Mimiche s'était comporté très correctement, il avait tendu sa petite main, puis sa joue rose, et était revenu bien vite près de mon Pat, un peu intimidé par ce monsieur qui parlait si vite, demandant plusieurs chose à la fois, répondant entre temps au téléphone. Puis, les rendez-vous arrivant, Mr. Beaker avait renvoyé tout le monde en disant qu'il ne fallait plus le déranger. Ayant de partir, il irait embrasser ses enfants.

Pat et Flo avaient essayé d'attendre leur père, mais ce ne fut que quelques minutes avant minuit que Mr. Beaker fut libéré, et les deux petits dormaient profondément. Mireille les excusa, mais, pour leur santé, le sommeil était nécessaire.

– Parfait, tout est parfait, continuez ; vous êtes une femme épatante, téléphonerai d'Italie au Dr Luval pour le lui dire ; pas le temps, ce soir.

Et Mr. Beaker s'en était allé.

Le lendemain, à déjeuner, Mireille annonce à Flo et à Pat qu'elle ira, cet après-midi, à l'adresse indiquée voir l'oncle de Mimiche, puisqu'il n'a pas encore répondu.

En entendant ces paroles, Flo se tourne vers son frère, espérant qu'il va profiter de cette occasion pour remercier M^{lle} Davé de la demande qu'elle a faite hier à Dad, mais Pat affecte de ne pas regarder sa sœur et de ne s'occuper que de Mimiche. Décidément, Pat ne veut pas faire quelque chose pour ce petit qu'il dit tant aimer, et Flo en est fâchée.

Après le déjeuner, les enfants Beaker vont faire une promenade, puis ils ont des leçons jusqu'au goûter. Mireille va emmener Mimiche voir son oncle. Ce projet inquiète Pat et il dit à son institutrice :

– Mademoiselle, vous nous le ramènerez ? Promettez-le.

– Je ne peux pas promettre, Pat, je ferai tout ce que je pourrai pour le ramener, mais le frère de sa mère a des droits que je n'ai pas. Je discuterai, j'essaierai de lui faire comprendre que là où le

bon Dieu a envoyé Mimiche, il ne recevra que de bons exemples. Si on nous le laisse, nous en ferons, je l'espère, un honnête garçon et un travailleur, cela je peux le promettre, et je le promettrai.

Pat répond d'une voix sourde, pleine d'inquiétude :

– Oui, promettez, mademoiselle, promettez pour Flo et pour moi aussi, mais qu'on nous le laisse.

– Expliquez bien, précise Flo, que nous sommes sévères, que nous l'aimons beaucoup, mais que nous ne le gâtons pas.

– Oui, j'expliquerai tout cela.

Après avoir embrassé Pat et Flo, Mimiche s'en va avec M^{lle} Davé, tout content d'aller se promener. Le quartier où son oncle habite est lointain, mais le métro y mène rapidement. Mimiche n'a pas l'air de connaître ce moyen de locomotion, il trouve ce train très amusant et questionne sans arrêt M^{lle} Davé.

– Dis, Madé, – cela signifie M^{lle} Davé, – où

est-elle la machine ?

– En avant du train.

– Je ne l'ai pas vue, et la fumée, où est-elle ?

– Le train marche par l'électricité.

– Qu'est-ce que c'est que ça la tricité ?

– Tu es trop petit pour comprendre.

– Non, répond Mimiche, pas trop petit, mon
Pat raconte tout à Mimiche.

Mireille sourit au petit garçon qui, très occupé par la montée et la descente des voyageurs, ne pense plus à la tricité. Ah ! comme Mimiche a accaparé Pat et quelle patience ce terrible garçon a avec lui. Si Mireille ne ramène pas l'enfant, Pat aura un affreux chagrin et en rendra son institutrice responsable. Alors tout recommencera. Tout, c'est l'insolence de Pat, sa méchanceté, sa violence, ses désobéissances. Depuis que Mimiche est arrivé, Pat, peu à peu, a beaucoup changé ; il est poli avec M^{lle} Davé et elle se rend compte qu'il ne pense plus toute la journée à la blesser ou à la faire souffrir. Maintenant, Pat est très convenable avec elle ;

entre eux, il n'y a aucune sympathie, aucun amitié, la correction, c'est tout ce qu'elle pouvait espérer. Elle est toujours l'ennemie, et, si elle n'entend plus ce mot, elle est certaine que Pat ne l'a pas oublié.

À la station de Belleville, Mireille quitte le métro et se trouve sur un grand boulevard, la rue où elle doit aller est en haut d'une autre rue qui monte.

– Ça grimpe, dit Mimiche. Tire-moi.

La montée est un peu lente, Mimiche n'y trouve aucun plaisir, les passants sont nombreux et le bousculent, ce qui ne lui plaît guère.

– Allons-nous-en, allons voir mon Pat, prenons le train.

– Tout à l'heure, Mimiche, tout à l'heure.

– Non, tout de suite, répond le petit en tapant du pied.

– Mimiche, il ne faut pas être méchant, qu'est-ce qu'il dira ton Pat.

– Il veut Mimiche, il a dit à Mimiche : « Reviens, reviens vite. »

– Tout à l’heure.

Mireille trouve la rue qu’elle cherche, le numéro 5 est la troisième maison. Elle pénètre dans un long couloir à peine éclairé et, voyant la concierge sur le pas de la porte de la loge, lui demande :

– Monsieur Renard ?

– Il est à l’usine, mais M^{me} Renard est là.

– À quel étage ?

– Au quatrième, la troisième porte à gauche.

Traînant Mimiche, Mireille gravit les escaliers. Au quatrième étage, elle toque à la troisième porte à gauche. Une femme vient ouvrir et, voyant M^{lle} Davé et le petit garçon, pleine de méfiance, elle demande :

– Qui demandez-vous ?

– M^{me} Renard.

– C’est moi, qu’est-ce que vous voulez ?

– Je désirais parler à votre mari.

– Il n’est pas là, il rentre à 5 heures.

– Je reviendrai, répond Mireille résigné.

Elle veut aujourd’hui régler la situation de Mimiche.

– À quel sujet voulez-vous le voir !

– Au sujet de l’enfant de sa sœur que j’ai avec moi.

– J’en étais sûre, mais, ma pauvre dame, on en a déjà six chez nous, et, un septième, qu’est-ce que j’en ferai ? Il n’y a pas de place pour lui, c’est pour ça qu’on ne vous a pas répondu. Faut le placer ce petit, il y a des œuvres, je le dis toujours à Antoine, c’est mon mari, et il ne veut jamais vous écrire. Attendez Antoine si vous voulez. Entrez, et vous verrez vous-même qu’il n’y a pas de place, non, pas de place.

La porte ouverte, Mireille et Mimiche entrent dans une pièce carrée très propre, servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Trois lits sont dans cette pièce, des lits relevés contre la muraille.

– Trois ici, trois à côté, dit la femme qui paraît lasse, et, pour nous, un cabinet où il y a juste la

place de notre lit, qu'est-ce que je ferai de ce petit-là, je vous le demande !

– Madame, écoutez-moi. Je ne viens pas vous amener cet enfant, je comprends très bien que, lorsqu'il y en a déjà six dans une maison, un septième est un embarras. Je voulais simplement voir votre mari pour lui dire que, s'il le veut, nous continuerons à nous occuper de cet enfant.

Le visage de la femme change, elle essaie de sourire.

– Asseyez-vous, madame, vous devez me trouver bien dure, mais je ne peux faire autrement, mes enfants d'abord. Depuis deux mois, à cause de ce petit bonhomme, on se dispute tous les jours ; le prendre pour en faire un malheureux, je n'ai pas voulu. Si vous vous en chargez, ça change, et je suis contente de le connaître, puisque je n'aurai pas à le renvoyer.

La femme s'approche de Mimiche et le regarde attentivement :

– Il ressemble à sa maman, trait pour trait. Sa maman, depuis six ans, travaillait en Italie ; le

père du petit est mort avant sa naissance et la mère a eu bien du mal pour élever son enfant. Elle est devenue malade, c'est une opération qui l'a enlevée. Antoine a eu du chagrin, il aimait beaucoup sa sœur. Ça va lui faire quelque chose de voir le petit, mais, madame, vous ne céderez pas, s'il veut le garder, vous lui direz que ce n'est pas possible et que, chez nous, ce gamin serait très malheureux. Quand je le verrai manger, ça sera plus fort que moi, je lui en voudrai, je le lui reprocherai, parce que, vous comprenez, ce qu'on lui donnera, les enfants l'auront en moins. On est déjà si juste, j'ai toujours peur que mes petits manquent, on est huit à manger tous les jours, et, les gosses, faut que ça mange. Madame, je veux bien que vous attendiez, mais vous tiendrez tête à Antoine, et vous remmènerez le petit, c'est mieux pour lui et pour nous.

Mireille promet et s'assied. Mimiche reste près d'elle et, mal à l'aise dans cette pièce inconnue, répète tout le temps :

– Allons voir mon Pat, Mimiche a peur.

M^{lle} Davé attendra. Aujourd'hui, il faut que la

situation de l'enfant soit définitivement réglée. Et il va falloir discuter pour garder Mimiche ; elle a compris que le mari voulait, mais que la femme ne voulait pas. Cette discussion sera peut-être longue.

.....

À six heures, leçons finies, dans la grande pièce du deuxième étage qui leur sert de salle d'études, Flo et Pat attendent avec impatience le retour de leur institutrice.

Quand ils ont appris qu'elle n'était pas encore rentrée, ce retard les a inquiétés, et Pat envisage les pires catastrophes. Ils sont partis à deux heures ; mademoiselle n'a pas voulu de la voiture et la concierge a dit qu'elle avait pris le métro. Elle allait à Belleville. Ce n'est pas si loin, et il y a quatre heures de cela. Mimiche a peut-être désobéi, dans la foule du métro, mademoiselle l'a perdu, ou l'oncle ne veut pas le rendre ? Il faudrait aller voir ce qui se passe, mais Pat n'a pas l'adresse exacte, c'est M^{lle} Davé qui l'avait.

– Flo, s'écrie Pat, j'ai peur que Mimiche ne revienne pas.

– Moi aussi, j'ai peur.

Derrière la grande baie de la salle d'études, les enfants observent ce qui se passe sur le boulevard, et leur anxiété grandit de minute en minute ; à bout de patience, Pat déclare qu'il ne peut plus attendre.

– Que veux-tu faire ? demande Flo.

– Je ne sais pas, mais je veux faire quelque chose.

Pat se met à marcher dans la pièce, cherchant la raison de cette absence. Flo reste à son poste d'observation et, tout à coup, crie :

– Pat, quelqu'un s'arrête devant l'hôtel ; on sonne, tu entends ; allons voir.

Les enfants sortent de la salle d'études, descendent l'escalier en courant et arrivent devant la loge de la concierge au moment où celle-ci répond à la personne qui a sonné :

– M^{lle} Davé n'est pas rentrée.

– Elle m’avait dit de venir à six heures.

La visiteuse est dans l’ombre. Flo et Pat ne l’ont pas reconnue, mais il leur semble qu’ils ont déjà entendu cette voix claire. Vivement, ils s’avancent devant la loge, et Flo, la première, reconnaît la visiteuse :

– Lina, c’est vous ? Quel bonheur, venez vite avec nous.

– Bonsoir, Flo, bonsoir, Pat, mais pourquoi Mireille n’est-elle pas là ?

– Venez, nous vous expliquerons.

Flo entraîne Lina, et les trois enfants retournent dans la salle d’études. Tout de suite, avec volubilité, Flo explique :

– M^{lle} Davé a été conduire Mimiche à son oncle.

– Ah ! le petit garçon que Pat a sauvé ?

– Comment ? Vous savez ?

– Naturellement, Mireille nous a tout raconté. Elle est fière de Pat, si fière, c’est beau de sauver quelqu’un !

Il est évident que cette fierté éprouvée par M^{lle} Davé ne déplaît pas à Pat, mais la petite fille a dit autre chose : Mireille nous a tout raconté. Est-ce qu'elle a raconté aussi l'histoire de Bellagio. Si Lina la connaît, jamais Pat ne pardonnera à son institutrice.

– Alors, reprend-il, M^{lle} Davé vous a raconté tous les incidents survenus pendant notre séjour en Italie ?

– Oui, maman ne sort pas beaucoup ; les lettres de Mireille et les cartes postales sont une belle distraction ; ainsi, nous vivions un peu avec elle.

– Vous avez appris, demande Pat, et son visage avoue son anxiété, que nous sommes restés peu de temps à Bellagio ?

– Oui, Lugano, au lieu de Bellagio. Lugano était plus agréable, nous a écrit Mireille, et ce changement de ville nous a fait recevoir de nouvelles cartes postales.

– M^{lle} Davé, insiste Pat, ne vous a pas... expliqué la raison de notre départ de Bellagio ?

– Je ne me souviens plus, Mireille écrivait presque tous les jours, mais l’histoire de Lugano et du petit Mimiche, seul dans un bateau, je ne l’ai pas oubliée.

Pat est rassuré, mais il voudrait l’être encore plus et il demande :

– M^{lle} Davé ne vous a pas écrit qu’à Bellagio nous avons eu un... accident ?

– Non, comment, vous avez eu un accident ? Était-il grave, Mireille ne nous en a pas parlé ; elle sait que maman s’inquiète facilement.

– J’ai été malade, s’écrie Flo, parce que j’avais eu peur ; maintenant, je ne suis plus malade et je n’ai plus peur ; nous n’avons pas de policier, et je n’y pense jamais.

Lina observe la petite Américaine : son visage, ses yeux animés, ses gestes vifs, quelle transformation !

– Vous êtes toute changée, Flo, si différente, et vous aussi, Pat, vous n’êtes plus le même.

Se tournant vers son frère, Flo demande :

– Faut-il parler à Lina de la grande découverte

que Mimiche nous a fait faire ?

– Si tu veux.

– Ce n'est pas très facile à vous expliquer, mais, depuis que nous avons Mimiche, nous sommes très heureux. Pat ne se met plus en colère, il n'invente plus de choses mauvaises pour tourmenter tout le monde. Et moi, je crois que ma spleenique m'a quittée pour toujours. Mimiche, enfin, nous a fait découvrir le bonheur. M^{lle} Davé nous disait toujours : » Quand on aime, on est heureux », nous ne comprenions pas, maintenant nous comprenons et nous aimons Mimiche tant que, si on nous l'enlève, je crois que tout recommencera : ma maladie et la méchanceté de Pat.

– Mais pourquoi vous l'enlèverait-on ? demande Lina déjà révoltée, en pensant que Mimiche, le faiseur de miracles, peut disparaître.

– Il a un oncle, répond Pat, qui a des droits sur lui, ces droits-là passent avant les nôtres. Votre sœur nous l'a expliqué, et, aujourd'hui, elle est depuis deux heures de l'après-midi chez cet oncle ; ça ne doit pas marcher tout seul, c'est

pour cela qu'elle n'est pas revenue.

– Oui, répond Lina, pensive, elle doit discuter, mais je crois que c'est très difficile de résister à Mireille. Quand j'étais petite, je n'avais pas compris tout ce que ma grande sœur faisait pour moi, alors j'essayais de me révolter, de désobéir, de lui tenir tête ; mais ça ne durait jamais longtemps ; Mireille me faisait céder très facilement. L'oncle sera comme moi, il cédera.

– Six heures et demie, dit Pat ; j'ai peur, Lina, très peur, et cela m'ennuie de vous l'apprendre ; mais je m'imagine qu'il a pu arriver un accident à M^{lle} Davé ou à Mimiche ; alors ils sont peut-être quelque part, et nous ne savons pas où.

– Mais non, Pat, dit Lina qui se refuse à partager l'inquiétude des jeunes Beaker, non, ne pensez pas à l'accident. Avez-vous l'adresse de l'oncle de Mimiche et ne pouvez-vous demander à quelqu'un d'aller jusque-là ?

– Non, dit Pat, je n'ai pas l'adresse exacte, je sais que c'est à Belleville, mais je ne connais pas la rue.

– Alors, il faut attendre, répond Lina ; Mireille doit se douter de votre inquiétude ; si elle ne peut revenir, elle vous préviendra.

Les trois enfants se rapprochent de la grande baie et de nouveau regardent anxieusement le boulevard. Serrés l'un contre l'autre, inquiets, ils sentent que, de cette inquiétude partagée, naît une amitié. Pat ne pense plus que la sœur d'une institutrice ne peut être l'amie des enfants de Mr. W. H. Beaker. La tendresse qu'il a pour Mimiche semble détruire, tous les jours, l'un après l'autre, les défauts de ce jeune garçon qui paraissait être à jamais corrompu. Pat a découvert qu'il avait une âme et que cette âme pouvait lui donner sur la terre les plus grandes joies.

– Un taxi s'arrête, c'est Mireille !

Saisi par une émotion qui le fait trembler, un peu myope, Pat interroge :

– Est-elle seule ?

– Mais non, il y a un petit bonhomme avec elle.

– Descendons !

Ah ! quelle cavalcade dans cet escalier. Devant la loge, Pat saisit Mimiche, le serre bien fort dans ses bras. Le petit ne s'étonne pas, il rit au contraire, tout content de retrouver Pat, son préféré. Lina veut le voir, Flo l'embrasser. Quel tumulte !

Heureuse de cette joie, Mireille s'écrie :

– Mes enfants, du calme, j'ai beaucoup de choses à vous raconter. Emmenez Mimiche dans la salle d'études, je vous rejoins.

Et Mimiche, porté par de jeunes bras, est monté dans la salle d'études. Flo le déshabille et le présente à Lina, qui le trouve plus gentil qu'aucun autre, et Mimiche raconte, à sa manière, tout ce qu'il a fait :

– Madé, Mimiche, dans un train, sans machine, sans fumée, la dame pas gentille ; le monsieur a embrassé Mimiche, mais le monsieur a piqué Mimiche, et voilà.

M^{lle} Davé arrive et raconte l'entrevue avec l'oncle du petit garçon.

– M. Renard, dit-elle, aimait beaucoup sa sœur

et, s'il avait pu, il aurait été heureux de prendre son neveu. Mais il est contremaître dans une usine, a six enfants, un tout petit logement, cela ne rendait pas la chose facile ; pourtant, c'était son désir. Il a discuté pendant une heure, il voulait, puis il ne voulait plus, disait qu'on pouvait toujours essayer de garder Mimiche ; si, dans un mois, ça ne marchait pas, on nous l'aurait rendu. J'ai été très patiente ; si j'avais voulu imposer mes idées, je crois qu'il se serait fâché. Je l'ai écouté, puis nous avons discuté. Je pensais à votre inquiétude, mais, si j'avais été plus vite, Mimiche ne serait pas avec vous ce soir. M. Renard n'est pas commode, autoritaire, il se met facilement en colère et, quand il a dit non, c'est définitif, paraît-il ; sa femme m'avait prévenue, j'ai tout fait pour qu'il ne dise pas non. Enfin, c'est fini, Mimiche est ici, et M. Renard m'a écrit une lettre par laquelle il nous confie l'enfant de sa sœur. Tout est en règle.

Avec la plus grande attention, Pat a écouté le récit de son institutrice, et, quand elle a fini, il vient vers elle et, en tendant la main, lui dit :

– Merci, mademoiselle.

Flo se précipite vers Mireille et l’embrasse tendrement.

Étonnée, Lina s’écrie :

– On peut dire que Mimiche a bouleversé la maison.

Le petit garçon veut qu’on s’occupe de lui. Blotti contre son Pat, qu’il n’a pas vu depuis longtemps, il demande, en montrant Lina :

– Comment elle s’appelle ?

– Lina.

– Lilas, répète-il, lilas. Il réfléchit, puis un souvenir lui fait ajouter : Ça sent bon.

Les trois enfants rient.

– Il est trop gentil ?

– Quel amour.

– C’est à nous, maintenant.

– Mimiche a toute une famille, s’écrie Flo : un papa, une maman et, montrant Lina, elle ajoute : une tante. Lina, vous serez la tante de Mimiche.

– Je suis ravie, merci, Flo.

Et, voyant tous ces visages heureux, Mimiche se met à sauter en criant :

– Bravo, bravo !

Contente de la joie des enfants, Mireille dit :

– C'est fête, aujourd'hui, Mimiche se couchera un peu plus tard et dînera avec nous.

– Et Lina aussi ? demande Flo.

La petite fille voudrait bien accepter, mais, avec un peu de regret, elle répond :

– Merci, Flo, mais je ne veux pas laisser maman seule.

– M^{me} Davé ne pourrait-elle venir ? demande Flo à son institutrice.

– Maman marche difficilement, répond Lina, cela la fatigue.

Sans se mêler à la conversation, Pat a écouté ; l'invitation faite par sa sœur lui est-elle agréable ? Mireille ne le croit pas.

– N'insistez pas, ma petite Flo ; je vous remercie de votre gentille pensée, mais maman

est encore une convalescente.

– Mademoiselle, propose Pat, l'auto pourrait aller chercher M^{me} Davé, et il ajoute, avec un peu d'effort : je pourrais... j'irai... et je lui dirai que nous serions tous contents si elle venait dîner avec nous.

Mireille est bien étonnée par cette proposition qu'elle ne refusera pas, et Pat, laissant Mimiche à Flo, s'en va avec Lina chercher la mère de son institutrice.

Une demi-heure après, dans la salle à manger de l'hôtel, tous les convives sont réunis, et c'est un repas si joyeux que les petits Beaker n'en ont jamais fait un pareil.

Malgré toute la fortune de leur père, malgré leur hôtel splendide, malgré ces gouvernantes et ces amis empressés à leur plaire, les jeunes Beaker étaient des enfants malheureux parce qu'ils n'aimaient personne.

Mimiche, venu dans un bateau, Mimiche sauvé des eaux, Mimiche, envoyé par Celui qui veille sur nos destinées, leur a fait découvrir le

bonheur.

Excité par la promenade et ce dîner avec les grands, Mimiche est un peu insupportable. Son jeune papa essaie bien de résister à ses fantaisies, mais la jeune maman n'est qu'indulgence et la nouvelle tante demande qu'aujourd'hui on ne le gronde pas ; demain, seulement, on sera sévère. Et Mimiche bavarde, rit, chante, jusqu'au moment où le sommeil l'oblige à demander son lit. Pat l'emporte presque endormi.

La soirée s'achève aussi bien qu'elle a commencé, et Mireille est toute heureuse de voir que sa chère petite sœur et ses élèves s'entendent bien. Ils font ensemble beaucoup de projets, tous les trois se verront cet hiver très souvent, Lina devra passer ses jours de congé avec Flo et Pat, c'est promis. Ils se quittent très contents les uns de autres et en se disant : à bientôt.

Après le départ de M^{me} Davé et de Lina, les enfants remontent avec Mireille ; comme chaque soir, ils font leur prière dans la chambre de Pat. Avant d'y pénétrer, le jeune garçon s'adresse à son institutrice :

– Mademoiselle, voulez-vous venir dans la salle d'études, j'ai quelque chose à vous remettre.

La voix de Pat est changée, ce n'est plus cette voix joyeuse que Mireille trouvait si agréable à entendre, non, c'est une voix grave, toute différente. Inquiète, M^{lle} Davé suit le jeune garçon et Flo va voir si Mimiche dort.

Dans la salle d'études, tout de suite, Pat s'assied comme s'il était fatigué, puis il reste silencieux, et ce silence est pénible :

– Que voulez-vous me dire, Pat ? demande Mireille. Êtes-vous contrarié ?

– Oh ! non, mademoiselle ! non, pas du tout, je suis content, très content, mais je veux vous donner quelque chose que je dois vous donner.

– Quoi donc, Pat ?

Le petit garçon se lève, d'une main tremblante, prend, dans la poche de sa vareuse, son portefeuille et en tire une enveloppe que Mireille reconnaît.

– Voici ce que je dois vous donner. Un jour, vous m'avez rendu cette lettre, parce que vous

aviez deviné qu'on m'avait forcé à l'écrire et que je ne pensais pas ce que j'avais écrit. C'était la vérité. On m'a menacé pour me faire tracer des mots que je ne voulais pas tracer. J'ai été lâche, j'ai eu peur. L'homme était plus fort que moi et je croyais que c'était un bandit. Il disait qu'il allait m'emmener, que je serais son prisonnier, enfin des choses affreuses comme j'en avais entendu tant raconter à New-York ; alors, j'ai écrit. Mais c'était, à ce moment-là, vous le comprenez, rien que des mensonges ; aujourd'hui, tout est différent. Je regrette, mademoiselle, ce que j'ai inventé à Bellagio. Quand Mimiche sera grand, s'il me faisait la même chose, j'aurais beaucoup de chagrin ; je trouverais cela épouvantable, et je crois que je ne l'aimerais plus. Mais Mimiche ne le fera jamais, parce que nous l'élèverons bien. Mademoiselle, ce soir, je veux que vous compreniez, je veux que vous sachiez, enfin, je pense tout ce j'ai écrit dans cette lettre, oui, tout... Je vous la rends parce qu'elle vous appartient et je... je vous demande pardon... Voilà.

Épuisé par l'effort qu'il a fait pour achever sa

confession, Pat se cache le visage. Très émue, les yeux pleins de larmes, Mireille s'écrie :

– Pat, ce soir, nous déchirons cette lettre et nous décidons tous les deux que nous sommes devenus des amis. Cela remplace si bien cet affreux mot : l'ennemie. Voulez-vous ?

– Pardon pour ça aussi, murmure Pat, qui continue à cacher son visage, parce que, maintenant, dans ses yeux, les larmes sont venues.

– Pat, voulez-vous m'embrasser ?

Cette fois, l'orgueilleux garçon trouve une grande douceur à être dans les bras de son institutrice qu'il a tant fait souffrir. Après cette étreinte, Mireille dit :

– Flo nous attend, allons faire la prière.

Flo n'est pas dans la chambre de son frère, mais dans celle de Mimiche qu'elle regarde dormir, et Mimiche est si gentil quand il dort ! Sa petite tête bouclée repose sur l'oreiller blanc, ses grands cils font une ombre sur son charmant visage et sa bouche ronde a l'air de sourire.

Et c'est près du lit de ce petit bonhomme, qui a tant apporté aux enfants Beaker, que Mireille et ses élèves s'agenouillent. Ce soir, la prière doit être faite à côté de lui, pour lui : n'a-t-il pas été un petit envoyé du ciel.

Avec une ferveur qu'il n'a jamais connue, en regardant l'enfant, Pat prononce lentement les mots divins qui libèrent sa conscience : « Pardonnez-nous nos offenses », et Mireille répond d'une voix grave, mais si tendre : « Comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensé. »

Cet ouvrage est le 429^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.